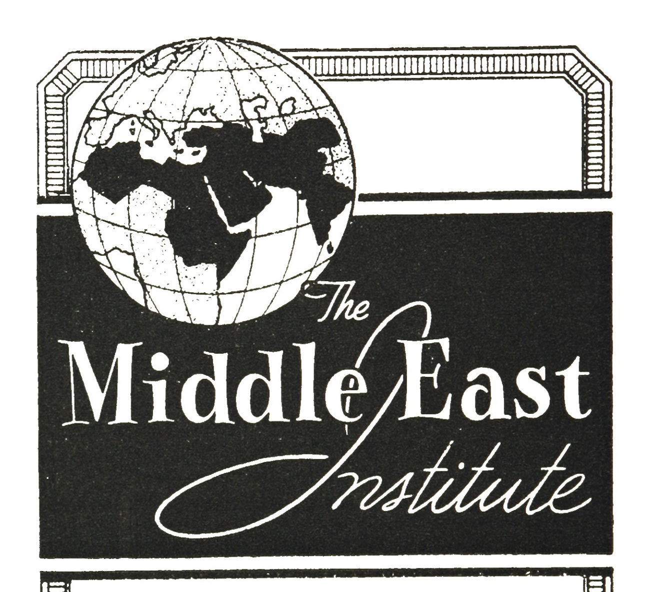




SPONSORED BY
FOREIGN SERVICE
EDUCATIONAL FOUNDATION

CAMPAGNES
DES RUSSES

DANS

LA TURQUIE D'EUROPE

EN 1828 ET 1829,

Traduit de l'allemand

Du Colonel Baron DE MOLTKE,

PAR

A. DEMMLER,

PROFESSEUR A L'ÉCOLE IMPÉRIALE D'ÉTAT-MAJOR.

DEUXIÈME PARTIE.



PARIS

J. DUMAINE,
Rue et Passage Dauphine, 30.

CH. REINWALD,
Rue des Saints-Pères, 15.

1854

CAMPAGNES DES RUSSES

DANS

LA TURQUIE D'EUROPE.

(1828—1829)



Paris. — Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

CAMPAGNES
DES RUSSES

DANS

LA TURQUIE D'EUROPE
EN 1828 ET 1829,

Traduit de l'allemand

Du Colonel Baron DE MOLTKE,

PAR

A. DEMMLER,

PROFESSEUR A L'ÉCOLE IMPÉRIALE D'ÉTAT-MAJOR.

DEUXIÈME PARTIE.



PARIS

J. DUMAINE, Rue et Passage Dauphine, 30.

CH. REINWALD, Rue des Saints-Pères, 15.

1854

CAMPAGNES DES RUSSES

DANS LA TURQUIE D'EUROPE.

(1828—1829)

SECONDE PARTIE.

CAMPAGNE DE 1829.

INTRODUCTION.

Situation générale.

Malgré la chute de Varna, qui avait permis à une partie de l'armée russe de prendre ses quartiers d'hiver en Bulgarie, sur le territoire de l'empire ottoman, le sultan ne regardait pas la campagne de 1828 comme entièrement perdue pour lui. Dans la situation désespérée où se trouvait la Porte, seul, sans appui étranger, et en face d'un adversaire aussi redoutable que la Russie, le sultan devait considérer comme un résultat fort heureux de ne pas avoir suc-

combé sous les premiers coups de son puissant ennemi.

Les succès des Russes avaient été achetés par de longs efforts et d'immenses sacrifices. Braïlow, Schumla et Varna avaient opposé une résistance qui avait dépassé toutes les espérances, et la place si importante de Silistria avait supporté victorieusement un investissement de quatre mois. Mais ce qui était le plus fait pour inspirer de la confiance au sultan, c'était la preuve que ses troupes, si récemment organisées, avaient pu tenir tête, en rase campagne, aux armées aguerries du czar, et, quoique dans de rares occasions, obtenir des avantages que les Turcs se plaisaient à considérer comme de véritables victoires.

La perte en hommes et en matériel essuyée par les Turcs n'avait point été plus considérable que celle des Russes, et comme ils étaient chez eux, il leur avait été plus facile qu'à leurs adversaires de la réparer. D'ailleurs, c'est une vérité généralement reconnue que les armées des Orientaux ne sont point anéanties, mais seulement dispersées, et que par conséquent elles peuvent être facilement ralliées pour une nouvelle campagne. Chez ces troupes irrégulières, les armes appartenant en propriété à chaque individu, sont précieusement gardées par lui, et le spahis ne se présentera jamais que monté et armé de son sabre et de ses pistolets, sans qu'il en coûte

un denier à l'Etat. La cavalerie turque avait peu souffert, tandis que celle des Russes était détruite. Les Turcs n'avaient perdu que quelques pièces d'artillerie de campagne, puisque nulle part une division considérable de cette arme n'avait été mise en jeu et battue. Les garnisons de Braïlow, des places de la Dobrudscha, de Silistria, de Schumla, et même une partie de celle de Varna, avaient obtenu une libre sortie; les derniers défenseurs de Varna seulement avaient été faits prisonniers, après une longue et courageuse résistance.

Au printemps de 1829, la capitale de la Turquie présentait toutes les apparences de la paix la plus profonde, et les dispositions de la population étaient en général excellentes. C'était avec plaisir que l'on voyait passer les longues files de prisonniers de guerre russes, que l'on conduisait à dessein à travers les rues de Constantinople. Ils étaient bien traités, et furent établis pour la plupart dans les îles des Princes. Plus tard, le spectacle d'un brick de guerre russe, pris et amené dans les eaux du Bosphore, dut réjouir l'orgueil des musulmans. Les Turcs considéraient toujours le Balkan comme un obstacle insurmontable, que jamais les armées des infidèles ne pourraient franchir, et Schmula était à leurs yeux un boulevard magique contre lequel tous les efforts des Russes devaient échouer.

La circonstance du retard apporté dans l'ouver-

ture de cette seconde campagne (car les premières nouvelles n'en arrivèrent à Constantinople qu'au mois de juin) était considérée par le Divan comme un indice de l'épuisement de la Russie. Le sultan ne voulait pas se persuader que les grandes puissances de l'Europe resteraient tranquilles spectatrices, lorsque la Russie écraserait son faible adversaire. Il dut être fortifié dans cette opinion lorsque les ambassadeurs d'Angleterre et de France se présentèrent à son audience le18 juin. Cependant, peu de semaines auparavant, ceux-ci avaient refusé, à la demande du Divan, de revenir de Corfou, où ils s'étaient retirés, avant que le sultan eût accédé au traité de Londres du 6 juillet 1827. Le sultan avait persisté dans son refus; mais sir Robert Gordon et le comte Guilleminot n'en eurent pas moins leur audience solennelle à Bujuk-Dereh, le 18 juin.

Toutefois, les rapports diplomatiques n'avaient pas changé pour cela, et l'acceptation du traité de Londres devait seule amener la coopération du cabinet anglais. Mais ce traité blessait au vif l'amour-propre du sultan. Céder aux Grecs en Morée était, selon lui, encourager et provoquer les prétentions de tous les rajahs habitant la Macédoine, la Roumélie et la Bulgarie. Il paraît assez étrange que le sultan Mahmoud, dont le cœur, comme il l'a prouvé plus tard, était animé par des sentiments plus bienveillants que n'en montra jamais aucun de ses prédécesseurs, eût

été poussé par la révolte des Grecs à se conduire comme leur plus grand ennemi et leur persécuteur le plus acharné. Mais le sultan eût-il accédé à un traité qui sanctionnait la révolte de ses sujets chrétiens, on peut douter que l'Angleterre eût été en état d'enlever alors aux Russes les avantages que la journée de Navarin leur avait mis entre les mains. Une armée russe ne pouvait s'avancer contre Varna et contre Andrinople sans s'être emparée de Silistria et de Schumla, et dans le cas seulement où la Russie serait maîtresse absolue sur la mer Noire. Il aurait été sans doute fort important de rendre la domination de cette mer aux Turcs ; mais la flotte russe qui l'occupait était composée de 11 vaisseaux de ligne (dont 2 à trois ponts), de 8 frégates (dont 2 avec 60 canons) et de 12 corvettes ou bricks, qui portaient ensemble 1,800 pièces d'artillerie; ces forces s'appuyaient sur le port fortifié de Sévastopol. L'escadre russe de l'amiral Heyden, qui, dans la mer Méditerranée, bloquait les Dardanelles, comptait 8 vaisseaux de ligne, 7 frégates, environ 20 bâtiments plus petits, et portait plus de 1,500 canons. Les Turcs ne pouvaient opposer à ces forces considérables que 8 vaisseaux de ligne (dont 3 à trois ponts), 2 frégates, 5 corvettes et 3 bricks, portant environ 1,000 pièces d'artillerie ; la flotte égyptienne, qu'on attendait avec impatience, n'arrivait pas.

La France était alors occupée des préparatifs de

son expédition contre Alger, et une division de ses troupes, sous le général Schneider, occupait la Morée pour protéger les Grecs. Cette puissance ne pouvait donc point passer immédiatement de cette position hostile à la position d'alliée. D'ailleurs, les ordonnances du 8 août avaient réveillé l'esprit des partis dans l'intérieur du royaume, à un point qui devait faire hésiter le gouvernement à entreprendre aucune démarche pouvant amener des complications européennes.

A Vienne, des craintes exagérées avaient fait place à des espérances également mal fondées. Le peu de succès de la première campagne avait accrédité dans cette capitale l'opinion qu'une seconde campagne finirait par épuiser les ressources de la Russie, et l'on se flattait alors que le rôle de médiateur écherrait à l'Autriche; il paraîtrait même que cette puissance encouragea la Porte à continuer la lutte, sans toutefois lui accorder le moindre secours.

Rien, cependant, ne contribuait plus à la conservation de la paix générale que la conduite observée par la Prusse. A Berlin, on souhaitait de voir se terminer une guerre qui menaçait à tout moment de mettre l'Europe en feu; mais en même temps on y désirait que le résultat final de cette guerre fût honorable pour la Russie, à laquelle la Prusse était unie par le double lien de la parenté et d'une politique commune.

Nous voyons donc que cette année encore les conjonctures étaient telles, que la Russie et la Turquie se trouvaient seules en face l'une de l'autre sur le champ de bataille. Le sultan Mahmoud se préparait à opposer de nouveau une résistance vigoureuse. Il fit de grands changements parmi les généraux en chef. La conduite passive de Husseïn-Pacha qui, pendant les mois de juillet et d'août de l'année précédente, avait porté de si beaux fruits, avait cependant été reconnue comme peu judicieuse dans les deux mois suivants. Le sultan, appréciant les services rendus autrefois par ce vieillard, ainsi que le grand crédit dont il jouissait auprès des troupes, lui avait remis le commandement en chef de l'armée de réserve rassemblée à Aïdos. Omer-Vrione disparut entièrement du théâtre de la guerre, et l'année suivante nous le montrera en pleine révolte contre la Porte. Joussouf-Pacha (chose inouïe!) était passé aux infidèles. Descendant d'une des rares familles aristocratiques de la Turquie, prince de la vallée d'Ou-Dereh-Beg, il avait toujours inspiré de la méfiance à la Porte, qui, cherchant à anéantir toute puissance héréditaire qui se maintenait à côté de la sienne, avait pris la résolution de confisquer les terres considérables que le pacha possédait dans les environs d'Aïdos, au moment même où celui-ci arrêtait dans Varna les progrès des Russes. Le capitan-pacha Isset-Mehmed, qui avait obtenu la libre sortie de Varna, recueillit tous les fruits de la belle

défense opposée par cette place; il fut nommé grand-visir, pour quelque temps du moins. Nous avons déjà vu combien peu il avait été en état de tenir sa promesse de reprendre Varna pendant l'hiver. Ayant été nommé rouméli-walessi de Rodosto, il ne parut plus sur le théâtre de la guerre, et sa conduite dans la campagne de 1839 contre le pacha d'Égypte fait supposer, avec quelque raison, que l'honneur de la brillante défense de Varna revient surtout à Joussouf-Pacha, qui, malheureusement, a terni sa gloire par sa capitulation honteuse. Après Isset-Mehmed, on donna le commandement en chef de l'armée à Reschid-Mehmet-Pacha, qui se trouvait alors en Épire. Il avait su résoudre le problème difficile de maintenir les Arnautes dans l'obéissance, et il était connu pour sa fermeté, sa sévérité, sa justice et sa bravoure personnelle.

Le nouveau visir, après s'être rendu à Constantinople pour y chercher ses instructions, fit son entrée dans le camp de Schumla le 21 mars, accompagné seulement d'une faible suite. Il n'y trouva guère que 10,000 hommes, une partie des troupes ayant été détachée vers Silistria, et une autre ayant été envoyée à Aïdos; le plus grand nombre s'étaient débandés de leur propre autorité pendant l'hiver, et les hommes commençaient alors à revenir un à un au camp.

Les deux puissances ennemies étant ainsi presque

exclusivement occupées de leurs préparatifs, le printemps de 1829 se passa sans aucun fait militaire important. A Constantinople, le grand-seigneur fit exercer ses troupes sous sa surveillance immédiate, et la force des soldats réguliers fut de nouveau portée à 60 bataillons et 31 escadrons, ou environ 50,000 hommes, dont la plupart furent envoyés à Schumla. Cette fois encore on n'avait pu obtenir pour les enrôlements dans le service régulier que la classe la plus pauvre des Osmanlis, et la moins propre au service militaire. Des jeunes gens à peine sortis de l'adolescence, consentaient seuls à se soumettre au joug de la discipline militaire. Tous les vieux soldats ayant quelque expérience se tenaient à l'écart, ou y furent tenus comme partisans des janissaires.

Pour opérer la levée des recrues, faite surtout en Asie, il fallait employer des mesures violentes. Ajoutons qu'à Constantinople on s'était peu pénétré de l'esprit de la tactique européenne, et que l'on considérait certains détails extérieurs comme des formules magiques par lesquelles on fixerait la victoire aux drapeaux turcs. Les instructeurs étrangers formaient toujours une classe d'hommes peu estimés, auxquels on permettait bien de dresser les soldats, mais non de les commander. Le commandement était exclusivement réservé aux Turcs, qui, en fait de tactique, ne connaissaient que les détails de l'ordonnance de service. Quelques unes des mesures

prises offensaient même le bon sens. Ainsi, la cavalerie ne gagnait certes rien par le changement de ses larges étriers arabes contre d'autres faits sur le modèle anglais et attachés à de longues courroies; en armant de la lance des hommes habitués seulement au maniement du sabre, on ne leur donnait pas une plus grande force défensive. Sans doute, cette cavalerie avait appris à se mouvoir en masse et avec méthode; mais elle avait perdu son élan sauvage, et la régularité de ses mouvements nouveaux avait anéanti son ancien enthousiasme fanatique. On avait ainsi renoncé aux moyens de la barbarie sans avoir acquis les ressources de la civilisation. Tout ce qu'on avait gagné, c'était une plus grande obéissance de la part des troupes envers leurs chefs.

Comme il n'existe que des données fort incertaines sur l'ensemble des forces militaires de la Porte, nous ne citerons les chiffres des corps isolés qu'au fur et à mesure qu'ils apparaîtront sur le théâtre de la guerre. Cette année encore, on n'avait pas pu engager les Bosniaques à fournir leur contingent à l'armée musulmane. C'était une grande perte, car ils forment l'une des peuplades les plus guerrières de la Turquie. Il en était autrement des Arnautes, également bons soldats, qui négocièrent avec la Porte afin de toucher d'avance une solde assez élevée pour un corps de 30,000 hommes. On ne pouvait attendre aucune assistance de la part des Serbes, que la plus

petite impulsion donnée par les Russes aurait au contraire décidés à prendre les armes contre le sultan. Il en eût été de même d'une partie de la population bulgare, pour laquelle les Turcs étaient des oppresseurs. Non-seulement une pareille mesure eût été contre les principes du czar, mais encore elle aurait pu le mener bien plus loin qu'il n'était résolu d'aller d'abord. Ainsi, nous voyons que la plus grande partie des ressources militaires de la Porte était tirée de l'Asie, et nous pouvons admettre, en général, que vers le commencement de l'été le sultan avait réparé les pertes en troupes et en matériel essuyées pendant la dernière campagne, et que son armée, à l'ouverture des hostilités, en 1829, avait environ la même force et la même composition que l'année précédente.

On a prétendu que vers le commencement de 1829 l'empereur de Russie s'était montré disposé à faire la paix avec la Porte, pourvu que cette dernière payât les frais de la guerre ; mais le caractère chevaleresque de ce monarque ne permet pas d'ajouter foi à ce bruit. En effet, il s'agissait pour la Russie d'intérêts bien plus graves que le gain de quelques millions de roubles et même d'un agrandissement de territoire. Deux objets bien plus importants étaient en jeu, à savoir : l'influence que la Russie doit exercer sur le Bosphore et l'honneur de ses armes.

L'armée russe avait fait de grandes pertes, moins par suite des combats que par l'influence du climat, des

maladies, et des fatigues et des privations de toute espèce auxquelles elle avait été exposée pendant plusieurs mois. C'est surtout Schumla qui avait coûté les plus grands sacrifices, sans qu'on y eût obtenu aucun résultat. Après la prise de Varna et pendant le repos forcé des mois d'hiver, plusieurs milliers de Russes y trouvèrent la mort, décimés qu'ils étaient déjà par les maladies, résultat du passage d'une vie très-active au repos le plus absolu. La rigueur de l'hiver augmenta encore les souffrances des troupes, et plus d'un soldat russe, à plus de 300 lieues au midi de son pays natal, mourut de froid sous le 42e degré de latitude, là où peu de temps auparavant il avait à peine pu résister à l'ardeur du soleil. Pour ajouter à l'horreur de ce tableau, la peste faisait les plus grands ravages, et l'on peut calculer que l'armée perdit plus de 40,000 hommes, c'est-à-dire environ la moitié de son effectif. A ces pertes en hommes, il faut encore ajouter celles du matériel et de la presque totalité des chevaux de cavalerie. Toutes les ressources destinées à combler ces pertes devaient être tirées de l'intérieur de l'empire, à des distances immenses et par des chemins fort difficiles. Il fallait même faire venir de là une partie des moyens de subsistance de l'armée, tant la Valachie avait été épuisée. Sur la rive gauche du Danube, la plupart des villages avaient été abandonnés par leurs habitants ; les champs n'avaient point été ensemencés, le paysan ne pouvant plus

espérer faire sa récolte. Les mesures violentes et les exactions auxquelles les Russes eurent recours, avaient exaspéré les Bulgares, qui étaient tout prêts à prendre les armes contre ces mêmes Russes qu'ils avaient salués comme leurs libérateurs peu de mois auparavant.

Quoique dans la campagne précédente, l'insuffisance numérique de l'armée eût été démontrée jusqu'à l'évidence, non-seulement son effectif n'avait point été augmenté en 1829, mais encore il avait été réduit. Le 2e corps restait, il est vrai, avec l'armée; mais la garde et la division des chasseurs à cheval furent retirées, et ne prirent pas part à la campagne. On avait ordonné dès l'année précédente une nouvelle levée de conscrits, dont une partie seulement arriva sur le Danube vers le printemps. Les seuls renforts reçus par l'armée d'opération consistaient dans les réserves de l'armée, et dans quelques troupes de Cosaques de la mer Noire et du Caucase.

L'empereur avait résolu de ne pas assister en personne à la campagne; il confia, en conséquence, le commandement en chef de l'armée au comte Diebitsch, qui avait été jusqu'alors son chef d'état-major. Celui-ci arriva, le 24 février, à Jassy, où le général Wittgenstein lui remit la direction supérieure de l'armée, dont il prit congé par une proclamation mise à l'ordre du jour. Le général comte Toll devint chef d'état-major, et le général Buturlin, et après lui le

général Berg, remplit les fonctions de quartier-maître général. En outre, de grands changements eurent lieu, non-seulement dans le personnel des officiers chargés d'un commandement dans l'armée, mais encore parmi les autorités administratives des Principautés.

On ne peut nier que le général Diebitsch ne se soit trouvé dans une position bien plus avantageuse et bien plus importante que son prédécesseur pour le commandement en chef. Lui et ses lieutenants pouvaient profiter de l'expérience acquise dans la campagne de l'année précédente; aucune suite ne gênait sa liberté d'action; la politique ne pouvait exercer que peu d'influence sur ses entreprises, et à la grande distance où il se trouvait de la capitale, il était autorisé à n'agir que selon ses propres inspirations. Il n'était guidé, dans les mesures les plus importantes, que par son appréciation de la situation, et même dans les circonstances décisives, il pouvait agir sans attendre l'autorisation spéciale du monarque, à l'arrivée de laquelle la situation aurait pu être totalement changée. Sans doute, cette position faisait peser sur lui une grande responsabilité, mais elle lui donnait aussi une grande liberté, jointe à une immense autorité.

Le général en chef russe donna d'abord tous ses soins à réorganiser l'armée. On introduisit une plus grande douceur dans le traitement du soldat, et l'on se relâcha de la contrainte peu naturelle et du main-

tien raide exigés jusqu'alors. Cependant, il restait toujours beaucoup à faire à cet égard; ainsi, par exemple, il était prescrit d'observer le pas en tiraillant; c'est pourquoi l'on ne pratiquait que dans les plaines ce mode de combattre. On adapta mieux aux exigences du climat l'habillement et les bagages que portaient les hommes. L'administration de l'armée, chose fort essentielle dans cette nouvelle campagne, fut entièrement réorganisée. On ne pouvait éviter d'emmener, en traversant ces pays incultes ou dévastés, un grand train d'équipages. On forma donc d'immenses colonnes composées de plusieurs milliers de chariots traînés par des bœufs, qui contribuaient ainsi doublement à l'entretien de l'armée ; mais comme on ne pouvait point faire franchir les Balkans à ces voitures grossières, on avait acheté plusieurs milliers de chameaux dans les steppes de l'Asie, pour le service des transports. On sait que cet animal est essentiellement propre à suivre les mouvements d'une armée, car il est patient, très-sobre, et il peut porter les fardeaux les plus lourds dans tous les terrains et sous toutes les latitudes.

Malgré toutes ces mesures de précaution, la nourriture du soldat fut plus tard fort insuffisante encore. On donnait à chaque homme une livre de viande trois fois par semaine, avec un verre d'eau-de-vie, et tous les jours on lui distribuait douze biscuits et un peu de gruau.

Au début de la campagne, la cavalerie présentait un spectacle magnifique, car elle avait été presque entièrement remontée. On avait armé de lances le premier rang des régiments de hussards, et l'on avait considérablement augmenté le nombre des Cosaques, pour tenir en respect les spahis, si habiles à manier le sabre. L'infanterie ne présentait que trop les traces des souffrances et des privations auxquelles elle avait été exposée dans ses quartiers d'hiver.

L'organisation des corps d'armée, des divisions et des brigades était restée la même ; mais de grands changements avaient eu lieu dans le personnel des chefs.

Voici quelle était la composition de ces corps :

Le 2e corps était commandé par le général comte Pahlen ; chef d'état-major, général Germann. Il comprenait :

La 2e division de hussards, lieutenant général Budberg ;

La 5e division d'infanterie, lieutenant général prince Lubomirski ;

La 6e division d'infanterie, lieutenant général Sulima.

Le 3e corps était sous les ordres du général Krassowski ; chef d'état-major, général Berg. Il comprenait :

La 3e division de hussards, lieutenant général prince Madatof ;

La 7e division d'infanterie, lieutenant général Uschakow ;

La 8e division d'infanterie, lieutenant général Sass ;

La 9e division d'infanterie, lieutenant général Bartholomœ ;

La 10e division d'infanterie, lieutenant général N...

Le 6e corps était commandé par le général Roth ; chef d'état-major, général Wachten. Il comprenait :

La 4e division de hulans, lieutenant général Kreutz;

La 16e division d'infanterie , général Suchasaniet ;

La 17e division d'infanterie, général Scheltachin.

Le 7e corps d'armée était aux ordres du lieutenant général Rudiger; chef d'état-major, général Delingshausen. Il comprenait :

La division des hulans du Bug, général Reitern ;

La 18e division d'infanterie, général prince Gortschakof;

La 19e division d'infanterie, général Iwano.

Il faut ajouter à ces forces 22 régiments de Cosaques.

La force numérique des escadrons et des bataillons, lors de l'ouverture de la campagne, était encore plus faible qu'elle ne l'avait été l'année précédente. Les compagnies ne comptaient généralement guère plus de 32 files ; les escadrons en avaient de 50 à 60. Les régiments de Cosaques n'avaient que 200 à 250 hommes, et un grand nombre beaucoup moins encore.

La cavalerie consistait donc en 2 divisions de hussards, 2 de uhlans et 1 de dragons, ayant chacune 2 brigades à 2 régiments, ce qui donnait 88 escadrons ou environ. . . . . 10,500 hommes.

En ajoutant à ce nombre. . . 5,500 Cosaques,

on a pour le chiffre total de la cavalerie. . . . . 16,000 hommes.

L'infanterie, formée de 10 divisions ou de 30 brigades à 2 régiments, comprenait 120 bataillons ou environ. . . . . 48,000 hommes.

L'artillerie, formée de 7 batteries à cheval, avec 60 pièces, et de 30 batteries à pied, avec 240 pièces, comptait. . . . . 4,000 hommes.

L'effectif de l'armée était donc de. . . . . 68,000 hommes.

Ainsi, l'armée avait, en 1829, la même force à peu près que dans la campagne précédente, avant l'arrivée de la garde et du 3e corps; mais elle avait plus d'artillerie et de cavalerie.

CHAPITRE Ier.

Prise de Szisebolis pendant le printemps. — Opérations des Turcs sur mer.

A mesure que, dans la dernière campagne, l'armée russe s'était avancée dans la Dobrudscha et en Bulgarie, elle s'était emparée des différents ports de mer. Par là elle facilitait ses communications, et rendait possible ses progrès ultérieurs sur terre en assurant par eau l'arrivée des subsistances. C'est ainsi que la marche sur Basardschick avait été basée sur la possession de Kustendjé et de Mangalia, et que le siége de Varna avait été facilité par la prise de Kavarna et de Baltschik. La prise de Varna elle-même donna aux Russes un port militaire et une place d'armes pour leur armée. Varna avait pour eux une double importance, car cette place servait de point d'appui à leurs quartiers d'hiver, et elle était un point de départ pour prendre l'offensive dès l'ouverture de la campagne suivante.

Mais pour étendre les opérations sur le versant méridional du Balkan, il était indispensable de s'assurer, au delà de ces montagnes, d'un nouveau point d'appui,

2.

par lequel on pût faire arriver à l'armée les vivres et les munitions, dont le transport à travers les défilés inextricables de cette chaîne était sujet à d'immenses difficultés. Il importait, en outre, de se rendre maître de ce point avant le passage de l'armée, afin que celle-ci. après avoir été exposée aux fatigues de cette opération difficile et pénible, trouvât ses subsistances préparées au pied de ce versant. Les manœuvres des différents corps d'armée devenaient ainsi plus indépendantes que s'ils avaient dû tirer leurs approvisionnements du seul port de Varna. Aussi la flotte, qui jusque-là avait suivi les mouvements de l'armée de terre, devait-elle dorénavant précéder celle-ci, indiquant par là la direction que prendraient les troupes russes.

Les ports de Missivri, d'Abjolo, de Burgas et de Szisebolis sont situés sur les bords du large golfe qui se trouve au point où le Balkan, appelé en cet endroit Emineh-Dagh, se perd dans la mer Noire. Parmi ces ports, Burgas est la ville la plus importante et la mieux placée pour recevoir les magasins d'une armée d'opération avançant de Varna dans la Roumélie. Elle était, en même temps, facile à prendre du côté de la mer, et pouvait être très-avantageusement défendue du côté de la terre. Mais cette entreprise demandait un corps d'une force considérable, car le voisinage de l'armée de réserve rassemblée à Aïdos, rendait un coup de main contre Burgas aussi difficile que l'eût été la conservation de ce point contre des forces si supérieures.

Missivri et Abjolo, une fois que les Russes s'en

seraient emparés, pouvaient, il est vrai, être défendus par de très-faibles détachements, surtout le premier de ces ports, mais tous les deux étaient trop éloignés pour une armée s'avançant vers le midi. On se décida donc à attaquer Szisebolis, plus éloigné que Burgas de la ligne d'opération des Russes, mais qui joignait à une position naturelle très-forte, l'avantage de présenter le port le plus sûr de toute la côte occidentale de la mer Noire; d'ailleurs, cette place était la plus éloignée d'Aïdos.

Le contre-amiral Kumani exécuta ce coup de main le 15 février, avec une petite escadre composée de quelques bâtiments de guerre et de transport. Il n'avait à bord qu'un régiment d'infanterie et 50 Cosaques, tandis que 1,000 soldats albanais avaient été chargés de la défense de Szisebolis; mais, peu de temps avant l'arrivée des Russes, la garnison turque avait quitté la place, n'y laissant qu'un petit détachement. Celui-ci se rendit, après une faible canonnade des vaisseaux; les Russes prirent possession de la place, et élevèrent aussitôt deux redoutes avec des blockhaus, sur une hauteur qui domine la ville du côté du sud. Plus tard, ils construisirent une batterie sur le rivage, et un fort dans la petite île de Kutschuk-Ada, où l'on établit les magasins et les dépôts.

Le sultan fut fort indigné en recevant la nouvelle de cette entreprise, qui, exécutée si près de Constantinople, avait réussi si facilement. Il chargea Hussein-Pacha de reprendre la place, et ordonna au capitan-pacha de sortir en même temps avec sa

flotte pour appuyer cette expédition. Quoique Aïdos ne soit distant de Szisebolis que de trois petites journées de marche, Hussein ne mit pas moins de sept semaines entières pour paraître devant cette dernière place avec un corps de 4,000 hommes d'infanterie et de 1,500 cavaliers. Sur ces entrefaites, les ouvrages russes avaient été achevés et la force de la garnison avait été doublée; le général Wachten y avait alors sous ses ordres 3 régiments d'infanterie, forts d'environ 3,000 hommes, avec 2 pièces de campagne.

Le 9 avril, de grand matin, Hussein-Pacha fit une attaque vigoureuse sur les ouvrages établis au sud de la ville. Sans se laisser intimider par le feu des 8 canons de navire placés dans les retranchements, les Turcs se précipitèrent dans les fossés, et quelques uns même avaient déjà escaladé le parapet, lorsque la garnison de la ville vint au secours de ces ouvrages et opposa une résistance énergique aux assaillants. Ceux-ci durent céder au feu croisé partant des forts et de la flotte, et ils se retirèrent sur une petite langue de terre, en laissant 250 morts sur le champ de bataille, tandis que les Russes n'en eurent que 100. Mais quelque impétueuse qu'eût été cette première attaque des musulmans, ils ne la renouvelèrent pas, et les Russes restèrent, jusqu'à la fin de la guerre, sans être inquiétés, maîtres de cette place importante. En revanche, une tentative pour prendre Ahjolo n'eut point de succès.

Rien n'était plus inattendu que l'apparition d'une flotte turque dans la mer Noire; le capitaine du brick de guerre russe *le Raphaël*, portant 45 canons et

croisant sur la côte d'Anatolie avec un autre petit bâtiment, rencontra, pendant la nuit, plusieurs vaisseaux qu'il prit pour l'escadre russe, et les suivit sans échanger avec eux aucun signal.

Quel ne fut pas l'étonnement des Turcs, lorsque, arrivés dans les eaux d'Eregli, ils trouvèrent le lendemain leur escadre augmentée de deux bâtiments! L'effroi du capitaine russe, en se voyant entouré de vaisseaux ennemis, lui fit perdre la tête. L'ignorance des marins turcs ne leur eût pas permis de distinguer un navire ennemi d'un navire ami, si *le Raphaël* avait hissé le drapeau rouge.

Au lieu de cela, le capitaine baissa pavillon au premier coup tiré du vaisseau amiral. Au contraire, le brick *le Mercure*, qui accompagnait *le Raphaël* et se trouvait sous le vent, fit mettre toutes voiles dehors, et son brave commandant, le lieutenant Casarski, fit clouer le drapeau au grand mât, tandis que les officiers jurèrent que le dernier survivant mettrait le feu aux poudres plutôt que de rendre le navire aux Turcs. Grâce à cette résolution téméraire, *le Mercure* réussit à s'échapper.

L'amiral turc avait gagné sa prise sans le savoir lui-même; ce n'en fut pas moins une cause de joie et d'espérance ridicule parmi les Turcs, qui, remplaçant l'image de saint Raphaël par une pomme de pin, conduisirent le brick en triomphe à Constantinople.

Le 5 juin, le capitan-pacha remit de nouveau à la voile. Son intention n'était rien moins que d'attaquer l'escadre ennemie à Szisebolis.

La flotte turque consistait cette fois, en y compre-

nant la prise russe, en 6 vaisseaux de ligne, 3 frégates, 5 corvettes et 3 bricks. C'était à peu près tout ce que la Porte possédait en forces maritimes.

Après une croisière de dix jours, elle arriva en vue de Szisebolis, chassant devant elle une frégate ennemie. La flotte des Russes, à l'ancre dans le port, ne comptait que 3 vaisseaux de ligne et 3 frégates. Elle devait s'attendre à être attaquée le lendemain par des forces supérieures; mais si l'apparition de cette flotte turque avait causé de la surprise, son départ n'étonna pas moins. Sans avoir tiré un coup de canon, le capitan-pacha, profitant d'une forte brise de nord-est, retourna, pendant la nuit, dans le Bosphore, et y jeta l'ancre le lendemain.

L'amiral Greigh bloqua le Bosphore, à partir de ce moment, avec sa flotte; l'amiral Heyden fit de même dans les Dardanelles, et ces deux flottes coupèrent ainsi tous les convois qui tentaient de passer par ces détroits, firent de nombreuses prises et inquiétèrent toutes les côtes aux environs.

Achmet-Papudchi (*le faiseur de pantoufles*, car tel avait été son métier autrefois), ne voulant point exposer ses lauriers fraîchement conquis, la flotte turque ne quitta plus son ancrage, où elle était en sûreté.

CHAPITRE II.

Ouverture de la campagne.— Passage du Danube et siége de Silistria.

Cette année encore, l'ouverture des opérations sérieuses de la guerre fut retardée jusqu'au mois de mai. Le mauvais temps, l'état affreux des chemins, les débordements du Danube, furent donnés pour raison de ce retard, dont la cause réelle était sans doute le manque de temps pour terminer les préparatifs. Deux ponts furent jetés pour passer le Danube : l'un près de Hirsowa, et le second un peu au dessous de Silistria, où les rives submergées permettaient de s'approcher du bras principal sur la route de Kalarasch. Le premier de ces passages fut effectué au commencement de mai.

Comme nous l'avons dit plus haut, le 6e et le 7e corps avaient passé l'hiver sur la rive droite du Danube, entre Varna et Pravady ; le général en chef y amena encore, par Hirsowa, 25 bataillons et 5 régiments de cavalerie appartenant au 2e et au 3e corps d'ar-

mée. Le 8 mai, le général Diebitsch arriva avec ses troupes au point où les lacs de Karasou se jettent dans le Danube. Le reste des 2e et 3e corps occupait encore la Valachie, attendant que le pont de Kalarasch fût achevé, pour passer aussi sur la rive droite du Danube.

Le comte Diebitsch fut obligé de commencer la nouvelle campagne par un siége qui aurait dû être terminé dès l'année précédente.

Silistria avait une garnison très-forte, et était située sur le flanc et à deux marches seulement de toutes les lignes d'opérations possibles vers le Balkan.

Le général en chef de l'armée russe devait donc tout d'abord diriger ses efforts contre cette place.

La route la plus directe, passant par Rassowa, n'étant pas praticable à cause des inondations du Danube, le corps qu'il commandait dut faire un détour très-fatigant par Kusgun ; il lui fallut neuf jours pour franchir une distance de 9 milles, et ce n'est que le 17 mai qu'il arriva devant Silistria. Le commandant en chef était malade et dut être porté dans une litière, ce qui ne l'empêcha point de continuer à diriger les opérations militaires.

Nous avons déjà donné la description de la place de Silistria, et nous rappellerons seulement que son enceinte principale avait un profil très-faible, que le fossé était sec, que la défense de flanc était fort imparfaite ; de plus, l'intérieur de la place était vu à 6 ou 700 pas ; la plupart des courtines pouvaient être enfilées ou prises à revers, et à l'exception de deux petites redoutes situées près du Danube, les ouvrages

extérieurs permanents manquaient complétement.

L'année précédente, lorsque l'investissement eut cessé, les Turcs avaient fait construire des ouvrages provisoires devant le front de Stamboul-Tabiassi, ainsi que du côté opposé, devant la porte de Rasgrad ; mais on comprend facilement que ce ne pouvaient être que de faibles ouvrages en terre, ou plutôt des logements destinés à faciliter, comme à Varna, la défense du terrain situé en avant de la place.

Le plan d'attaque proposé par le général du génie Schilders, et approuvé par le général en chef, nous montre combien était grande l'idée qu'on avait de la résistance des Turcs, même dans les plus mauvaises places, ce qui avait amené la résolution de ne plus renouveler de tentatives d'assaut, comme à Braïlow; on avait même décidé qu'on n'attaquerait plus ouvertement les logements ennemis en deçà du fossé, mais qu'on les ferait sauter par la mine pour en chasser l'ennemi.

La largeur du fossé de la place n'étant que de 30 pieds, avec une profondeur de 12, on pouvait espérer que 2 ou 3 mines devant chaque bastion renverseraient la contrescarpe de manière que le revêtement de l'enceinte principale, haut seulement de 8 pieds, en fût entièrement couvert et qu'il fût possible de l'atteindre facilement. Ensuite, en construisant des descentes et des batteries sur le glacis, en se servant de la cunette comme d'un logement, on voulait s'établir complétement dans le fossé, placer de nouvelles mines sur le flanc des bastions et sur celui des courtines, et quand celles-ci auraient sauté,

on couronnerait les entonnoirs, sous la protection du feu des batteries établies sur le glacis.

Dans le cas où l'ennemi opposerait encore quelque résistance, on continuerait le couronnement sur les bastions détruits ou sur la courtine, pour diriger le feu de l'artillerie contre l'intérieur de la place, et forcer ainsi la garnison à mettre bas les armes.

Le front sud, entre les bastions 5 et 6, aurait présenté le plus d'avantages pour l'attaque; il pouvait être complétement enfilé depuis le point D, et l'on eût pu établir sur la pente du point B des batteries dont les feux étagés auraient appuyé l'attaque jusqu'au dernier moment du siége. D'ailleurs, aucun ouvrage détaché ne gênait l'assaillant, et la vallée située entre les hauteurs A et B permettait de s'approcher à couvert, de même que plusieurs cours d'eau et ravins eussent pu, au moyen de quelques traverses, servir de boyaux de communication. Néanmoins, on résolut au quartier général d'attaquer la place du côté de l'est, et l'on fut conduit à cette résolution par les mêmes motifs qu'à Varna : on voulait mettre à profit la coopération de la flotte; mais ici aussi son action fut illusoire.

On ouvrit donc l'attaque réelle contre les fronts 2 et 3. Cependant, dans le cours du siége, on renonça à cette attaque, pour celle des fronts 5 et 6, contre lesquels on n'avait d'abord fait qu'une simple démonstration.

Afin de rétablir la communication entre les deux rives du Danube, on avait réuni à Bucharest le maté-

riel d'un pont de radeaux qu'on avait fait arriver à l'embouchure de l'Ardschitsch. On devait transporter ce pont depuis Oltenitza, à une distance convenable de la forteresse, jusqu'à la digue de Kalarasch.

Cette opération ayant été longtemps retardée, les Turcs avaient eu le temps de rassembler une petite flottille à Rustschuk et de l'amener à Silistria. Ces bateaux auraient pu opposer des obstacles sérieux à l'exécution de l'entreprise; mais l'irrésolution et le manque d'unité dans les projets des musulmans, furent cause que le transport du matériel du pont, exécuté presque sous leurs yeux, réussit complétement.

Ce pont fut amené d'abord à l'embouchure du ruisseau de Bott, à deux milles de Silistria, et le 11 avril il arriva sans accident au lieu de passage, près de la forteresse, où l'on laissa provisoirement tout le matériel.

Pour couper toute communication avec Rustschuk, on avait déjà établi des batteries près des embouchures de l'Ardschitsch et du Bott. Quatre fois les Turcs essayèrent de les attaquer avec leur flottille, mais ils furent toujours repoussés. L'infanterie russe occupa ensuite une île située à un demi-mille au dessus de Silistria. Les tirailleurs bordèrent également la rive gauche, en face de la forteresse. Ils y étaient hors de la portée du canon de la place, et protégeaient la confection des fascines et autres matériaux de siége, pour lesquels on trouvait là des buissons en quantité suffisante. Les autres objets en

bois, tels que poutres, madriers, etc., étaient confectionnés en partie dans le village de Fundeny, mais pour la plupart à Galatz, et de là expédiés sur le Danube.

Voici quelles étaient les pièces d'artillerie employées au siége :

Pièces russes.

6	mortiers de	5	pouds (1).
12	*id.*	2	pouds.
12	*id.*	1/2	poud.
12	canons de	24.	
12	*id.*	18.	
11	obusiers de	1	poud.
Total, 65	pièces.		

Pièces turques prises à Braïlow.

1	pièce de	26	livres.
2	*id.*	20	—
1	*id.*	18	—
1	*id.*	17	—
6	*id.*	16	—
3	*id.*	13	—
6	*id.*	12	—
1	obusier de	1	poud.
5	mortiers de	115	livres.
4	mortiers de	60	—
1	obusier de	28	—
Total, 31	pièces.		

Total des pièces de siége, 96.

(1) Un poud est égal à 34 livres 9/10es.

Le 17 mai, à neuf heures du matin, le général Diebitsch, venant de Tschernawoda, s'avança sur trois colonnes contre la place. Les Turcs, établis dans les ouvrages que les Russes avaient négligé de détruire l'année précédente, firent une résistance opiniâtre, notamment à l'aile gauche. Le général Krassowski, après avoir accordé à ses troupes une heure de repos, fit recommencer l'attaque, et enfin les retranchements furent enlevés. Les Turcs accusèrent une perte de 800 hommes, tandis que celle de leurs adversaires ne fut que de 50 officiers et de 190 hommes. Les redoutes n°s 14 et 23, situées sur les hauteurs B, n° 19 à A, n° 29 à C, commencées pendant le dernier siége, furent achevées sur-le-champ, et les avant-postes russes occupèrent le fossé *aa*.

Les 31 pièces prises à Braïlow furent mises en batterie sur la rive gauche du Danube, à une distance de 2 mille pas seulement de la forteresse. Le reste du parc de siége se trouvait également sur cette rive, en attendant qu'on pût le faire passer sur celle de droite. Onze bâtiments de la flottille jetèrent l'ancre en amont de la forteresse, tandis que cinq autres se placèrent en aval, pour intercepter entièrement le passage et empêcher ainsi toute communication par eau avec la place.

Voici quelle était la disposition des troupes russes sur la rive droite du Danube : la 9e division d'infanterie, 2 régiments de cavalerie, 3 batteries de campagne et le 6e bataillon de pionniers, formaient l'aile droite. Au centre se trouvait la 1re bri-

gade de la 7e division d'infanterie, avec une batterie de campagne. L'aile gauche était formée par deux brigades de la 6e division d'infanterie, 3 régiments de cavalerie et 3 batteries de campagne. Le quartier général était établi derrière l'aile droite, sous la garde d'un bataillon de chasseurs. Les Cosaques protégeaient les derrières du corps de siége par des patrouilles envoyées sur les routes de Schumla, de Rustschuk et de Turtokaï. 6 bataillons de la 8e division d'infanterie, avec 3 batteries de campagne, dont 2 de gros calibre, formaient, sous les ordres du général Kreutz, la réserve, placée au point de jonction des routes de Kalopétra et d'Almaluga, près de Kaorgu; 2 bataillons s'y trouvaient en face de Silistria, et 4 dans la direction de Schumla; ils se retranchèrent, pour mieux protéger les travaux de siége. Ainsi, tout d'abord, il n'y avait de disponible pour ces travaux que 26 bataillons, 20 escadrons et 7 batteries, en tout environ 14 à 15,000 hommes, avec 56 pièces de campagne. Selon les données des Russes, que nous croyons quelque peu exagérées, la garnison de Silistria, sous les ordres de Sert-Mehmet-Pacha, se montait à 13,000 soldats et 8,000 habitants armés.

Dans l'après-midi du 19 mai, à deux heures, les Turcs firent leur première sortie; plusieurs colonnes, appuyées par le feu de la place, se jetèrent à l'aile gauche sur les tirailleurs russes et les repoussèrent. Le prince Prosorowski, arrivant à la tête du 12e régiment de chasseurs, fut mortellement atteint par un boulet de canon; mais les Turcs durent se retirer avec perte. Sans attendre l'arrivée du parc de siége

sur la rive droite, les Russes commencèrent leurs travaux dans la nuit suivante. Ils élevèrent sur le versant de la hauteur occidentale A, la redoute n° 30, à portée de canon de la place et sur la route de Rasgrad, pour protéger le flanc gauche de l'armée. A partir de la batterie n° 22, près du point D, sur l'aile droite, on établit une communication avec les logements de la ligne des tirailleurs *bb*, on élargit ces logements et l'on y construisit les batteries n°s 31, 32 et 33, pour huit pièces, moins dans le but de tirer sur la place que pour empêcher les sorties et détourner l'attention de l'ennemi du front est. Sur la pointe nord de l'île du Danube la plus rapprochée de Silistria, on fit une batterie que l'on arma de 5 pièces retirées de cinq chaloupes canonnières ; le feu de cette batterie était dirigé contre la place, qui n'était éloignée que de 1,500 pas. Les chaloupes dont on avait retiré les pièces furent employées à compléter le pont, pour lequel le matériel existant ne suffisait pas, à cause des débordements du fleuve. Le logement *bb* fut poussé, sur la droite, jusqu'au fleuve. Profitant de l'obscurité de la nuit du 21, les Turcs firent une nouvelle sortie. Ils se glissèrent dans les logements *aa*, entre les redoutes n°s 19 et 23, y tuèrent quelques hommes, mais durent bientôt se retirer devant les réserves qui accouraient en force. Les assiégés firent un feu très-vif et jetèrent une grande quantité de bombes sur la redoute n° 19, sans cependant pouvoir interrompre les travaux.

Sur ces entrefaites, le reste du 2e corps avait passé le Danube sur des radeaux et dans des bateaux. Alors

la 5e division d'infanterie occupait l'aile droite, la 6e le centre et la 9e l'aile gauche du corps d'investissement. Le 3e bataillon de pionniers, qui jusque là avait été employé à préparer le matériel sur la rive gauche, vint rejoindre ce corps, et un régiment de Cosaques se rallia à celui du général Kreutz, qui eut alors sous ses ordres toute la 8e division d'infanterie, 1 régiment de Cosaques et 3 batteries. Il y avait donc devant Silistria, 38 bataillons, 20 escadrons et 11 batteries de campagne; en tout, 21,000 hommes avec 88 pièces. Le corps de réserve était formé de 12 bataillons, de 1 régiment de Cosaques et de 3 batteries, comprenant 6,500 hommes avec 24 pièces. L'aile droite du corps d'investissement était sous les ordres du général comte Pahlen; l'aile gauche sous ceux du général Krassowski. Les gardes de tranchées et la ligne des avant-postes étaient commandées par les généraux Malinofski et Berg. Du 23 au 26 mai, les Russes élevèrent sur leur aile gauche les batteries à démonter nos 33 et 34, à 600 pas de l'enceinte principale, et les réunirent par des tranchées; mais l'artillerie nécessaire pour les armer n'était pas encore arrivée. Tous ces travaux furent exécutés pendant la nuit, et comme les batteries étaient creusées dans la terre, 200 hommes pouvaient en terminer une de 4 pièces en une seule nuit. Dès lors, on travailla aussi le jour sans que le feu de la place causât de grandes pertes.

L'attention des Turcs ayant été attirée vers le front 5-6, ils commencèrent à établir des logements devant cette ligne. Comme on persistait tou-

jours, au quartier général, à vouloir attaquer la place du côté de l'est, on employa la nuit du 26 à changer l'aile droite des tranchées *bb* de la 1re parallèle. Les batteries placées devant le front du midi, armées de plusieurs pièces de campagne, avaient tellement donné le change aux assiégés, qu'on avait pu terminer les travaux sur l'aile droite sans y perdre un seul homme. Les Russes élevèrent ensuite, dans cette nouvelle parallèle, les ouvrages nos 1 à 5. Les travaux de la fausse attaque furent continués, et l'on traça la seconde parallèle *cc* à 600 pas de l'enceinte; on utilisa dans ce but les logements déjà achevés, quelques cours d'eau et des murs en terre entourant d'anciens vignobles, de sorte que les travailleurs s'y trouvèrent dès le commencement à l'abri du feu de l'ennemi, et ne perdirent que fort peu d'hommes. Les bombes lancées le lendemain par les assiégés tombèrent presque toutes derrière la seconde parallèle, près des redoutes nos 31 et 32, où elles endommagèrent plusieurs pièces et affûts.

Pendant la nuit du 28, on amena les madriers nécessaires pour les batteries nos 34 et 35, et l'on y établit les embrasures. La seconde parallèle *cc* fut continuée sur la droite, depuis la route de Schumla jusqu'à celle de Rasgrad.

A trois heures et demie du matin, les Turcs entreprirent une sortie contre l'aile gauche de l'armée de siége. Deux colonnes, fortes chacune d'environ 500 hommes, s'approchèrent silencieusement de la redoute n° 19, au moyen d'un chemin creux formé par la route de Rasgrad; une troisième colonne, un peu

plus sur la droite, se dirigea sur la redoute n° 30. Elles arrivèrent au moment même où l'on relevait la garde de tranchée, et, grâce à cette circonstance, on réussit à les repousser à la baïonnette. Elles laissèrent 30 hommes sur la place, tandis que les Russes eurent 2 officiers et 40 soldats tués ou blessés.

Dans la nuit du 25, on avait commencé à construire la batterie n° 37 pour 4 pièces, en face du bastion 5; elle fut achevée le lendemain. Sur ces entrefaites, on réussit à amener quelques pièces de siége, de sorte qu'on put armer la batterie n° 34 de 4 bouches à feu; cependant, comme on voulait ouvrir le feu de toutes les batteries à la fois, on laissa les blindes devant les embrasures.

On étendit ensuite la parallèle à droite, vers la route de Basardschick; on la mit en communication avec les anciennes tranchées, et l'on éleva la redoute n° 38. La batterie n° 31 fut transformée en une batterie de mortiers et armée de 2 mortiers de 3 pouds. Des 5 pièces qui s'y trouvaient auparavant, l'une fut transportée au n° 34 et deux au n° 37. Ainsi, l'on n'avait placé dans ces deux batteries que 8 pièces de siége. Elles ouvrirent leur feu à 600 pas de distance, le matin du 30 mai. Les Turcs y répondirent par une canonnade fort vive; mais une demi-heure après, ils étaient réduits au silence, car leurs embrasures avaient été détruites. Des transfuges, arrivés de la place le jour même, assurèrent qu'une panique effroyable s'était emparée des habitants, par suite du grand nombre de personnes tuées dans la ville, et que plusieurs fois on

avait été obligé de remplacer les pièces démontées; le pacha, étonné des ravages causés par les batteries ennemies, avait, disaient-ils, promis une forte somme d'argent aux troupes, si elles les enlevaient.

On redoubla donc de précaution du côté des assiégeants.

Les jours suivants, jusqu'au 3 juin, on éleva les batteries nos 36, 39 et 40, en face du bastion 6, et on les arma partie avec de l'artillerie de position et partie avec de la grosse artillerie de campagne (1). Elles firent bientôt taire le feu des flancs des bastions 5 et 6; mais les Turcs ne continuèrent pas moins à préparer leurs logements devant le front attaqué, et à les armer de 3 pièces d'artillerie. Ils réparèrent aussi les embrasures de la courtine, où ils placèrent de nouveaux canons, et ouvrirent aussitôt un feu très-vif contre les travaux des assiégeants, sur lesquels ils lancèrent une grande quantité de bombes. C'est alors qu'on se décida enfin, au quartier général, à transformer en une attaque réelle la fausse attaque contre le front 5-6.

Mais cette résolution ne fit pas abandonner l'attaque contre le front 2-3; elle fut continuée, soit pour protéger le passage projeté du Danube, soit pour repousser les sorties faites de ce côté-là.

(1) Il en résulte qu'au dix-huitième jour de l'investissement, une petite partie seulement des 65 pièces de siége russes étaient arrivées sur la rive droite du Danube. Nous ne trouvons nulle part de renseignements qui nous fassent connaître si le pont, préparé si longtemps à l'avance, fut terminé après que toutes les troupes et une partie de l'artillerie eurent été transportées dans des canots sur l'autre rive. On serait presque tenté de croire que non.

Sur l'aile gauche, les assiégeants firent de grands progrès dans la nuit du 4 juin, grâce à l'insouciance des Turcs.

On avait l'intention de profiter d'un cours d'eau pour en faire la communication d'une demi-parallèle qu'on voulait établir à 200 pas devant la 2e parallèle. Mais en plaçant les troupes destinées à couvrir les travaux, on remarqua que les Turcs n'avaient établi aucun poste d'observation devant leurs logements, et qu'alors il était possible de s'avancer sur un espace de 324 pas, sans être aperçu, avec les travailleurs, et de les installer sur un point où un fossé déjà existant et courant parallèlement à la contrescarpe, offrait, à 250 pas seulement de celle-ci, le plus bel emplacement pour commencer aussitôt la 3e parallèle. Dès que le prince Gortschakof, chef d'état-major du 3e corps d'armée, eut placé en personne les postes de sûreté immédiatement au-dessous des logements ennemis, on commença les travaux. Le bruit, inévitable à une telle proximité de l'ennemi, attira l'attention de celui-ci, et il ouvrit un feu violent partant des logements et de l'enceinte principale. Mais l'obscurité, qui ne permettait pas aux Turcs de diriger leur tir avec certitude, fut très-favorable aux Russes; aussi les pertes de ces derniers furent-elles peu importantes : elles consistèrent seulement en 1 officier et 4 hommes tués, et 5 officiers et 28 hommes blessés. Toute cette entreprise hardie réussit si bien que la 3e parallèle *ff* fut achevée dans la même nuit au moyen de la sape volante, et fut conduite, sur la droite du cours d'eau *d*, jusqu'au cimetière.

Sur la gauche, on n'avait pu la mener qu'à 75 pas, car un feu de mitraille très-vif avait empêché les travaux jusqu'au jour. La construction d'une seule traverse, commencée à l'aube du jour, coûta la vie à un officier et à 16 hommes.

Dans la nuit du 5, on s'attendait à une sortie importante contre les travaux avancés avec tant de promptitude. Les généraux Gortschakof et Berg prirent donc toutes les mesures nécessaires pour repousser cette attaque. En effet, à peine la nuit fut-elle arrivée, que les Turcs firent une sortie vigoureuse pour détruire la parallèle. Rassemblés en assez grand nombre dans les logements situés devant la courtine, ils se précipitèrent sur la 3e parallèle et y engagèrent un combat d'homme à homme avec le 17e régiment de chasseurs, tandis que d'autres ouvrirent en même temps une vive fusillade. Dans le même moment, deux autres colonnes ennemies s'étaient avancées, l'une contre la redoute n° 30, l'autre le long du bord du Danube, pour prendre les assiégés à revers; le major Bulgarof, qui commandait les avant-postes, attaqua ces colonnes à la baïonnette et les repoussa. Sur ces entrefaites, les généraux Gortschakof et Berg s'avancèrent et refoulèrent l'ennemi, qui rentra dans la place après une résistance très-vive. Les Turcs emmenèrent leurs blessés et laissèrent 40 morts sur le champ de bataille. Les Russes, au contraire, dans ce seul combat, ne perdirent pas moins de 5 officiers et 113 hommes. On ne put continuer la 3e parallèle dans la même nuit; mais on commença à conduire une sape de la batterie n° 37 sur l'aile droite de la parallèle;

la batterie n° 32 fut transformée en une batterie de mortiers.

Les entreprises du grand-visir contre le général Roth, dont nous parlerons plus tard, afin de ne pas interrompre notre récit, avaient conduit le général en chef à la résolution de se porter avec une partie du corps de siége vers le Balkan. Attendant la sortie dont il vient d'être question, il avait différé son départ; mais le 5 juin, à la pointe du jour, le général Diebitsch quitta le camp devant Silistria avec le 2e corps d'armée. La 3e division de hussards et la 1re brigade de la 6e division d'infanterie avaient été détachées auparavant auprès du général Kreutz, à Kaorgu. De toute l'infanterie du 3e corps, il ne resta devant la place que 20 bataillons, avec 2 bataillons de pionniers et quelques escadrons, sous les ordres du général Krassowski. Les rapports russes portent ces forces à 8,000 hommes; les bataillons, quatre semaines après l'ouverture de la campagne, n'auraient donc plus compté que 300 baïonnettes. Si l'on y ajoute 5 bataillons de la 8e division, 8 escadrons et 3 régiments de Cosaques employés jusque-là à couvrir le siége, le général Krassowski ne disposait que de 10 à 12,000 hommes environ, et l'on ne peut point douter que les assiégés ne fussent alors plus forts que les assiégeants.

Il importait donc aux Russes de cacher surtout leur faiblesse et d'avancer les travaux le plus promptement possible, afin de resserrer leurs adversaires dans la place et de les empêcher de faire de nouvelles sorties.

Les feux de mitraille et de mousqueterie partant des logements devant le front attaqué 5-6 et devant

le front 6–7, étaient fort gênants, à cause de la faible distance, qui était de 200 pas seulement; mais les assiégeants ne continuèrent pas moins la 3e parallèle, sur la gauche, à 300 pas au delà, sur la route de Rasgrad, et y établirent la batterie n° 42, pour 6 pièces, et une autre, n° 43, pour 7 pièces, ainsi qu'un emplacement pour 2 mortiers d'un demi-poud. Pour atteindre les logements devant les fronts 4 et 5, les Russes élevèrent encore à *cc*, en face du bastion 4, la batterie n° 41, pour 8 pièces.

Dès lors, il n'y avait plus à craindre que les sorties de l'ennemi le long du Danube supérieur. On éleva donc sur l'aile gauche la batterie n° 44, pour 8 pièces, qui devait en même temps réduire au silence le feu de Liman-Tabiassi, et tirer sur la porte de Rasgrad, dans le 7e front. Dans la nuit du 6, les Turcs tentèrent une nouvelle sortie par cette porte; mais ils furent repoussés, sans avoir pu faire beaucoup de mal aux Russes. Le 8 juin, une pluie torrentielle, qui dura vingt-quatre heures, sans interruption, inonda tellement les tranchées qu'il fallut creuser des puits pour l'écoulement des eaux; on ne put reprendre les travaux de siége que le lendemain.

Les Russes, par la position avantageuse de leurs batteries, qui étaient étagées en forme de terrasse, purent endommager fortement, non-seulement les bastions 5 et 6, mais aussi les faces et les flancs des bastions voisins 4 et 7, ainsi que les logements en avant de ces bastions.

Les portes de Schumla et de Rasgrad ainsi que leurs ponts-levis étaient détruits, et dans l'intérieur

de la ville le canon avait causé de grands ravages. Néanmoins, les Turcs continuaient à démasquer de nouvelles batteries, et entretenaient la nuit un feu de mitraille très-vif dans presque toutes les directions, tandis que pendant le jour ils maintenaient sans interruption un feu de mousqueterie. Le 12 juin, un magasin à poudre sauta dans le logement en avant du 4ᵉ front, et les Turcs l'abandonnèrent; mais, en revanche, ils établirent de nouveaux logements devant le front menacé, à l'abri desquels ils s'assemblèrent pour faire des sorties.

Tous les transfuges venus de la place confirmaient la nouvelle qu'on y travaillait à contre-miner les travaux d'attaque qu'on avait faits contre les bastions 5 et 6, ainsi que contre la courtine qui réunit ces deux bastions, et ils prétendaient qu'une partie des contremines étaient déjà chargées. Les nuits étaient devenues si claires qu'on ne pouvait plus s'avancer à la sape volante. Pourtant, les Russes pensant ne pas devoir, à raison de leur faiblesse numérique, tenter l'assaut contre les logements, se bornèrent simplement à employer la sape pleine; mais celle-ci, à cause des grandes inégalités du terrain, qui s'inclinait de tous côtés vers les glacis, ne put faire que de faibles progrès, d'autant plus que les travailleurs étaient fort inquiétés par un feu continu de mousqueterie. On dirigea ainsi deux branches à partir de la 2ᵉ parallèle FF (*fig.* 2), non pas sur la capitale des bastions, mais sur leurs flancs et sur le milieu de la courtine, c'est-à-dire qu'il y avait en tout six branches.

On espérait ainsi, dans les sorties, pouvoir toujours

défendre une sape contre l'autre, et dans le cas où l'ennemi ferait jouer la mine, conserver intacte au moins une des deux sapes.

Pour garantir ces sapes contre le feu d'enfilade de la place, elles furent creusées à 5 ou 6 pieds de profondeur, et couvertes en partie par des madriers placés sur deux rangs ou par des fascines mises en travers de la sape.

Dans la soirée du 13 juin, l'armée de siége reçut la nouvelle d'une victoire éclatante remportée par le général en chef à Kulewtscha. Les soldats russes célébrèrent ce succès par des cris d'enthousiasme et par des décharges d'artillerie et de mousqueterie, ce qui fit croire aux Turcs que l'ennemi projetait un nouvel assaut. Ceux-ci garnirent donc les remparts et se préparèrent à recevoir leurs adversaires. Le lendemain, les Russes chantèrent un *Te Deum*, et interrompirent ce jour-là tous les travaux.

Le 16 juin, on construisit une nouvelle redoute n° 46, sur l'aile gauche de l'attaque. Une sortie entreprise par les Turcs contre ces travaux fut repoussée. On conduisit aussi de cet ouvrage, ainsi que de la sape VI (*fig.* 2), des branches contre les logements ennemis situés devant le 6e front. La sape I atteignit la première la crête des glacis; on commença aussitôt le couronnement des deux côtés, et ce travail achevé, l'on prépara 4 mines doubles *aa ;* on voulait, au besoin, y renverser aussitôt la contrescarpe, sans attendre que les travaux contre le bastion 6 fussent terminés. Quand la sape II s'approcha des glacis, les Turcs abandonnèrent une partie du logement *s*, qui

pouvait être pris à revers par les petites places d'armes de la sape. Cela facilita beaucoup la reprise de la sape III ; mais les Turcs continuèrent à se maintenir dans la partie ouest de leur logement n° 5, et ne le quittèrent qu'au fur et à mesure que la sape les atteignit.

Enfin, le 20 juin, les dernières têtes de sape débouchèrent sur la crête du glacis, les couronnements furent continués et l'on établit devant le bastion 6 des galeries de mine et des écoutes. Les sapes VIII et IX arrivèrent sur les ouvrages R et P; une sortie contre l'extrême aile gauche de la 3e parallèle fut repoussée. On avait remarqué que les Turcs observaient les mouvements des assiégeants du haut de deux minarets situés du côté du front d'attaque; leur feu redoublait d'intensité et ils jetaient une grande quantité de bombes chaque fois que beaucoup de monde était rassemblé dans les parallèles ou dans les communications qui y conduisaient, et lorsque les gardes ou les travailleurs y étaient relevés. On donna donc l'ordre de diriger le feu contre ces minarets, qui furent renversés au dixième coup de canon. On avait fait entrer à Silistria un officier turc fait prisonnier à Kulewtscha, pour rendre compte de cette bataille; mais, quoique deux parlementaires fussent venus au camp, on ne put s'entendre sur les termes d'une capitulation. On rompit alors toutes négociations le 20, et le soir du même jour on fit sauter les mines *aa*, placées devant le bastion 5. Après avoir pénétré assez profondément dans la terre à l'aide des mines, on établit des galeries horizontales qu'on dirigea perpendiculairement à la

contrescarpe. Au bout de ces galeries, on plaça les chambres de mine à 13 pieds au dessous du revêtement du mur et à 8 pieds au-dessous du fond du fossé ; chaque chambre fut chargée de 31 quintaux de poudre, car sur une ligne de résistance de 21 pieds, en comptant 28 livres de poudre pour 140 pieds cubes de terre, on espérait obtenir un entonnoir de 56 pieds de diamètre.

L'explosion ne détruisit pas seulement la contre-mine ennemie, qui était déjà parvenue près de la sape I, mais elle remplit encore presque tout le fossé; la terre jetée contre l'escarpepar les deux entonnoirs extrêmes, arriva jusqu'au cordon du revêtement et forma deux montées fort accessibles vers le bastion, dont le parapet avait déjà été entamé par la batterie à démonter; des deux entonnoirs du milieu, la terre ne fut lancée que sur le mur de revêtement ; mais par la suite cette circonstance fut très-avantageuse, parce qu'elle permit d'y placer les assaillants à l'abri du feu de l'ennemi. Après l'explosion de ces mines, l'assaut contre l'enceinte principale était sans doute fort praticable, car les Turcs, pour s'y opposer, avaient déjà garni le front menacé; mais attendu la grande disproportion des forces respectives, les Russes étaient bien éloignés de vouloir le tenter, et tout se borna à soutenir un feu très-vif qui fit perdre aux Russes 3 officiers et 42 hommes. On commença ensuite à réparer les sapes endommagées et à pratiquer des descentes dans les entonnoirs. On pouvait donc s'attendre à ce que l'ennemi ayant vu l'effet des mines de l'assiégeant, ne permettrait pas qu'on terminât celles

qui étaient préparées en face du bastion 6, et qu'il y opposerait des contre-mines. Aussi entendit-on de ce côté-là les mouvements des travailleurs ennemis, non loin de la galerie de mine de droite; mais on ne put distinguer le bruit qui indiquait le travail même.

Dans la nuit du 21, la mine *d*, placée à la tête de la contrescarpe de l'ouvrage W, en avant du bastion 6, fut chargée de 10 quintaux de poudre, pour une ligne de résistance minimum de 21 pieds. Cette mine avait pour objet de renverser le saillant de la contrescarpe, de remplir ainsi le fossé et de produire un entonnoir qui permît la construction d'un logement pour les travailleurs, afin de chasser l'ennemi de son faible ouvrage sans employer l'arme blanche. Dans le même but, on avait commencé une mine *e* sous l'ouvrage extérieur R.

A minuit, on fit sauter la mine *d*, ce qui, comme on s'y était attendu, combla le fossé du retranchement et produisit un entonnoir parfaitement propre à la construction d'un logement; seulement, la contrescarpe avait été moins endommagée qu'on ne l'avait espéré. Les Russes ayant encore ouvert le feu de leur artillerie, en poussant des cris de joie, les Turcs supposèrent de nouveau un assaut et ils firent alors sauter, très-mal à propos, deux de leurs contre-mines *qq*, en face du bastion 6 et tout près de la sape V; mais celle-ci avait été tellement poussée en avant, que les mines placées en face de la crête du glacis ne furent pas détruites, et que peu de personnes furent blessées.

Les deux mines *bb*, terminées au point du jour le 21 juin, furent chargées chacune de 21 quintaux 1/2 de poudre, et on les fit jouer à neuf heures du matin. Leur effet fut assez favorable; elles renversèrent la contrescarpe contre le bastion, comblèrent complétement le fossé et détruisirent la galerie ennemie.

Bientôt après, la mine *e*, à l'angle saillant gauche de l'ouvrage extérieur R, sauta, et produisit un entonnoir assez grand pour y établir un logement, d'où l'on pouvait chasser l'ennemi de l'ouvrage par le feu seul et sans le secours de l'arme blanche. Pendant le jour, on continua partout le couronnement du glacis et des entonnoirs; vis-à-vis de la face droite du bastion 6, on établit encore deux mines *ff* pour renverser la contrescarpe, et de la galerie qui se trouvait sous la contrescarpe de l'ouvrage avancé P, l'on poussa une galerie *g*.

Une pluie abondante, qui dura une journée entière, arrêta tous les travaux de sape, qui, à cause de la pente générale du terrain vers le glacis, furent bientôt remplis d'eau, de sorte que sur plusieurs points où ils avaient six pieds de profondeur, la communication avec le couronnement fut interceptée; mais les Turcs ne profitèrent pas de cette circonstance pour faire une sortie.

Ce n'est qu'à grand'peine qu'on fit écouler les eaux le lendemain, qu'on rétablit les communications et que l'on continua les travaux de mine. On avait résolu de faire la descente de fossé de la sape II, en face du bastion 5, au moyen d'une galerie dont la construction avança rapidement. La contrescarpe n'ayant pas

de fondations et n'opposant pas d'obstacle aux travailleurs, on était allé, sans s'en douter, trop loin et trop profondément, et l'on ne s'en aperçut que lorsque, arrivé à la cunette, on vit le jour pénétrer dans la galerie. On se décida alors à continuer celle-ci jusqu'au dessous de l'angle d'épaule du côté droit du bastion, quoique l'on eût pu y arriver plus facilement par le fond du fossé avec la sape couverte.

Mais pendant qu'on parlementait avec les Turcs, ils découvrirent les mineurs dans la cunette, s'y précipitèrent avec impétuosité, et lancèrent contre eux des pierres, des barils de poudre et des grenades à main. Trois mineurs furent tués et trois autres faits prisonniers. Les Turcs commencèrent ensuite à boucher l'ouverture de la galerie, avec des pierres qu'ils retirèrent de la contrescarpe. Ils arrivèrent ainsi par hasard à un point où l'on avait poussé une petite tranchée, sur la gauche de la galerie, le long du revêtement, pour y loger quelques tirailleurs en réserve. Les Turcs y pratiquèrent une grande ouverture, d'où ils purent tirer dans la galerie et y jeter une quantité de bombes et de grenades à main. Vers le soir, enfin, fatigués et ayant éprouvé de grandes pertes causées par des grenades que lançaient des mortiers à la Coëhorn, ils se retirèrent.

Ce contre-temps, dû au hasard, eut cependant pour les assiégeants l'avantage d'attirer toute l'attention de l'ennemi sur cette galerie, et de permettre la continuation des autres travaux de siége sans être troublés. Aussitôt que les Turcs se furent retirés du fossé, on rouvrit l'issue de la galerie qu'ils avaient

bouchée, et l'on ferma, avec des sacs à terre, la grande ouverture du revêtement de la contrescarpe, en y pratiquant des créneaux, d'où les tirailleurs pouvaient faire beaucoup de mal à l'ennemi, si celui-ci voulait de nouveau se porter vers ce point. Dans le même moment, on construisit aussi une batterie *h* (*fig.* 2) sur le glacis, en face de la poterne. L'ennemi, pour couvrir celle-ci, avait fait un parapet avec deux rangées de gabions remplis de terre, et avait creusé aussi un boyau spécial vers la cunette. La batterie *h* devait donc détruire la poterne, ainsi que l'épaulement qui la couvrait, et défendre à l'ennemi tout accès dans le fossé.

Depuis longtemps, il est vrai, on eût dû chasser l'ennemi du fossé, ce qui aurait considérablement abrégé les travaux ultérieurs; mais on craignait d'y perdre trop d'hommes; car, en trois jours, malgré toutes les précautions prises, les Russes avaient eu un officier supérieur, 9 officiers subalternes et 153 hommes tués.

Le 23 juin au matin, les Turcs firent une nouvelle attaque contre les travaux repris dans le fossé, et nonobstant le feu des tirailleurs placés derrière la contrescarpe, ils atteignirent promptement la cunette, forcèrent les travailleurs et leur garde à se retirer, et bouchèrent de nouveau avec des pierres l'ouverture de la galerie. Ensuite, ils firent une seconde ouverture dans le revêtement de la contrescarpe, jetèrent dans la galerie des bombes et des grenades, et enfin attaquèrent le couronnement des glacis, à gauche de la sape III. Ils mirent le feu au mantelet,

lancèrent quantité de pierres et de grenades à main, et soutinrent un feu de mousqueterie très-vif. Mais l'explosion des mines *ff*, qui eut lieu dans ce moment-là, les engagea à se retirer de la crête des glacis; vers le soir, ils abandonnèrent la descente du fossé, ce qui permit aux Russes de reprendre les travaux.

Ces mines, qui se trouvaient devant la face droite du bastion 6, avaient eu le même résultat que celles de la face gauche. On continua partout ensuite le couronnement des glacis ; on commença à construire deux descentes de fossé, et l'on termina la mine *g*, placée sous l'ouvrage extérieur P.

Dans la nuit du 24, les Turcs résolurent d'attaquer l'entonnoir ouvert en face du bastion 5, et ils s'en approchèrent par le quatrième côté du polygone, en s'avançant dans la cunette et le long de la contrescarpe. Les volontaires russes, cependant, s'élancèrent du couronnement, occupèrent le bord de l'entonnoir et empêchèrent d'y pénétrer, tandis que deux compagnies, sous les ordres du major Richter, se précipitaient sur les Turcs et les culbutaient à la baïonnette. Cette entreprise coûta la vie au brave major.

L'ennemi ayant été ainsi repoussé, on commença, sous la conduite du lieutenant-colonel Nilsen, du bataillon de sapeurs, les travaux pour le couronnement de l'entonnoir et pour les logements des tirailleurs; ces travaux furent terminés à la pointe du jour, malgré un feu vif de mousqueterie et de mitraille.

Comme les travaux de la galerie n'avançaient pas, on construisit une descente blindée partant de l'en-

tonnoir, et l'on plaça les troupes qui devaient couvrir ce travail, derrière les élévations produites par les explosions des mines.

Le 24, à midi, l'ennemi renouvela son attaque sur la galerie qui débouchait dans la cunette, ainsi que contre la sape III et le couronnement en face de la courtine; les travailleurs reçurent l'ordre de se retirer de la galerie; ils furent suivis par la garde de tranchée, qui avait été placée derrière l'ouverture, dans le revêtement de la contrescarpe et à l'issue de la galerie dans la cunette. Cette fois, les Turcs essayèrent d'attirer dans le fossé, au moyen de grands crochets, le mantelet, qu'ils n'avaient pu incendier; ils entretenaient pendant ce temps un feu très-vif, et lançaient sur les sapes, selon leur habitude, une grande quantité de bombes et de matières inflammables.

Les réserves russes, accourant au pas de charge, réussirent à repousser l'ennemi. Dans le même temps, les Turcs, sans que l'on puisse en indiquer le motif, firent sauter leurs mines *rr*, situées en face du milieu de la courtine, entre les sapes III et IV, et aussi éloignées du glacis que celles qu'ils avaient fait sauter auparavant en face du bastion 6. Quelques hommes seulement, qui se trouvaient dans les boyaux de communication voisins, furent légèrement blessés par cette explosion.

Le même jour, on termina aussi la batterie élevée en face de la poterne, et à partir du moment où elle ouvrit son feu, l'ennemi ne fit plus de nouvelles tentatives pour pénétrer dans le fossé. Les Russes occupèrent ensuite toute la cunette, l'élargirent, et la défi-

lèrent au moyen de traverses formées par une double rangée de gabions remplis de fascines, et disposés sur des planches ou des fascines.

Le 25 juin, on commença la mine *i*, sous l'angle d'épaule du côté droit du bastion 5, et bientôt après une seconde mine *h* sur le saillant de ce même bastion; le jeu de ces deux mines devait renverser l'escarpe et produire un entonnoir propre à l'établissement d'un logement. En même temps, on espérait détruire les travaux que l'ennemi avait faits sous les flancs de ce bastion, pour rencontrer la galerie continuée de la cunette, car ses dernières entreprises avaient montré combien il redoutait cette galerie.

Les Turcs, reconnaissant l'impossibilité d'attaquer l'entonnoir de la mine en face du bastion 5, eurent recours à un moyen de défense tout particulier. Le 25 juin, au matin, ils commencèrent à faire rouler du haut du parapet du bastion 5 de petits barils remplis de poudre et de matières infectes, dont l'explosion produisit une telle fumée et une telle odeur, que les travailleurs et leur garde furent obligés de se retirer en toute hâte. Le colonel Filosoffow et le major Gulewitch réussirent à ramener la garde de tranchée et à occuper de nouveau l'entonnoir, sur lequel on sabra les Turcs, qui s'y étaient déjà établis. Comme l'ennemi avait pu examiner les travaux de mine, il fallait s'attendre qu'il prendrait des mesures pour empêcher leur continuation; les Russes se hâtèrent donc de les achever.

Le même jour, à sept heures du soir, on fit sauter,

sous le retranchement ennemi P, la mine *g*, qui renversa complétement le saillant droit de cet ouvrage. Dans le premier moment de frayeur, la garnison prit la fuite, et les chasseurs russes y pénétrèrent sans rencontrer de résistance. C'est alors que le général Berg prit sur lui de faire donner l'assaut aux deux ouvrages R et W (*fig.* 2), qui avaient été aussi presque entièrement abandonnés par leurs défenseurs. Ils furent enlevés sans grands efforts, et les quelques Turcs qu'on y rencontra furent passés au fil de l'épée. On établit ensuite des communications entre les ouvrages enlevés, et l'on releva leur profil du côté de la place. Sous la conduite du colonel Cappell, commandant le bataillon de sapeurs, on commença une autre descente de fossé, en partant de l'entonnoir placé devant le bastion 6, et l'on y établit des logements et des communications sur la droite de la cunette.

A six heures du soir, les Turcs firent une nouvelle attaque sur les entonnoirs, en s'en approchant par le flanc gauche, le long du fossé; mais ils furent repoussés. Cette sortie des Turcs fut la dernière, et depuis ce moment ils se bornèrent à soutenir un feu de mousqueterie et à jeter des pierres.

Dans la nuit du 26, les mineurs, qui étaient près du bastion 5, entendirent que l'ennemi entreprenait des contre-mines considérables dans les environs du flanc droit de ce bastion; aussi, dès que la mine *i*, creusée sous l'angle d'épaule de ce bastion, fut terminée, elle fut chargée de 16 quintaux de poudre; puisque avec une ligne de résistance de 21 pieds, on voulait produire un entonnoir de 50 pieds de diamètre, on avait donc

compté 25 livres de poudre pour 140 pieds cubes de terre. On mit le feu à la mine à trois heures du matin, et l'explosion, qui eut lieu avec une force extrême, fut accompagnée de deux coups qu'on entendit très-distinctement. On s'était attendu à ce que cette mine ne renverserait qu'une partie du flanc du bastion; mais on vit bientôt qu'elle avait enlevé le flanc tout entier, et même une partie de la courtine. Cela avait été évidemment produit par l'explosion simultanée d'une mine russe et d'une mine turque. Les assiégés prétendirent, par la suite, avoir mis le feu à leur mine, quoiqu'elle ne fût point achevée, au moment où ils s'aperçurent que les Russes avaient l'intention de faire sauter la leur. Cependant, tout porte à croire que le feu de la mine des assiégeants s'est communiqué à celle de leurs adversaires, située un peu plus bas. Ces deux mines lancèrent si loin, par ce double effet, les pierres de l'escarpe, que 3 officiers et 15 hommes placés derrière le couronnement du glacis, devant le centre de la courtine, furent blessés ou tués.

Dans la nuit, on termina aussi la mine sous le saillant du bastion 5, et on la chargea ensuite de 12 quintaux de poudre, afin de produire un entonnoir ordinaire. L'explosion de cette mine eut lieu à une heure après minuit; elle renversa l'escarpe et fit un entonnoir assez grand pour y établir un logement.

Selon leur habitude, les Turcs ouvrirent, après cette explosion, un feu très-vif partant de tous les points du front attaqué, et, s'attendant probablement à un assaut, ils lancèrent dans l'entonnoir quantité de bombes,

de grenades, de pierres et de matières inflammables. On s'avança de la cunette sur la gauche de la poterne, d'abord à la sape pleine et ensuite à la sape couverte; bientôt après, on dirigea une deuxième sape contre la poterne, sur la gauche de la première, et l'on perça le revêtement du mur d'escarpe pour établir les mines *k* et *l*.

Sur la crête du glacis, en face de la courtine, on construisit 4 batteries, dont 2 aux extrémités, à T et U, prirent les flancs attaqués des bastions 5 et 6 en écharpe, tandis que celles du milieu étaient dirigées sur les points mêmes où on voulait faire sauter la courtine. On termina aussi les deux descentes de fossé *mm*, et l'on établit sur l'aile droite des logements situés en face du bastion 5, un emplacement pour une pièce d'artillerie, destinée à défendre l'entonnoir et à tirer sur l'intérieur de la ville.

Le colonel Cappell, officier très-distingué et fort habile dans la guerre souterraine, eut ordre d'établir deux mines *nn'*, l'une sous le flanc gauche du bastion 6, l'autre sous la courtine. Par l'explosion simultanée de ces mines, on voulait renverser le rempart principal; la batterie T, qu'on avait commencée sur le flanc gauche du bastion 6, devait prendre à revers le sixième côté du polygone (6 à 7). On désirait produire un grand entonnoir, non pour donner l'assaut, mais pour élever, sous la protection de cette batterie, un logement susceptible d'abriter des tirailleurs qui, de là, devaient tirer sur l'intérieur du bastion et sur un épaulement établi par les Turcs derrière les fronts attaqués. Ces travaux furent ter-

minés en vingt-quatre heures. Voici comment les mines furent chargées : on compta, par 140 pieds cubes de terre, 25 livres de poudre ; le foyer *n'*, avec une ligne de résistance de 21 pieds, fut surchargé et reçut 29 quintaux 1/2 de poudre; celui *n*, qui était un foyer ordinaire, n'en reçut que 125 livres.

A huit heures du soir, on mit le feu aux mines. Au-dessus de *n'*, il se forma un entonnoir elliptique dont le grand axe avait 128 pieds et le petit 102. Le foyer *n* renversa le flanc, avec tout son revêtement, sur une longueur de 38 pieds. Les entonnoirs des deux mines formèrent pour ainsi dire une large porte dont le niveau était si bas, que la batterie établie à T, sur le glacis, pouvait prendre à revers toute la courtine du 6e front.

Selon leur habitude, les Turcs, aussitôt après l'explosion, se placèrent sur le rempart et ouvrirent un feu très-vif contre les assiégeants, malgré les grandes pertes que l'artillerie de ceux-ci leur faisait éprouver. Cependant, ils durent bientôt abandonner le 6e front, les traverses qui y avaient été construites ne les protégeant plus contre le feu de l'ennemi, qui les prenait à revers par l'ouverture produite par les mines. D'après l'aveu des Turcs eux-mêmes, un seul boulet tiré dans cette direction leur avait tué 15 hommes.

Pour faire une semblable ouverture dans le bastion 5, par laquelle on eût pu tirer sur le 4e front, on poussa la galerie sous le flanc droit de ce bastion, et l'on ajouta une troisième galerie *c* aux deux galeries *k* et *l*, établies sous la courtine.

Le 29 juin, à la pointe du jour, les Russes firent jouer la mine *l*, qui avait été chargée de 16 quintaux de poudre ; elle forma un entonnoir de 28 pieds de diamètre, renversa le revêtement et couvrit la cabane en terre que Sert-Mehmet-Pacha avait fait établir pour lui-même sous le chemin de ronde, et qu'il venait de quitter. Un feu de mitraille ouvert par la batterie élevée en face de la mine, sur le glacis, empêcha l'ennemi d'occuper le bord de l'entonnoir, et l'on commença aussitôt les travaux nécessaires pour y monter. Le soir du même jour, on fit sauter la mine *k* avec un égal succès. Il y eut alors cinq grandes ouvertures dans l'enceinte principale.

Au moment où l'on allait mettre le feu à la mine *c*, à côté de la poterne, des députés arrivèrent pour traiter de la reddition de la place. On suspendit donc préalablement le feu de l'artillerie, mais on continua les travaux d'attaque, et notamment le logement sur le bastion 6. Les Turcs, avec leur lenteur habituelle, et peut-être aussi avec intention, traînèrent les négociations en longueur, afin de pouvoir sans doute établir de nouveaux épaulements derrière le rempart, qui était à moitié détruit. On leur déclara catégoriquement qu'ils eussent à renoncer à leurs prétentions et à accepter les offres faites antérieurement, sinon que l'on continuerait l'attaque. Les plénipotentiaires du pacha signèrent alors, à neuf heures du soir, le protocole de reddition, d'après lequel la garnison était prisonnière de guerre.

Deux heures après, les Turcs forcèrent Sert-Mehmet-Pacha à se rendre au camp russe comme ôtage,

pour garantir l'exécution fidèle de la capitulation.

Le lendemain, 9,000 hommes, au nombre desquels il y avait 3 régiments d'infanterie régulière, mirent bas les armes. La place fut livrée aux Russes; 8,000 habitants désarmés et 1,500 soldats blessés ou malades, restèrent dans la ville.

En admettant que la moitié au moins de la population eût concouru à la défense de la place, et que les Turcs eussent essuyé des pertes considérables, évaluées dans les rapports russes à 7,000 hommes, le nombre primitif de la garnison ne peut être estimé à moins de 15,000 hommes.

Les trophées du vainqueur consistèrent en 238 canons trouvés sur les remparts de la place, et 31 autres qui armaient 15 chaloupes canonnières, et en 40 drapeaux.

Pendant le siége de Silistria, les Turcs avaient de nouveau fait preuve de leur bravoure et de leur opiniâtreté proverbiale dans la défense des places; mais en même temps ils y avaient montré une grande ignorance et une extrême maladresse. Silistria avait résisté 44 jours à compter du premier jour de l'investissement, 35 depuis l'établissement de la 1re parallèle, 25 depuis l'achèvement de la 3e parallèle, et 9 jours depuis le moment où les explosions des mines avaient rendu praticable l'approche du bastion 5. En comparant cette défense à celle de Braïlow, qui eut lieu dans des circonstances analogues, nous trouvons que cette dernière place résista 38 jours à compter du premier investissement, 27 depuis l'ouverture des tranchées, 11 depuis le commencement de la dernière parallèle,

et 3 depuis le moment où une brèche praticable avait été faite dans l'enceinte principale. On avait tiré contre Braïlow 14,789 coups, et 29,576 contre Silistria; l'effet de ce feu, dans cette dernière place, devait être d'autant plus désastreux que la garnison et les habitants y étaient resserrés dans un plus petit espace. En outre, Braïlow n'avait pas été, comme Silistria, complétement isolé par un investissement; mais, au contraire, dans les premiers temps du siége, cette place s'était trouvée en communication avec Matchin, au moyen de la flottille du Danube. Elle était par elle-même, en outre, bien meilleure que celle de Silistria; elle avait un profil plus considérable, n'était pas dominée et ne pouvait être bombardée de la rive opposée.

Toutes ces considérations doivent faire placer la défense de Silistria au dessus de celle de Braïlow.

Il est vrai que dans cette dernière place 8,000 Turcs avaient été attaqués par 18,000 Russes, tandis qu'à Silistria la garnison avait été aussi forte que le corps de siége dès le commencement, et plus forte que lui vers la fin.

Devant Braïlow, le nombre des travailleurs avait été chaque jour de 1,500, tandis qu'à Silistria il n'était que de 900 à 1,000 hommes.

Nous voyons ici, comme à Varna et à Schumla, une nouvelle preuve de la supériorité d'une armée européenne sur les hordes indisciplinées des musulmans; car ceux-ci, quoique supérieurs en nombre, s'étaient laissés enfermer dans une place forte.

Au siége de Silistria, les Turcs, qui n'osèrent point

s'opposer en rase campagne aux Russes, ne tirèrent de leur grand nombre que l'avantage d'empêcher leurs adversaires de tenter l'assaut; mais, d'un autre côté, ce grand nombre de défenseurs dut considérablement augmenter la misère et le manque de vivres dans l'intérieur de la ville ; aussi, après six semaines d'un isolement complet, les souffrances des habitants et de la garnison étaient-elles extrêmes.

Les Turcs cherchèrent à tirer parti, dans les sorties, de leur supériorité numérique. En effet, ils montrèrent dans ces opérations une activité extraordinaire ; mais le terrain leur était défavorable, et leurs expéditions, toujours entreprises avec de petits détachements, ne purent produire nulle part des résultats assez considérables pour arrêter la marche du siége.

Ces sorties étaient d'ailleurs, pour la plupart, dirigées plutôt contre le flanc droit du corps d'investissement, c'est-à-dire contre un point où une attaque en masse aurait seule pu amener un résultat, que contre les travaux d'attaque.

Mais les Turcs n'osèrent pas plus engager une bataille sous les murs de leur forteresse, que les Russes n'osèrent tenter un assaut général contre celle-ci.

Enfin, les contre-mineurs turcs avaient partout fait preuve de la plus grande maladresse; ils s'étaient laissé prévenir sur tous les points par leurs adversaires, quelquefois de quelques instants seulement; et quand ils faisaient jouer les mines, le plus souvent

le moment et le lieu étaient mal choisis, de sorte qu'elles furent presque sans effet. Plusieurs des contre-mines déjà commencées restèrent inachevées, car le peu de résultat obtenu jusque-là avait fait abandonner aux assiégés tout espoir de résister efficacement aux mines de leurs adversaires.

Les Turcs avaient défendu avec un grand courage les retranchements que les Russes appellent des logements, et qui devaient remplacer le manque d'ouvrages extérieurs. En effet, on ne peut se former qu'une médiocre idée de ces ouvrages, si l'on considère que l'enceinte principale n'avait que 8 pieds de commandement, et que le terrain environnant s'inclinait vers la place, ce qui fit qu'après l'ouverture de la 2e parallèle, les logements durent être exécutés sous le feu des batteries russes. La défense du fossé avait été fort brillante, et l'établissement d'une coupure derrière tout le front d'attaque indique que les assiégés avaient eu l'intention d'opposer une plus forte résistance. La désunion des chefs et les souffrances de la garnison semblent avoir contribué puissamment à la reddition.

Quant à l'attaque, les Russes ont incontestablement acquis beaucoup de gloire en forçant à se rendre un ennemi deux fois plus fort, quoique la mauvaise disposition de la place et les fautes commises dans la défense leur eussent été favorables. Nous trouvons une particularité dans le siége de Silistria, c'est que l'artillerie y joua un rôle secondaire, tandis que les travaux de sape et de mine furent au premier plan.

Nous avons vu, il est vrai, qu'une grande quantité de projectiles avaient été lancés dans la place par les batteries qui l'environnaient de tous côtés; mais la ligne attaquée ne fut ni enfilée ni ricochée, quelque propice que fût sa position pour cela. A peine employa-t-on 16 à 20 pièces pour démonter, et l'on ne se servit nulle part de l'artillerie pour faire une brèche. On serait presque tenté de croire qu'une grande partie des 65 pièces de siége ne furent jamais amenées sur la rive droite du Danube, de même qu'il n'existe aucun indice qui constate que le pont sur ce fleuve ait été réellement jeté. On vint à bout du siége pour ainsi dire à force de coups de pelle et de pioche. Les mineurs russes, arrivés au pied de la contrescarpe, ne mettaient guère plus de vingt-quatre heures pour terminer et charger leurs mines. On aurait donc pu faire sauter un front de la place tout entier, si l'on avait eu assez de poudre ; mais les travaux de défense des Turcs indiquent surabondamment qu'avec ce moyen seul on n'aurait pas atteint le but proposé. D'ailleurs, les onze mines qu'on avait fait jouer dans l'espace de huit jours n'avaient pas employé moins de 336 quintaux de poudre.

Il faut approuver les Russes de ne pas avoir tout mis sur une seule carte en donnant un assaut général à une place qui avait une si forte garnison. Ils pouvaient attendre tranquillement le succès du temps et de leurs efforts supérieurs. Cette conduite était surtout justifiable au début d'une campagne. Il n'en est pas de même de la marche imprimée à leurs travaux d'attaque, dont la durée aurait pu et dû être

quelque peu abrégée dans plusieurs circonstances. Aussi a-t-on fait beaucoup trop d'honneur aux logements établis par les Turcs devant le fossé, en les attaquant par la sape et dans toutes les règles. Si, au lieu de cela, on les eût enlevés de vive force, ainsi que le fossé, on aurait singulièrement abrégé le siége, et l'on n'y eût pas mis 24 jours, depuis l'ouverture de la 3e parallèle jusqu'au couronnement complet du glacis. Plus on s'approcha de ces logements et de l'enceinte principale, plus la continuation de la sape devint difficile; et il ne faut pas perdre de vue que, dans les derniers jours du siége, la perte, tant en tués qu'en blessés, fut de 350 officiers et 870 hommes, ce qui revient à dire que chacune de ces journées coûta aux Russes, en moyenne, 4 officiers et 90 hommes, ou environ une compagnie entière.

L'assaut donné aux logements et l'occupation de vive force des entonnoirs des mines n'auraient point exigé de plus grands sacrifices, comme, du reste, la prise des logements devant le 6e front l'a prouvé par la suite.

Pourtant, somme toute, on ne peut méconnaître que ce système de temporisation n'ait été plus avantageux pour la vie des hommes, ainsi que nous le voyons par le tableau suivant :

Morts.	1 général.
Id.	1 officier supérieur.
Id.	13 officiers subalternes.
Blessés.	16 officiers supérieurs.
Id	84 officiers subalternes.
Total. . .	115 officiers.

Morts.	819 hommes.
Blessés.	1,747 *id.*
Total. . .	2,566 hommes.

Ces nombres sont inférieurs à ce qu'une seule journée d'assaut avait coûté aux Russes devant Braïlow. En y ajoutant les malades et les écloppés, on trouve que la prise de Silistria a été achetée au prix de 3,000 hommes hors de combat et de sept semaines de temps.

Cette place était pour la campagne de 1829, ce qu'avait été Braïlow pour celle de 1828, c'est-à-dire la base indispensable de toute opération ultérieure.

Les Russes paraissent avoir espéré mettre le siége devant Rustschuk avant le commencement des grandes opérations. Mais Silistria avait résisté plus longtemps qu'on ne s'y était attendu, et les forces devenues disponibles après la prise de cette ville étaient trop peu importantes pour faire un nouveau siége. En jetant un coup d'œil rétrospectif sur les trois siéges de Braïlow, de Silistria et de Varna, nous voyons qu'ils ont employé pendant trois mois une force de 50,000 Russes, et nous ferons remarquer encore que cette force était un minimum qui se trouvait souvent insuffisant. Or, si, comme nous n'en doutons pas, leur intention, dès la première campagne, était de passer le Balkan, il eût fallu entreprendre ces trois siéges simultanément, et alors les opérations décisives n'auraient été effectuées qu'à l'arrière-saison, puisque le passage du Danube n'avait eu lieu que vers le milieu de juin. Mais comme,

à l'ouverture de la guerre, la force effective de l'armée n'avait été que de 65,000 hommes, et que l'arrivée tardive de la garde et du 2e corps d'armée n'avait guère fait que combler les pertes, il ne restait pour l'offensive que 15,000 hommes, ce qui obligea de faire en deux campagnes ce qu'on aurait dû faire en une seule.

CHAPITRE III.

Opérations offensives du grand-visir. — Combat d'Eski-Arnautlar. — Bataille de Kulewtscha.

Le nouveau grand-visir Reschid-Mehmet-Pacha, arrivé à Schumla vers la fin de mars, s'était assidûment occupé à renforcer et à réorganiser les troupes qui y étaient concentrées. Il réunit aux corps réguliers les hordes asiatiques qui arrivaient successivement; il organisa le commissariat de l'armée et ouvrit de nouvelles communications. Son intelligente sévérité réussit à introduire une discipline telle qu'il n'en avait jamais existé de semblable dans une armée turque, et l'équité avec laquelle il traitait les rajahs lui gagna l'affection des chrétiens de la Roumélie.

Il concerta avec Hussein-Pacha, qui concentrait un autre corps près de Rustschuk, les opérations de la campagne prochaine; il espérait pouvoir mettre ainsi sous les armes une force de 60,000 hommes, dont les moyens d'entretien devaient être tirés du Danube supérieur.

Après avoir mis de l'ordre dans ses troupes, Res-

chid-Mehmet les conduisit au combat, et nous voyons alors pour la première fois un général turc prendre l'initiative des opérations. Le 10 mai, lorsque le général moscovite arriva au mur de Trajan, le grand-visir, quittant Schumla, se mit en marche dans la direction de Pravady. Les Russes estiment sa force dans cette expédition à 40,000 hommes. Cependant, il n'est point présumable qu'une pareille force fût déjà concentrée à Schumla, et encore moins qu'on eût entièrement dégarni cette place de défenseurs. Nous ne devons donc pas admettre que le corps turc destiné aux opérations offensives, ait dépassé le chiffre de 15 à 20,000 hommes.

Nous avons vu que le 7ᵉ corps d'armée russe avait beaucoup souffert dans la campagne de l'année précédente; ainsi, le régiment d'Ufa avait été presque détruit à Marasch, de même que les régiments d'Odessa et d'Azof à Kurt-Tépé. Il est vrai que quelques renforts étaient arrivés de l'intérieur de la Russie; mais les fièvres intermittentes et la dyssenterie avaient fait de terribles ravages pendant tout l'hiver. Peu à peu l'on avait embarqué 6 bataillons pour Szisebolis, 2 autres étaient à Devno, 2 bataillons du régiment de Kasann étaient à Basardschick, de sorte qu'il ne resta de disponibles dans ce corps que 14 faibles bataillons ne comptant que 5 à 6,000 baïonnettes. La 1ʳᵉ division de dragons et la 17ᵉ d'infanterie du 6ᵉ corps d'armée avaient été envoyées au général Geismar dans la Valachie, 4 bataillons de la 16ᵉ division étaient à Pravady, de manière qu'il n'y eut que 8 bataillons de ce corps dont on put disposer. La 10ᵉ division formait la

garnison de Varna; pendant l'hiver, elle y avait perdu plus de la moitié de ses hommes par les maladies. Toutes les forces militaires des Russes susceptibles d'être employées en rase campagne sur la rive droite du Danube, ne formaient donc que 22 bataillons et 30 et quelques escadrons, ou environ 12 à 14,000 hommes.

Si Reschid et Hussein-Pacha avaient pu terminer leurs préparatifs quelques semaines plus tôt, ils n'auraient donc eu à combattre que ce dernier nombre d'ennemis, auquel ils eussent pu opposer 60,000 hommes. Ayant Schumla et Silistria pour bases, le visir aurait eu dans ses mouvements la liberté et la sécurité les plus grandes, et il se serait trouvé placé sur le flanc de toutes les communications du général Roth, ce qui aurait pu devenir très-dangereux pour les Russes. Cependant, la situation était telle qu'une entreprise offensive pouvait encore avoir lieu sous des auspices favorables.

Les Turcs s'avancèrent en deux colonnes de Schumla sur Pravady; l'une, sous Halil-Pacha, se porta directement sur le plateau; l'autre, sous le visir lui-même, se dirigea un peu sur la gauche, par Jenibasar et Newtscha, menaçant ainsi les communications du général Roth avec le Danube.

Le 17 mai, c'est-à-dire le jour même où le général Diebitsch se présenta devant Silistria, Reschid-Mehmet arriva devant Eski-Arnautlar. Ce point, situé très-avantageusement près d'une hauteur, avait été fortifié par les Russes au moyen de cinq redoutes, et leur servait de position centrale pour communiquer

par la gauche avec la ville fortifiée de Pravady, qui en était distante d'un demi-mille seulement. Mais à cette date, on n'y avait concentré, avec 12 pièces de campagne, que 6 bataillons des régiments de Selinginsk, Ochotzk et Jakutzk, de la 16e division, formant, d'après les bulletins russes, un corps de 3,000 baïonnettes, y compris quelques Cosaques. Ce chiffre paraît être assez exact.

La colonne turque de l'aile gauche, sous les ordres du grand-visir, pouvait compter environ 10,000 hommes, dont quelques milliers de cavaliers; elle était accompagnée d'une artillerie forte en proportion.

Reschid ayant laissé en arrière quelques réserves sur des points convenables, entreprit immédiatement l'attaque de la position ennemie.

Trois colonnes, qui étaient arrêtées derrière la crête de la hauteur, se déployèrent aussitôt en bon ordre, protégées par leurs tirailleurs; elles attaquèrent résolûment les retranchements russes, et bientôt quelques Turcs y pénétrèrent.

Le général Roth, qui se trouvait en personne sur ce point, les repoussa, et se maintint pendant quatre heures contre un ennemi supérieur en nombre. Vers neuf heures du matin, le général Wachten, arrivant en toute hâte de Devno, avec 4 bataillons, 2 régiments de Cosaques et 4 canons, se jeta sur le flanc gauche des Turcs, et les força à abandonner leur attaque contre la position d'Eski-Arnautlar. Il se manifesta un peu de désordre parmi ceux-ci pendant qu'ils se repliaient sur leurs colonnes de l'aile droite. Le général Roth, certain que le général Ku-

prianof, commandant à Pravady, repousserait l'attaque dirigée contre lui par cette même colonne, résolut d'envoyer à la poursuite des Turcs le régiment d'Ochotzk et le 31e de chasseurs, soit 4 bataillons, avec 6 pièces d'artillerie et un peu de cavalerie. Un bataillon du régiment de Jakutzk et un autre du 32e de chasseurs, avec 4 pièces, suivirent comme soutiens. Le général Rynden poursuivit vivement l'ennemi dans le défilé de Derckjoï; mais arrivé près du point de jonction de ce défilé avec Pravady, il rencontra les troupes de réserve turques, destinées primitivement à appuyer l'attaque contre cette ville et qu'on employait alors à protéger la retraite du grand-visir. L'infanterie turque, soutenue par 10 canons, ouvrit un feu si violent et si rapproché, qu'en peu de minutes elle renversa les faces des carrés russes. Les 6 pièces de ceux-ci avaient tiré chacune seulement deux fois, que déjà tous les hommes qui les servaient étaient tués. Une troupe de cavaliers, se jetant alors sur les Russes, les entourèrent, et il leur fut impossible de se faire jour pour arriver auprès des 2 bataillons laissés à l'entrée supérieure de la vallée, lesquels, de leur côté, malgré les efforts les plus héroïques, ne purent non plus rejoindre leurs frères d'armes. Le général Rynden tomba; sur 31 officiers, le régiment d'Ochotzk en perdit 22 et fut presque écrasé par ses adversaires ; les 2 bataillons de réserve opposèrent une résistance vigoureuse et ne purent se dégager que par une attaque à la baïonnette, faite par le colonel Lischin sur le flanc droit des Turcs, qui s'étaient dispersés pour piller.

Enfin, le général Kuprianof arriva sur le champ de bataille, et les Turcs, qui avaient combattu de cinq heures du matin à huit heures du soir, commencèrent à se retirer lentement. Ils se rallièrent de nouveau sur le plateau de Rowno, d'où ils menaçaient Pravady d'une nouvelle attaque, tout en restant en communication avec Schumla.

C'était en vain que la colonne de droite du grand-visir avait assailli la position de Pravady. La ville avait été fortifiée par les Russes, qui avaient construit au nord et au sud un mur en terre traversant la vallée dans toute sa largeur, et s'appuyant des deux côtés sur les pentes raides des montagnes (1). Au dessus de la ville, on avait pratiqué une inondation, et à l'est un groupe de rochers presque inaccessibles formaient une citadelle naturelle. Des restes de tours, des excavations, des citernes, une porte taillée dans le roc, indiquent que ce lieu a été fortifié dans l'Antiquité. Du côté de l'ouest, on avait élevé, sur un plateau dominant presque entièrement la ville, une espèce d'ouvrage à couronne, qui consistait en un simple parapet en terre palissadé, sans fossé, car le peu d'épaisseur du sol, au dessus du rocher, ne permettait pas de creuser profondément. Avec les poutres des maisons renversées, on avait fait des batteries couvertes, et les munitions avaient été mises à l'abri des bombes dans les six mosquées. Le nœud de la défense était dans la conservation de l'ouvrage à couronne, attendu que celui-ci une fois perdu, les

(1) Voir le plan 12.

Russes pouvaient bien se maintenir dans la citadelle, mais non dans la ville. Cependant, cet ouvrage, quoique faible, résista à toutes les tentatives des Turcs.

Le visir semble avoir commis une grande faute en entreprenant simultanément ces attaques contre Eski-Arnautlar et Pravady. Il aurait été plus rationnel de placer un corps suffisamment fort dans la vallée, au nord de cette dernière ville, pour s'opposer à toutes les sorties de la garnison, et de mettre les réserves derrière l'aile gauche, au lieu de les placer derrière l'aile droite. Si le visir eût réussi à forcer la position du général Roth à Eski-Arnautlar, et à battre en détail les forces russes placées en arrière et non encore concentrées, les conséquences eussent été bien autrement importantes que par la prise de Pravady, car les Russes auraient alors évacué d'eux-mêmes cette place.

Le combat, au contraire, n'avait amené aucun résultat décisif pour les Turcs.

Dans la nuit même et le lendemain matin, 2 bataillons et 4 pièces d'artillerie, quittant Devno, arrivèrent à marches forcées dans le camp russe, où se rendirent encore 6 bataillons et 12 pièces venant de Basardschick. Le visir se retira bientôt après à Schumla. Somme toute, il n'avait pas lieu d'être mécontent de son expédition.

Les Russes accusent eux-mêmes une perte de 1,000 hommes morts ou blessés, c'est-à-dire un septième des troupes qui avaient pris part au combat. En admettant même que la perte ait été égale des

deux côtés, elle était bien plus sensible pour les Russes, déjà si faibles.

Les Turcs avaient été, il est vrai, deux ou trois fois plus nombreux que leurs adversaires; mais ils avaient combattu en rase campagne pendant quinze heures, attaqué des retranchements et enlevé même de l'artillerie. Ils s'étaient battus avec un acharnement inouï, et le combat d'Eski-Arnautlar montre que leur vieille impétuosité et leur esprit martial existaient encore, et que s'ils conservaient la supériorité numérique, qui ne pouvait guère leur faire défaut, ils étaient en état de se mesurer hardiment avec leurs adversaires. Reschid et Halil, les chefs des deux colonnes, avaient été blessés en donnant à leurs troupes l'exemple de la plus grande bravoure personnelle, et les Russes eux-mêmes avouent que les Turcs firent preuve, dans l'attaque, d'une résolution et d'un ensemble qu'on ne leur avait pas encore connus jusqu'ici.

Le visir se prépara aussitôt à une entreprise plus importante; le général Roth, de son côté, se retira jusqu'à Kosludscha, où il tint son corps d'armée concentré.

Devno, ainsi qu'Arnautlar, étaient occupés par l'avant-garde; Pravady, par 6 bataillons. Vers la fin du mois de mai, Reschid-Mehmet et Hussein-Pacha se mirent en marche simultanément de Schumla et de Rustschuk; mais leurs manœuvres manquèrent de l'ensemble indispensable. Le pacha de Rustschuk se dirigea d'abord vers Rasgrad, où il chercha à rassembler les paysans bulgares; mais ceux-ci montrèrent

peu de dispositions à prendre les armes. Comme nous l'avons dit plus haut, le général Kreutz, avec la 8e division et quelques régiments de cavalerie, pour la plupart cosaques, avait pris position à Kaorgu, où il s'était retranché, ayant surtout pour but de couvrir les derrières de l'armée de siége de Silistria, et de maintenir les communications de celle-ci avec les 6e et 7e corps. Pour envoyer les rapports et les ordres de Pravady à Silistria, par Kosludscha, Basardschick et Kaorgu, sur une distance de 20 milles allemands, il fallait seize heures, au moyen de relais préparés d'avance sur la route; un officier de Cosaques fit ce chemin en douze heures avec le même cheval, et pour ce fait extraordinaire, il fut nommé sur place chef d'escadron.

En recevant la nouvelle du départ de Hussein, le général Kreutz remit le commandement du poste de Kaorgu au général Madatof, et se porta ensuite, avec 8 bataillons, 8 escadrons et 12 pièces de canon, à Rasgrad, où, le 29 mai, il dispersa les Turcs qui commençaient à s'y concentrer. Ceux-ci cherchèrent à se maintenir à Turtokaï ; mais 2 escadrons russes y culbutèrent leur arrière-garde. Hussein ne se voyant pas soutenu par le visir, retourna alors à Rustschuk, et le général Kreutz prit position à Aftolar, à 2 milles de Silistria.

Le grand-visir, de son côté, s'était avancé le 28 mai, avec 40,000 hommes, vers Kosludscha; 20 régiments d'infanterie et 6 de cavalerie, de troupes régulières, formaient l'élite de son armée. Il voulait probablement, par l'expédition de Hussein-Pacha, retenir

le général Diebitsch à Silistria, pour avoir affaire au général Roth seul; mais celui-ci, après avoir attiré à lui une partie des troupes du général Madatof à Kaorgu, avait réuni à Kosludscha 24 bataillons et 36 escadrons. Aussi le visir, malgré sa supériorité numérique, n'osa-t-il pas l'attaquer dans sa forte position; il se borna à une simple canonnade, et retourna ensuite sur le plateau de Kuriwna, d'où il entreprit, sans succès, une attaque en règle contre Pravady.

Après avoir ouvert un feu très-vif de toute son artillerie sur l'ouvrage à couronne dont nous avons parlé, le visir envoya un dehli (*tête folle*) pour voir quel effet avait produit cette canonnade.

Celui-ci s'approcha à 50 pas du rempart, réussit à échapper sain et sauf à des centaines de coups tirés sur lui, et rapporta que les choses étaient toujours dans le même état. Le pacha, croyant qu'il n'était pas resté pierre sur pierre dans le retranchement, lui dit durement qu'il ne s'était pas approché assez près de l'ennemi; le dehli, pour toute réponse, lui montra son manteau criblé de balles.

En recevant la nouvelle que le gros de l'armée turque s'était avancé en rase campagne, le général Diebitsch prit aussitôt la résolution de confier le siége de Silistria au général Krassowski, et de lui laisser la plus grande partie du 3e corps, tandis que lui-même se porterait, avec le 2e corps, 4 bataillons et 16 escadrons du 3e, à Pravady. Il devait attirer à lui, pendant la marche, les troupes du général Kreutz, et après avoir fait sa jonction avec le 6e et le 7e corps, aux or-

dres des généraux Roth et Rudiger, attaquer le visir avec ses forces réunies.

Si l'on réussissait à engager le combat avec les Turcs, en rase campagne, avant qu'ils eussent atteint Schumla, le résultat, malgré la supériorité de l'ennemi, ne pouvait être douteux; et effectivement, c'est cette prompte résolution prise par le général Diebitsch qui décida le succès de toute la campagne.

Comme nous l'avons dit ailleurs, le gros du 2e corps, sous le général Pahlen, c'est-à-dire les 5e et 6e divisions d'infanterie et la 2e de hussards, fort de 15,000 hommes environ, se mit en marche sur Silistria le 5 juin au matin.

Selon le rapport d'un témoin oculaire, les compagnies avaient 82 files, et les escadrons de 100 à 120 chevaux. La première marche conduisit cette colonne jusqu'à Kutschuk-Kaïnardchi, et quoique la distance ne fût que de 2 milles allemands, l'infanterie n'arriva dans ses bivouacs qu'à neuf heures du soir. Les équipages de ce corps d'armée étaient immenses, car il fallait amener plusieurs jours de vivres pour les hommes et les animaux. Tous les villages étaient abandonnés; le pays était désert et ravagé, et à peine y trouvait-on un vestige indiquant qu'il avait été cultivé et habité.

Le 6, on continua à se porter en avant fort lentement, par une chaleur étouffante. On avait espéré atteindre Kaorgu; mais après avoir franchi une distance de 4 milles, on fut obligé de suspendre la marche; le quartier général s'arrêta près de Bairampu-

nar, et le gros de l'armée à Kissedschik ; une pluie rafraîchissante, qui tomba vers le soir, procura quelque soulagement aux troupes. Ce n'est que le troisième jour qu'on arriva à Kaorgu. On n'avait fait que deux milles et demi; on s'était mis en marche à cinq heures du matin, et cependant l'infanterie ne put arriver au lieu du rendez-vous que fort tard dans l'après-midi. Le pays, couvert jusque-là de broussailles et de quelques groupes isolés d'arbres, devient alors libre et ouvert.

La jonction avec le corps du général Kreutz eut lieu à Kaorgu. Depuis Aftolar, ce général avait couvert le flanc droit du corps avec 4 bataillons et 8 escadrons, qui poussèrent, comme avant-garde, le même jour, jusqu'à Kisildschilar. Le général Madatof, avec les deux régiments d'infanterie de Nisof et de Simbirsk et la 3e division de hussards, quitta le camp retranché de Kaorgu pour faire sa jonction avec le général Roth. Ce camp était situé sur une hauteur isolée et consistait en quatre flèches fermées à la gorge par des palissades ; un régiment d'infanterie et un régiment de Cosaques y furent laissés comme garnison. Le général Roth avait envoyé un rapport portant que son avant-garde, qui se composait de 2 escadrons de hussards et 2 de Cosaques, avait culbuté un corps de 6,000 cavaliers turcs, tandis que l'infanterie avait enlevé une redoute ennemie; que, par conséquent, la communication avec Pravady était rétablie, et que la garnison de cette place avait été renforcée de 2 bataillons. On n'avait fait que 20 prisonniers, desquels on apprit que le grand-visir, avant son dé-

part de Schumla, avait reçu chaque jour des rations pour 58,000 hommes.

Le 8 juin au matin, la cavalerie se mit en marche; elle fut d'abord suivie par le quartier général et ensuite par l'infanterie. Ce jour-là, on ne fit que 2 milles et demi, et l'on continua à s'avancer le lendemain par Alesfak. Les chefs d'état-major des 6e et 7e corps d'armée, les généraux Wachten et Delingshausen, rejoignirent en route le général en chef. Ils s'accordèrent à dire que la position du grand visir sur les plateaux de Rowno et de Kuriwna était très-forte, et difficile à attaquer sur le front. Les accès de ces plateaux, disaient-ils, étaient peu nombreux et retranchés. La cavalerie turque était placée en avant, dans la vallée du torrent de Pravady. Le général Wachten pensait que le visir n'avait aucune connaissance de la marche des Russes; selon le général Delingshausen, le visir était bien informé, mais il nourrissait l'espoir d'enlever Pravady avant l'arrivée de l'armée russe. On était donc divisé au quartier général sur les mesures à prendre; le général Buturlin était d'avis de se porter à marches forcées directement sur Schumla et d'enlever par surprise ce camp, où, à l'exception des habitants, il n'était resté que 6,000 Turcs; d'autres voulaient débloquer Pravady. Le général Diebitsch résolut de se placer entre Pravady et Schumla, de manière à couper au grand-visir toute retraite vers ce dernier point et à le forcer à livrer bataille; mais auparavant il devait faire sa jonction avec les généraux Roth et Rudiger.

On poussa donc la cavalerie, ce jour-là, jusqu'à

Jasytépé; l'infanterie campa au delà de Kisildschilar, ayant la vallée de Newtscha devant son front. L'avant-garde, placée sur la gauche, près de Molatch, établit les communications avec le général Roth, qui s'était avancé de Kosludscha à Eski-Arnautlar. Dans la soirée du même jour, on célébra un service divin solennel dans l'armée russe.

Celle-ci, malgré les plus grands efforts, avait mis cinq jours à franchir une distance de 12 milles depuis Silistria. La chaleur, le mauvais état des chemins, la fatigue des troupes, et surtout la nécessité d'emmener un train de bagages considérable, étaient les causes de cette lenteur extraordinaire.

Le torrent de Pravady forme la limite entre le haut plateau de la Bulgarie et les montagnes calcaires avancées du Balkan. Au nord de ce torrent, les collines, légèrement ondulées, tombent en pentes facilement accessibles; sur la rive méridionale, au contraire, ce sont des pans de rochers à pic, semblables à des murs, qui entourent partout un plateau uni et rappellent la configuration de ce que l'on nomme la Suisse saxonne.

Les hauteurs sont couvertes de broussailles, tandis que les vallées sont très-fertiles; mais alors elles étaient entièrement incultes, la plupart des villages étant réduits en cendres. Les torrents roulent une eau trouble déposant un limon argileux, et l'on ne peut passer à gué, même les plus petits d'entre eux, que sur quelques points seulement.

En s'avançant vers Jenibasar, les Russes devaient franchir un mouvement de terrain en vue du haut

plateau de Rowno, d'où les Turcs auraient pu observer leur marche; mais comme ils se mirent en route vers six heures du soir et qu'un fort brouillard les cachait, ils arrivèrent, sans être aperçus, à Tauchan-Kosludscha, et l'on défendit d'allumer aucun feu pendant la nuit. Le général Roth avait reçu l'ordre de se rendre avec son corps dans la même direction. On avait détaché une avant-garde vers Jenibasar, car les Turcs avaient envoyé jusque-là, de Schumla, un millier de cavaliers. Un de leurs agas, faisant une reconnaissance avec 100 chevaux, fut fait prisonnier, et l'on apprit de lui qu'à Schumla on ne se doutait nullement de la marche du général Diebitsch.

Le 10 juin, à la pointe du jour, les têtes de colonne du général Roth parurent. Celui-ci avait fait entretenir les feux pendant la nuit à Eski-Arnautlar, et avait réussi à exécuter sans être aperçu une marche de flanc très-difficile le long du front ennemi. On avait laissé à Pravady un régiment de la 3e division de hussards et un autre de la 4e de hulans, qu'on avait placés à couvert dans la vallée, avec ordre de suivre le visir aussitôt qu'il se mettrait en marche.

Le général Roth resta campé près de Tauchan-Kosludscha, pour fermer la vallée; le général Pahlen, au contraire, s'avança vers Jenibasar, où il fut longtemps retenu par le passage du torrent, qui ne pouvait s'effectuer que sur un front fort étroit au dessus de la ville.

Deux régiments de Cosaques de l'avant-garde cul-

butèrent celle de l'ennemi au delà de Jenibasar, la poursuivirent sans relâche jusqu'auprès de Schumla et firent plusieurs centaines de prisonniers. De Jenibasar, le général Pahlen se dirigea sur la gauche de Matara et y prit position à deux heures de l'après-midi, ayant son front tourné vers Pravady. Le général Kreutz, avec deux régiments de hulans et 2 de Cosaques, avait été détaché de Bulanlik pour observer Schumla, car Veli-Bey, fils du grand-visir, avait quitté le camp avec quelques milliers de cavaliers pour recevoir l'avant-garde culbutée à Jenibasar. Ce fut en vain qu'il chercha à défendre le passage du torrent de Bulanlik (1) : le général Kreutz (AA) s'avança au delà de ce défilé et força l'ennemi à quitter sa position *(aa)*. Ce dernier se reforma *(bb)*, tandis qu'une autre troupe de cavaliers *(cc)* s'avança dans la vallée profonde de droite pour tomber sur le flanc gauche des Russes, si ceux-ci continuaient leur attaque. Le général Kreutz prit position en face d'eux (BB), les régiments de hulans formés en colonnes et les Cosaques déployés sur les deux flancs. Deux pièces d'artillerie, sous la garde d'un escadron, furent placées sur un tertre, à l'aile gauche. Plus tard, le général Kreutz fut renforcé par la 2e brigade de hussards, qui s'avançait de Matara vers l'aile droite du corps turc *(c)*.

Vely-Bey se retira ensuite à Schumla, laissant en arrière la cavalerie en observation.

Dans la soirée du même jour, on fut informé

(1) Voir le plan.

que les Turcs s'apprêtaient à déboucher des montagnes près de Kulewtscha. On apprit par un déserteur que le visir avait été instruit du combat de Jenibasar et de la marche des Russes vers Schumla ; que, par suite de ces nouvelles, il avait levé le siége de Pravady à quatre heures de l'après-midi, et s'était mis en marche dans la direction de Markoftscha. En effet, on aperçut quelques troupes ennemies isolées sur les sommets de hauteurs boisées, et l'on dut s'attendre à être attaqué vers le soir. Cela causa beaucoup d'alarme dans le camp russe, car les troupes étaient fort éparpillées, et le quartier général très-exposé.

Voici quelle était la composition de l'armée avec laquelle Diebitsch avait entrepris de s'opposer à la rentrée du visir dans le camp de Schumla :

Troupes du 2e corps :

	Esc.	Bat.	Pièces.	
La 2e division de hussards.	16	»	24	La brigade de chasseurs était restée à Silistria.
— 5e *id.* d'infanterie..	»	8	16	
— 6e *id.* *id.*	»	12	24	

Du 3e corps :

	Esc.	Bat.	Pièces.	
La 3e division de hussards.	12	»	16	Le régiment de Wittgenstein était à Pravady.
— 7e *id.* d'infanterie..	»	4	8	Les régiments de Murom et de Neschnisgorod.
A reporter. . .	28	24	88	

6.

	Esc.	Bat.	Pièces.	
Report. . .	28	24	88	
Du 6ᵉ corps :				
La 4ᵉ division de uhlans.. .	12	»	8	Un régiment à Pravady.
— 16ᵉ *id.* d'infanterie..	»	6	20	Le régiment d'Ocholzk et le 31ᵉ de chasseurs, depuis le combat d'Arnautlar, avaient été formés en un seul bataillon. 4 bataillons étaient à Pravady. La 17ᵉ division se trouvait en Valachie.
Du 7ᵉ corps :				
Les uhlans du Bug.	20	»	12	
La 18ᵉ division d'infanterie. .	»	10	10	2 bataillons à Basardschick.
— 19ᵉ *id.* *id.*	»	4	8	2 bataillons à Devno et 4 à Szisebolis.
Total.	60	44	146, dont 40 pièces de 12.	

La force numérique de cette armée, en y comprenant les Cosaques, mais sans compter la garnison de Pravady, était d'environ 7,000 cavaliers et 21,200 hommes d'infanterie, ou en tout à peu près 28,000 combattants, avec 146 canons; elle était donc parfaitement en mesure de répondre aux 40,000 hommes de l'armée turque. Avec la garnison de Pravady, les forces des Russes s'élevaient alors de 31 à 32,000 hommes, qui se trouvaient répartis de la manière suivante :

Sous le général Kreutz, à Bulanlik, 16 escadrons et 2 régiments de Cosaques, en tout.	2,500	hommes.
Id. Pahlen, à Matara, 20 escad. et 24 bataill.	14,000	*id.*
Sous les généraux Roth et Rudiger, à Tauchan-Kosludscha, 24 escadrons et 20 bataillons. .	12,000	*id.*
Sous le général Kuprianof, à Pravady, 8 esc. et 4 bataill.	2,800	*id.*

La ligne sur laquelle étaient disposées ces forces pouvait avoir 5 milles de long. Le grand-visir était placé sur le plateau situé entre Markoftscha et Tschirkowna, au centre de l'arc occupé par les Russes; son corps d'armée était également éloigné des points extrêmes de Pravady et de Schumla, et était trois ou quatre fois plus fort que chacun des corps des généraux Pahlen et Roth. Un de ces deux corps devait traverser, par une marche de 2 milles, pour se joindre à l'autre, le défilé de Jenibasar, et la première attaque des Turcs, qui est toujours redoutable, aurait eu son effet depuis longtemps avant même que cette jonction eût pu avoir lieu, si le visir avait attaqué ce jour-là.

On ne sait pas si celui-ci avait reçu avis à Pravady de la concentration des Russes sous le général en chef. Toujours est-il que l'apparition d'un corps ennemi devant Schumla le détermina aussitôt à y retourner.

La brigade de cavalerie placée à Pravady tenta de le poursuivre; mais la cavalerie turque, supérieure en nombre, faisant volte-face, se jeta sur elle, lui fit éprouver de grandes pertes et enleva 4 pièces d'artillerie.

Le visir avait alors trois routes à prendre : celle du nord, par Newtscha et Jenibasar; celle du centre, par Markoftscha et Tschirkowna; enfin, celle du midi, par Kamarna et Marasch. Par la première de ces routes, il ne pouvait arriver à Schumla qu'après avoir battu le général Roth; la dernière était la plus sûre, mais elle passait par les nombreuses vallées latérales

du Kamtschik, et était tellement difficile qu'elle était impraticable pour le matériel de l'artillerie. Il était donc naturel que le visir choisît la route du milieu, comme étant la plus courte et lui donnant accès sur le plateau, d'où il pouvait en toute sécurité se rapprocher de Schumla jusqu'à une distance de 2 milles. De là, il avait vue sur les camps russes à Tauchan-Kosludscha et à Matara, et il lui était facile de se convaincre qu'il avait affaire à des forces considérables. Une attaque sur le premier de ces deux camps ne pouvait avoir lieu qu'en abandonnant toutes les communications, et elle ne l'aurait même pas conduit directement à Schumla.

Il eût donc été tout simple que le visir se fût d'abord jeté sur le général Pahlen. Nous ne prétendons pas décider si, malgré sa grande supériorité, le visir l'eût battu; mais nous croyons, avec quelque certitude, qu'il se serait fait jour avec la plus grande partie de son infanterie et de sa cavalerie, eût-il même été obligé de sacrifier, pour arriver avec le reste à Schumla, une partie de son artillerie et de ses bagages. Il faut ajouter aussi qu'on avait appris, d'une manière positive, que depuis le départ du visir 5,000 Albanais s'y étaient rendus; un corps d'au moins 10,000 hommes aurait pu, par conséquent, sortir de ce camp et opérer sur les derrières du général Pahlen; car le général Kreutz n'avait à leur opposer que 2,500 cavaliers.

Déjà la veille, pendant la marche, il avait été question au quartier général russe de se joindre au corps du général Roth auprès de Newtscha, de se

porter alors sur le plateau, et d'attaquer le visir près de Pravady; mais ce plateau ne pouvant être atteint que par un ravin fort difficile, et l'entreprise devenant encore plus dangereuse par le voisinage de l'ennemi, le général Diebitsch avait eu raison de rejeter ce plan. D'un autre côté, il aurait été possible de concentrer les forces russes, dès le 10, près de Matara. Il est vrai que les 6e et 7e corps avaient fait une marche de nuit de trois milles; mais, grâce à l'insouciance de la cavalerie turque, placée dans la vallée de Newtscha, ils avaient pu l'exécuter sans être inquiétés. Ils s'étaient reposés la veille, et, en s'arrêtant quelque temps à Tauchan-Kosludscha, ils auraient pu se remettre en marche vers midi, et passer le torrent de Jenibasar. Alors le général Diebitsch, ayant toutes ses forces réunies à Matara, aurait pu s'opposer aux mouvements de l'ennemi, par quelque route qu'il arrivât.

Mais rien de tout cela n'avait été fait; on ne peut nier que la position du général Diebitsch, au 10 juin, eût été fort critique, si les Turcs avaient su tirer avantage de leur concentration et de l'éparpillement des forces ennemies, et si les garnisons de Schumla et de Pravady avaient opéré ensemble. Mais le grand-visir, en véritable Turc, remit au lendemain ce qui aurait dû être fait sur-le-champ; il laissa passer ainsi des heures précieuses dont sut profiter le général Diebitsch, qui appréciait le danger de sa position. En effet, dans la nuit, il appela encore à lui les corps des généraux Roth et Rudiger, et, le 11 juin au matin, 28,000 Russes barrèrent au visir le chemin de Schumla.

Aussitôt que les têtes de colonne des 6e et 7e corps

parurent, on poussa le 2e corps sur la rive droite du ruisseau de Bulanilk. Le général Roth n'arriva à Matara qu'à onze heures du matin. Voici quelle était alors la position des Russes :

Le quartier général, établi près du cimetière, sur la droite de Matara, fut couvert par 5 bataillons (dont 4 de la 7e division d'infanterie et 1 du 2e corps) et par une brigade des hulans du Bug. L'artillerie était rangée en batterie devant le front.

Le 6e corps, général Roth, et le 7e, général Rudiger, formaient l'aile gauche. La première ligne de bataille comprenait 12 bataillons et 34 pièces placées dans les intervalles ; la seconde, 8 bataillons avec 24 pièces. Sur l'aile gauche, à la hauteur de la première ligne d'infanterie, 3 régiments de la 3e division de hussards, 2 de celle des hulans du Bug et 1 de la 4e division de hulans, avec 2 batteries à cheval, étaient rangés en 3 brigades. Les Cosaques couvraient le flanc gauche.

14 bataillons du 2e corps, sous le général Pahlen, placés sur deux lignes avec leur artillerie, formaient l'aile droite, établie au delà du ruisseau de Bulanlik.

Le reste de l'infanterie de ce corps, sous le général Ostroschenko, était employé comme avant-garde ; celle-ci se composait de la brigade des chasseurs de la 6e division (c'est-à-dire 4 bataillons des 11e et 12e régiments de chasseurs), de 1 bataillon du régiment de Murom, de 3 escadrons du régiment de hussards d'Irkutzk, de 1 division de Cosaques et de 4 pièces d'artillerie à cheval. Cette avant-garde (DD) occupait l'intérieur et les derrières des villages de

Kulewtscha et de Tschirkowna. Sur la droite de cette dernière localité, une ligne d'avant-postes formée de Cosaques (EE) s'étendait jusqu'au village de Tschermedin, où était placé le régiment d'Élisabethgrad, de la 2e division de hussards. Les deux autres régiments de cette division ne furent retirés de C, où ils faisaient partie du corps du général Kreutz, que pendant la bataille. Les postes de Cosaques s'étendaient le long du torrent de Strandscha, depuis Tschermedin jusqu'à la position de ce général.

Le général Buturlin avait poussé de grand matin des reconnaissances sur la route de Marasch; mais il n'avait rien appris sur la position de l'ennemi. Il était donc très-probable que les troupes qu'on avait vues la veille, des deux côtés de la route, descendre du bord du plateau, près de Tschirkowna, étaient les éclaireurs du gros de l'ennemi, qui devait déboucher par la route la plus directe de Pravady à Schumla.

2 bataillons turcs d'infanterie régulière s'étaient formés en carré, ayant 2 pièces d'artillerie dans leur intervalle. Une forte batterie était placée sur la route même. Un corps d'infanterie irrégulière, de 6 à 8,000 hommes environ, était posté sur la lisière des bois qui couvrent les pentes des montagnes. Comme les Turcs se maintenaient encore à midi dans cette position, le général Diebitsch, pour savoir avec certitude quelles troupes il avait devant lui, fit faire une reconnaissance par l'avant-garde du général Ostroschenko.

Celle-ci s'avança, ayant l'artillerie dans ses intervalles, vers les hauteurs GG, par les bas-fonds situés au midi de Tschirkowna, en inclinant vers la gauche.

Une batterie turque, masquée jusque-là, ouvrit alors un feu vigoureux de mitraille pendant que des masses épaisses d'infanterie et de cavalerie se précipitèrent sur les colonnes russes, qui n'eurent pas même le temps de se former en carré. Les spahis firent dans cette circonstance des charges sur un terrain fortement incliné et couvert de pierres roulantes, c'est-à-dire sur un terrain où la cavalerie européenne eût à peine osée se mouvoir au pas. En général, les Turcs n'attaquaient que mollement les Russes sur leur front; ils préféraient menacer leurs flancs en descendant les hauteurs environnantes. L'infanterie régulière, débordant les bataillons des 11e et 12e chasseurs, se maintint à une petite portée de fusil de ceux-ci, et les refoula bientôt à Kulewtscha. Sur l'aile droite, le bataillon de Murom, séparé par un ravin des autres troupes, fut vivement harcelé. Le régiment de hussards d'Irkutzk, pris en flanc sur sa droite par la cavalerie turque, voulut se mettre en colonne pour faire demi-tour; mais n'en ayant plus le temps, il se précipita aussitôt sur l'ennemi et le repoussa; bientôt cependant le régiment est entouré et repoussé à son tour (G').

Dans ce moment, toute cette horde se jette sur le bataillon de Murom; les tirailleurs turcs l'entourent de toutes parts, faisant feu à 50 pas sur ses masses profondes, et en peu de minutes le bataillon est anéanti. Après un temps d'arrêt fort court, l'ennemi se précipite sur les traces des hussards (*dd*). Pendant ce temps, la brigade de chasseurs, forcée également de se retirer, est poursuivie par les Turcs, qui enlèvent

les villages de Kulewtscha et de Tschirkowna. Les Russes y perdent beaucoup d'hommes, et laissent aux mains de l'ennemi 2 pièces d'artillerie. Cependant les hussards, reprenant courage, attaquent l'ennemi, malgré sa supériorité, et lui enlèvent les canons qu'il avait pris.

Pour appuyer la marche de l'avant-garde, le général Pahlen s'était porté avec son corps sur la droite, en trois échelons. Le premier échelon (H) était formé de deux bataillons de la 1re brigade de la 6e division; le deuxième (J) des 4 bataillons restant de cette division, et le troisième (L) de 8 bataillons ou 2 brigades de la 5e division.

Le premier de ces échelons s'était avancé jusqu'au ravin pour recevoir les débris du bataillon de Murom; mais les Turcs, se battant avec une bravoure extraordinaire, franchirent cet obstacle, et firent reculer le premier échelon (H) du général Pahlen jusqu'à la hauteur du deuxième (J').

C'était là le moment favorable que le visir aurait dû saisir pour descendre des hauteurs avec le reste de ses troupes, et se jeter sur l'aile gauche du 2e corps d'armée, opération que le terrain, qui est couvert aux approches de Tschermedin, eût beaucoup facilitée. Les villages occupés par les Turcs couvraient leur flanc droit; les corps des généraux Roth et Rudiger étaient à un demi-mille l'un de l'autre, et le visir n'aurait eu affaire qu'à 14 bataillons et à 12 escadrons, formant un corps de 8,000 hommes au plus. Le combat avait duré une heure environ, et les Russes y avaient déjà perdu au moins 1,500 hommes. Jusqu'alors 15,000

Turcs avaient pris part au combat, et le visir devait en avoir au moins autant en réserve. Néanmoins, il ne poursuivit pas le succès de cette première attaque.

En débouchant de l'autre côté des villages, l'aile droite des Turcs fut exposée à un feu de mitraille convergent.

L'avant-garde fut ralliée à M par une batterie de 12 pièces de la division des hulans du Bug, que le général Arnoldi amena en toute hâte de Matara. Cette batterie se plaça d'abord à N et plus tard à O, à une très-courte distance des Turcs venant de Kulewtscha, et dirigea de là un feu de mitraille meurtrier sur les masses épaisses des ennemis qui occupaient le fond de la vallée. Sur l'aile droite, le général Pahlen avait mis 35 pièces en batterie; les Turcs, ne pouvant pas traîner leurs lourdes pièces, furent dans l'impossibilité de répondre à ce feu, ce qui arrêta leurs progrès, quoique le combat continuât avec une grande vivacité.

Sur ces entrefaites, la 1re brigade de la 2e division de hussards, qu'on avait détachée à Bulanlik (C), pour renforcer le général Kreutz, avait été rappelée et placée sur l'aile droite du général Pahlen (J'). Le général Budberg entreprit de ce point plusieurs attaques heureuses avec les 2 régiments Archiduc-Ferdinand et Pawlogrod. Les Turcs se retirèrent sans être poursuivis, mais de leur côté ils cessèrent toute attaque; ils enlevèrent leurs morts et leurs blessés, et coupèrent les oreilles à tous les Russes qui leur tombèrent entre les mains.

A quatre heures de l'après-midi, les Turcs occupè-

rent de nouveau leur première position sur les hauteurs boisées, et comme les corps des généraux Roth et Rudiger étaient arrivés, le général Diebitsch résolut d'attaquer l'ennemi dans cette position.

Les régiments de chasseurs de la 6e division, sous le général Ostroschenko, se formèrent près des débouchés à l'est et au sud de Tschirkowna (P). Les 8 bataillons de la 5e division, placés à L, traversèrent le torrent à la hauteur de l'avant-garde (Q); la 1re brigade de la 2e division de hussards, avec une batterie à cheval de 12, se mit sur leur droite (Q'), et deux bataillons du général Roth formèrent l'extrême droite de la ligne d'attaque (Q^2). Le chef de l'état-major, le général Toll, fut chargé de la conduite de cette ligne. La réserve (R) était composée des 6 bataillons de la 6e division, qui d'abord avaient été formés en échelons à H et I, du reste des 6e et 7e corps, faisant en tout 18e bataillons, et du régiment de hussards d'Irkutzk. La 2e brigade de la 2e division de hussards retourna auprès du général Kreutz, et la division des hulans du Bug fut envoyée à Marasch.

Cette formation étant ainsi terminée, quatre bataillons de la 5e division, ayant en tête la batterie du brave général Arnoldi, s'avancèrent vers les hauteurs; ils furent suivis par la brigade de hussards avec deux bataillons de la 16e division et une batterie de 12 (S).

Les pentes raides des montagnes resserrant de plus en plus le terrain de l'attaque, le feu de l'artil-

lerie ne pouvait avoir un grand effet sur la position des Turcs, et si ceux-ci avaient défendu la lisière du bois et la pente de la montagne, les artilleurs russes auraient été exposés à un feu de tirailleurs très-meurtrier, et leur cavalerie ne leur aurait été d'aucune utilité. Mais les Turcs ne semblent point avoir attendu l'attaque : l'explosion de quelques uns de leurs caissons de munitions ayant eu lieu, soit par défaut de surveillance, soit par les grenades russes, fut le signal d'une retraite générale, qui sans doute avait déjà commencé auparavant. C'est ainsi que les Russes réussirent à atteindre les hauteurs et à enlever la batterie turque X. L'ennemi fut poursuivi jusqu'à Markoftscha par la 5e division, par les hussards de la 2e division et par les Cosaques. Dans cet endroit, ces troupes rencontrèrent le général Kuprianof, qui était venu de Pravady par une autre direction.

Les Turcs, qui, peu de temps auparavant, avaient déployé un si grand courage dans leur attaque, n'opposèrent presque aucune résistance dans la défense de leur forte position. Leur retraite dégénéra bientôt en déroute. Sur aucun point on ne trouva une défense sérieuse; toutes les forces étaient éparpillées dans la forêt, de sorte que les Russes firent peu de prisonniers; les chemins étaient remplis d'artillerie et de voitures, et, après s'être emparé de tout ce matériel, l'ennemi ne se montrant plus nulle part, le général Pahlen abandonna la poursuite. Les jours suivants, on amena un plus grand nombre de prisonniers.

Parmi les trophées de la journée, il y avait une

quantité considérable de caissons et 56 canons turcs en fort mauvais état et de différents calibres, dont les projectiles étaient également de grosseurs variables.

Dans les boîtes de mitraille, il y avait des boulets de toute grandeur mêlés à des balles de fusil. Les essieux des pièces étaient en fer et très-massifs, les roues très-grossièrement faites. Les canons, attelés de chevaux ou de mulets, étaient préparés de manière à pouvoir être traînés à bras d'hommes, au moyen de courroies, pendant le combat. Les nombreuses tentes en coton, peintes en vert, dont s'emparèrent les Russes, leur furent très-utiles pendant les fortes pluies qui survinrent. Ils établirent pour leurs blessés des baraques couvertes de branchages.

En jetant un coup d'œil critique sur les événements de la bataille de Kulewtscha, nous ferons observer d'abord que le général Diebitsch, dans le choix d'une position, devait surtout être guidé par la considération de couper au visir la retraite vers Schumla, quelle que fût celle des trois routes conduisant dans ce camp que le général turc choisît. Cette position ne pouvait donc être prise que sur la route du milieu, comme étant la plus courte et vraisemblablement celle que les Turcs prendraient pour opérer leur retraite. D'ailleurs, elle mettait les Russes à même de se porter, par une marche d'une heure seulement, sur chacune des deux autres routes.

Nous avons dit qu'il n'était guère possible de gagner le plateau dans la direction de Newtscha ni dans celle de Matara, où les Turcs avaient déjà occupé la

crête des hauteurs, et d'où, du reste, on n'aurait pu dominer ni la route de Jenibasar ni celle de Kamarna, que l'ennemi pouvait également suivre. Il ne restait donc d'autre parti à prendre que d'aller occuper une position entre Tschirkowna et Schumla, distantes l'une de l'autre d'environ deux milles. D'un côté, l'on avait l'inconvénient d'une position sur laquelle l'ennemi avait vue entière, et de l'autre on était exposé à être pris entre deux feux par les troupes du visir et par la garnison du camp retranché opérant une sortie. Dans ces circonstances, la position du général Pahlen près de Tschirkowna était fort judicieusement choisie, car de ce point, il pouvait se jeter sur le grand-visir au moment même où celui-ci déboucherait des montagnes. Toutefois, il aurait fallu y appeler en même temps les généraux Roth et Rudiger. Une brigade de cavalerie, placée vers Jenibasar, aurait reconnu, dans ce pays entièrement découvert, l'arrivée du visir assez à temps pour que l'armée russe, arrivant de Kulewtscha, pût prévenir les Turcs sur le terrain de Kalugre. A cet effet, il n'était point nécessaire que le général Roth restât près de Matara ; le visir pouvait aussi bien arriver par Kamarna, et alors le général Roth se fût trouvé à Matara à une distance de cinq quarts de mille de l'ennemi. En effet, lorsque plus tard les Turcs débouchèrent par Tschirkowna, l'engagement principal était déjà décidé avant l'arrivée du 6e et du 7e corps. Nous en concluons donc que, comme réserve, ces deux corps étaient trop éloignés à Matara, qu'il leur était tout à fait impossible de prendre l'offensive de ce point, puisqu'ils présentaient leur front à

une muraille de rochers presque inaccessibles dont ils n'étaient éloignés que de mille pas, et que les Turcs, des hauteurs qu'ils occupaient, pouvaient les compter en quelque sorte homme par homme, et les mitrailler en toute sécurité en y établissant une seule batterie. C'est pourquoi l'on voit seulement 2 bataillons de l'infanterie de ces corps prendre une part active au combat.

Quant à la marche de la bataille, nous ferons observer que l'avant-garde, sous le général Ostroschenko, et placée dans les villages de Kulewtscha et de Tschirkowna, à un quart de mille du général Pahlen, fut encore plus exposée, poussée qu'elle était dans une espèce d'entonnoir formé par des hauteurs qu'occupait l'ennemi. Il est certain que le général en chef russe devait chercher à savoir s'il avait devant lui l'armée turque tout entière ou seulement une partie de cette armée, afin de ne pas s'engager dans un combat partiel pendant que le gros de l'ennemi échapperait par une autre route. L'attitude des Turcs excitait surtout les soupçons du général Diebitsch ; jusqu'au 11 juin, ils ne parurent pas vouloir prendre l'offensive et attendirent au contraire les attaques des Russes. L'avant-garde, sans doute, procura à ce général des informations certaines ; mais de quel prix furent-elles payées ! On avait de nouveau donné occasion aux Turcs (et cette faute fut plusieurs fois commise dans le courant de la campagne) de se jeter avec des forces supérieures sur un faible détachement. Les bataillons du général Ostroschenko avaient bien cette fois été sauvés d'une destruction complète par le voisinage des

villages de Kulewtscha et de Tschirkowna, et surtout par la bravoure héroïque de trois escadrons du régiment de hussards d'Irkutzk; mais, par suite des pertes essuyées dans la bataille, il fallut réduire à un bataillon le 11e et le 12e de chasseurs, ainsi que le régiment de Murom, et renvoyer ce dernier à Jasytépé pour s'y reformer.

L'arrivée du général Pahlen avait arrêté le combat, d'abord si désastreux pour les Russes. S'il avait pu réussir à barrer le chemin de Schumla au visir, dans le cas où celui-ci se fût avancé avec toutes ses forces sur la route de Tschermedin, il est certain que les Turcs auraient perdu la plus grande partie de leurs bagages et de leur artillerie; mais il aurait été presque impossible de leur défendre la retraite sur Kjotesch, qui est, pour ainsi dire, la porte de dégagement du camp de Schumla. Le visir montra de l'hésitation; l'avant-garde, composée des meilleures troupes de son armée, recula, et, sur ces entrefaites, les généraux Roth et Rudiger arrivèrent sur le champ de bataille.

Aussitôt que Diebitsch eut acquis la certitude qu'il se trouvait en présence de l'armée turque, il résolut de prendre l'offensive, après avoir toutefois concentré ses troupes. Cette résolution du général russe d'aller attaquer son adversaire, deux fois supérieur en nombre, sur des hauteurs presque inaccessibles, et cela après un combat qui ne s'était pas terminé à l'avantage de ses troupes, prouve non-seulement le caractère déterminé de ce général, mais encore la confiance qu'il avait dans la bravoure de ses soldats. Pouvait-on prévoir, en effet, que l'attaque qui allait sui-

vre rencontrerait une si faible résistance? Si l'ennemi avait tenu bon, les assaillants n'auraient pu être soutenus ni par la cavalerie ni par l'artillerie, et l'infanterie elle-même aurait dû se mouvoir dans un terrain boisé, peu propre à la manière de combattre des Russes.

Mais, heureusement, les Turcs lâchèrent pied. Dans cette occasion, nous les voyons encore passer d'une témérité extrême au découragement le plus profond : leur première attaque, faite impétueusement, se changea aussitôt en une fuite générale. D'après le dire d'un officier turc, le visir n'avait aucune connaissance de la marche du général Diebitsch. Il avait pensé seulement que le général Roth cherchait à le couper. Il avait donc résolu de se jeter d'abord sur ce corps et de se diriger ensuite vers Pravady. Une fois le combat engagé, il se convainquit bientôt qu'il avait affaire à toute l'armée russe. Il paraîtrait qu'alors il voulut gagner la route de Kamarna à Marasch, en se retirant par son flanc gauche; mais une armée comme la sienne était plutôt capable d'avancer hardiment que d'opérer une bonne retraite en face de l'ennemi (1).

L'explosion de quelques caissons de munitions (ce qui d'ailleurs arrivait aux Turcs dans presque tous les engagements) fut le signal d'une déroute générale. Il est possible que le mécontentement latent

(1) C'est aussi cette considération qui, en 1839, engagea Hafiz-Pacha à attendre l'attaque des Égyptiens dans la mauvaise position de Nezib plutôt que de se retirer seulement à deux lieues de là, dans le camp de Biradchik, qui était pour ainsi dire imprenable.

des troupes y ait été pour quelque chose. L'infanterie régulière surtout, qui ne pouvait se plier à la sévérité de la discipline, se plaignait de ce qu'on la mettait toujours en avant lorsqu'il y avait les plus grands dangers à courir, et qu'on la faisait trop marcher. Plus d'un bon musulman voyait dans cette défaite le triomphe des anciennes mœurs, consacrées par le Coran, sur les innovations impies, et un grand nombre de soldats réguliers jetèrent leurs fusils modernes à baïonnette, qui d'ailleurs étaient la propriété de l'Etat; d'autres se battirent comme bon leur sembla, tirant sur leurs propres officiers et pillant les villages voisins. On avait répandu parmi les troupes régulières le bruit que le sultan avait l'intention de faire marquer chaque homme au front avec un fer rouge, afin de les reconnaître en cas de désertion. Du reste, l'armée turque semble avoir considérablement souffert par le manque de vivres; les prisonniers, amenés épuisés dans le camp russe, demandèrent avant toute chose qu'on leur donnât à manger, attendu que depuis plusieurs jours ils n'avaient pris aucune nourriture. Un grand nombre de soldats venus de l'Asie-Mineure périrent de faim dans les forêts où ils s'étaient égarés. Par suite de ces circonstances malheureuses, le visir n'atteignit Schumla qu'avec 600 chevaux.

Les Russes accusent une perte de 1,500 morts et de 1,000 blessés, c'est-à-dire à peu près 10 pour 100 de leur force totale; mais une petite partie de l'armée seulement, l'avant-garde et quelques bataillons de la 6e division, avait eu à la supporter. Parmi les bles-

sés, se trouvaient les généraux Ostroschenko et Glasenap, et 61 officiers supérieurs ou d'état-major.

La perte éprouvée par les Turcs dans le combat même ne fut guère plus forte, car c'est seulement pendant la retraite qu'ils se débandèrent. Une armée turque peut bien être dispersée, mais elle est rarement anéantie; pendant plus de quinze jours, les débris de l'armée battue à Kulewtscha arrivèrent de tous côtés à Schumla par petites bandes.

Tandis que la campagne précédente avait été perdue pour les Turcs par suite de l'inaction de Hussein-Pacha et de son lieutenant Omer-Vrione, celle de 1829 était compromise par la témérité de Reschid-Mehmet. Mais il existait une grande différence entre les deux situations. En effet, Hussein-Pacha, vers la fin de la campagne, n'aurait pas dû hésiter à attaquer les troupes ennemies, épuisées par les fatigues et les privations; il eût couru peu de dangers, tout en ayant l'espoir fondé de réussir. Reschid, au contraire, ayant devant lui, au début de la campagne, une armée réorganisée et puissante, devait mettre dans ses opérations la plus grande prudence, car les Russes ne demandaient pas mieux que de livrer une bataille rangée aux Turcs.

La victoire remportée à Kulewtscha changea la situation des deux adversaires, et l'on s'attendit à des opérations décisives de la part de Diebitsch.

L'occupation de Szisebolis et les dispositions générales des Russes mettaient hors de doute que le passage du Balkan avait été dès le principe le projet de leur général. Le moment favorable pour mettre à

exécution ce plan hardi paraissait être arrivé, et tout délai inutile ne devait que rendre l'entreprise plus difficile.

A la vérité, Schumla résistait encore; mais l'importance de ce point n'existe qu'autant qu'il est occupé par une armée. Les habitants de la ville capables de porter les armes, s'ajoutant aux débris de l'armée battue, donnaient bien à cette position une grande force pour la défensive, mais non pour l'offensive, d'autant plus que cette armée avait perdu une grande partie de son artillerie ; au surplus, un corps d'observation aurait suffi pour paralyser tout mouvement.

Silistria étant complétement investie et Varna étant en leur pouvoir, les Russes pouvaient passer le Balkan. La saison favorisait d'ailleurs ce passage, car la chaleur n'excédant pas encore 28 degrés Réaumur, on trouvait partout, dans les montagnes aussi bien que sur leur versant méridional, de l'herbe et du blé vert en quantité suffisante pour nourrir les chevaux. Les délais mis à l'exécution de ce mouvement offensif donnaient aux Turcs le temps de se concentrer et de se retrancher à Aïdos, à Karnabat et sur d'autres points importants. Les forces des Russes, au contraire, s'affaiblissaient de jour en jour par suite des maladies; la peste avait déjà éclaté à Pravady, et l'état sanitaire de la garnison de Varna était des plus déplorables.

Toutes ces circonstances militaient en faveur d'un passage immédiat du Balkan par l'armée russe; mais elle ne comptait que 25,000 hommes. Il fallait en laisser au moins 10,000 devant Schumla pour y

observer le visir, et il n'en restait, par conséquent, à Diebitsch que 15,000 pour pénétrer, par ces montagnes si difficiles, au cœur d'un pays où la guerre devait être en même temps nationale et religieuse. Il était donc naturel que le général en chef ne voulût entreprendre cette marche décisive que lorsque le corps du général Krassowski, devenu disponible par la chute de Silistria, à laquelle on s'attendait chaque jour, serait venu le rejoindre.

A ces raisons majeures, qui engagèrent Diebitsch à ne pas passer le Balkan immédiatement après la victoire remportée à Kulewtscha, s'en ajoutaient encore d'autres d'une importance secondaire. On voulait attendre le résultat des pourparlers pour la conclusion de la paix; il fallait rassembler les moyens de subsistance pour l'armée expéditionnaire; les troupes avaient absolument besoin de quelques semaines de repos, et l'on désirait couvrir le siége de Silistria contre toutes les entreprises de la garnison de Rustschuk; ces motifs, et d'autres moins apparents, sinon moins importants, furent la cause de l'inaction de Diebitsch depuis la mi-juin jusqu'à la mi-juillet.

CHAPITRE IV.

Temps d'arrêt dans les opérations, depuis la mi-juin jusqu'à la mi-juillet. — Passage du Balkan. — Combats d'Aïdos, de Jamboli et de Sliwno. — Marche sur Andrinople.

Le lendemain de la bataille de Kulewtscha, on chanta un *Te Deum* en l'honneur de la victoire. Immédiatement après, le général Roth se mit en marche vers Marasch, et le général Rudiger vers Eski-Stamboul, pour couper aux Turcs dispersés la retraite sur Schumla. Le général Pahlen s'étant arrêté dans la poursuite des fuyards, se plaça avec son corps d'armée près de Matara.

Dans leur marche sur Eski-Stamboul, les hussards de la 3e division, sous les ordres du général Madatof, rencontrèrent quelques retranchements établis par les Turcs auprès des anciennes redoutes russes nos 3 et 4 (1). Ils attaquèrent un de ces retranchements, y

(1) *Voyez* le plan de Schumla.

pénétrèrent par la gorge et s'en emparèrent. Trouvant de la résistance devant un deuxième ouvrage, ils mirent pied à terre et montèrent à l'assaut la lance en avant. Une troisième redoute tint bon d'abord contre l'attaque, mais lorsque le régiment d'infanterie d'Ochotzk fut venu renforcer les assaillants, elle fut enlevée aussi et sa garnison passée au fil de l'épée. 600 Turcs restèrent sur la place, 12 drapeaux et 5 canons furent pris, et les Russes s'emparèrent du camp ennemi placé derrière les retranchements. Tous ces succès ne leur avaient coûté que 100 hommes tués ou blessés.

Le lendemain, le général en chef, accompagné du chef d'état-major, fit une reconnaissance du camp de Schumla.

On pensait au quartier général que dans le premier moment de consternation, immédiatement après la bataille, on pourrait s'emparer de ce point important par un coup de main ; le résultat du combat de la veille, où la cavalerie avait emporté des retranchements à l'assaut, semblait autoriser cette supposition.

Sans doute, cette conquête pouvait avoir exercé une grande influence morale; mais, d'un autre côté, il fallait considérer que la non-réussite de l'attaque compromettrait les résultats de la victoire que l'on venait de remporter, et que, dans le cas le plus favorable, la possession de Schumla n'offrirait aucun avantage positif pour les progrès ultérieurs de l'armée, car on trouverait au delà du Balkan les Turcs chassés de cette position; de plus, les troupes

qu'il faudrait employer à l'occupation de ce camp si vaste pourraient manquer aux opérations offensives.

Dans l'après-midi du 13, on entendit une forte canonnade près de Marasch et d'Eski-Stamboul; elle était dirigée contre un parti de cavalerie turque qui se rendait à Schumla, où il put arriver en effet. Les Turcs firent une sortie de la redoute de Matchin, mais sans succès.

Les jours suivants furent employés en négociations. Le conseiller d'Etat russe Fonton et le plénipotentiaire du visir se réunirent dans une tente dressée entre les lignes des avant-postes. Le général Diebitsch avait fait déclarer au visir que, selon les instructions reçues de son souverain, il ne voulait tirer de la victoire nouvellement remportée d'autre avantage que celui de terminer plus promptement la guerre par des négociations.

Le visir répondit à ces ouvertures que la victoire ou la défaite dépendait de Dieu seul; que ses décrets immuables l'avaient accordée, à Pravady et à Kulewtscha, tantôt à l'un, tantôt à l'autre des partis belligérants, et que, quant à lui, il n'était que lieutenant militaire, et nullement familier avec la situation politique des affaires. C'est ainsi que, sans repousser directement ces ouvertures, le visir n'entra dans aucun arrangement définitif.

Les Turcs obtinrent la permission d'enterrer leurs morts auprès des redoutes n°s 3 et 4. Ils n'inhumèrent sur place que les cadavres à demi dévorés par les chiens, et ils transportèrent les autres à Schumla.

Le 15 juin, le quartier général arriva devant Schumla et l'on y établit un camp en règle. On abandonna Eski-Stamboul et Marasch. Le général Pahlen, placé avec le 2e corps près de la redoute n° 26, formait l'aile droite; le général Roth, avec le 6e corps, était au centre; le général Rudiger, avec le 7e corps, se trouvait à l'aile gauche, vers Marasch. Les bataillons campèrent au centre en colonnes par divisions, sur deux lignes, ayant l'artillerie dans les intervalles de la première ligne; 300 hommes appartenant au bataillon valaque que le colonel russe Liprandi venait de former à Jassy, arrivèrent aussi dans le camp; ce détachement était composé d'un ramas d'Arnautes, de Valaques, de Serbes, armés à la turque et destinés à faire la guerre dans le Balkan.

Le lendemain, le général en chef, accompagné d'une faible suite, entreprit une reconnaissance sur Schumla. Il ne rencontra pas d'ennemis; mais il vit un nombre considérable de chiens qui dévoraient les cadavres laissés dans les champs, et attaquaient avec furie les cavaliers qui les troublaient dans leur horrible festin.

Quelques mouvements eurent lieu dans le camp ennemi : un grand nombre de tentes dressées dans la plaine furent enlevées, pour reparaître bientôt après sur les hauteurs de Strandscha. On poussa l'armée russe un peu sur la droite; le quartier général et le 2e corps furent campés à Indschekjoï, le 6e sur la gauche et le 7e sur la droite de Bulanlik. Les hulans, sous le général Kreutz, furent envoyés sur la route de Silistria, et la 3e division de hussards, sous

le prince Madatof, fut détachée à Rasgrad, où, disait-on, un corps d'Arnautes s'était rendu de Schumla pour débloquer cette place conjointement avec Hussein-Pacha. Cependant, quatre jours après, le prince Madatof revint sans avoir rencontré l'ennemi ; la veille de son retour à Eski-Dschumna, 2,000 hommes de troupes nouvelles, venant de Constantinople, y avaient passé.

Les villages, dans cette contrée, étaient bien peuplés et assez riches; mais aussitôt que les Russes parurent, les habitants prirent la fuite ou firent résistance. On distribua des proclamations dans lesquelles on engagea les populations à se tenir tranquilles et à rester dans leurs demeures; mais, en général, les habitants de la Bulgarie manifestèrent partout des dispositions fort hostiles aux Russes. Une quantité de Turcs qui avaient pris la fuite après la bataille de Kulewtscha, s'étaient cachés dans ces villages et y interceptaient les communications des Russes. Un fort détachement de cavalerie était parti du camp turc pour soulever tous les hommes capables de porter les armes; aussi les forêts fourmillaient-elles de Bulgares qui faisaient la guerre pour leur propre compte. Rien n'était donc plus difficile que de maintenir les communications avec le Danube, dans un terrain couvert de buissons, où 11 officiers d'état-major conduisant les têtes de colonne avaient été tués par des tirailleurs embusqués aux abords des routes.

Pour arrêter ces désordres, on détacha peu à peu 7 bataillons et la 3e division de hussards à Dschum-

maja, à Rasgrad et dans les environs. Deux villages situés derrière Jenibasar furent incendiés, parce que leurs habitants avaient tiré sur des officiers russes.

Le colonel Howe, avec deux bataillons, fut dirigé vers le Kamtschik pour faire une reconnaissance. Bientôt la nouvelle se répandit qu'il avait été entouré et attaqué par les ennemis. De tous les Cosaques qu'il avait expédiés en ordonnance, un seul était parvenu au quartier général, et une brigade d'infanterie, envoyée en toute hâte pour lui porter secours, ne le trouva pas. Cependant, le 4 juillet, le colonel revint heureusement. Il avait pénétré jusqu'à Jenikoï, sur le Kamtschik; attaqué là par 3,000 cavaliers, il avait formé ses bataillons en carré couvert par des tirailleurs, et s'était retiré en combattant. Ses blessés, au nombre de 40, furent enlevés sur des chameaux, et il ne laissa que 9 morts sur le champ du combat.

A Schumla, les choses se passèrent fort tranquillement. De nombreuses reconnaissances furent faites sans amener d'engagement. Les avant-postes étaient placés en face les uns des autres, sans qu'un seul coup de feu fût tiré de part ni d'autre. Les 12 bataillons réguliers qui se trouvaient dans le camp, s'exercèrent à marcher en colonne et en ligne avec beaucoup de précision. Ils se déployaient généralement au pas de charge et très-promptement, et ils faisaient aussi l'école de tirailleurs. Les officiers russes prisonniers à Schumla s'y firent envoyer leurs bagages, tandis que plusieurs cavaliers turcs, de leur

côté, s'approchèrent des avant-postes russes, et, fichant leurs lances dans la terre et déposant leurs pistolets, demandèrent la permission de faire passer de l'argent et des vivres à leurs compatriotes. Plusieurs d'entre eux s'informèrent avec instance si les Russes avaient bien réellement l'intention de s'avancer au delà du Balkan. Le 2 juillet, on reçut au quartier général la nouvelle de la prise de Silistria, et, en l'honneur de ce succès, les Russes firent tirer 101 coups de canon. Les Turcs prirent l'alarme et envoyèrent aussitôt de fortes colonnes dans les ouvrages avancés du camp. Là, le chef chargé de faire cette reconnaissance s'assit sur son tapis, qu'il avait fait étendre devant le fossé, et envoya son tschochodar (*porteur de manteau*) au premier poste ennemi, pour savoir ce que signifiait cette canonnade. Quand les Turcs en eurent appris le motif, ils s'en retournèrent tranquillement dans leurs baraques, et leurs chefs firent répandre le bruit que les Russes ayant eu peur d'une sortie, avaient voulu montrer à leurs ennemis qu'ils avaient encore beaucoup de poudre, puis que le général Diebitsch était mort et qu'un nouveau chef avait été nommé.

Les troupes irrégulières commençant à se disperser déjà, le visir donna l'ordre de couper les oreilles à tous ceux qu'on rencontrerait sur les routes conduisant à l'intérieur. Malgré leurs promesses brillantes, les Russes ne purent engager que très-peu d'hommes à déserter.

Le 1er juillet, un convoi de 200 chariots arriva d'Eski-Stamboul; en entrant dans le camp, près de la

redoute de Matchin, il eut à soutenir une petite escarmouche. Les Cosaques firent quelques prisonniers, mais le convoi parvint heureusement à sa destination.

Un autre combat s'engagea le 11. Les Turcs ayant envoyé un détachement de cavaliers vers Marasch pour fourrager, les Cosaques placés à l'aile gauche de l'armée russe leur barrèrent le chemin et firent quelques prisonniers. Lorsque la division des hulans du Bug s'ébranla pour appuyer ces Cosaques, une troupe d'environ 3,000 cavaliers turcs quitta le camp et se mit sur trois lignes devant les ouvrages. Selon les ordres reçus, le général Rudiger devait attaquer l'ennemi pendant que celui-ci continuait à avancer. Dans l'action qui s'engagea, les Turcs se présentèrent avec des forces supérieures, et comme l'artillerie tirait à de grandes distances, la perte fut très-insignifiante des deux côtés. Mais les Turcs, qui d'abord n'avaient eu que 2 pièces, avaient successivement renforcé leur artillerie jusqu'au nombre de 8, le double de ce que les Russes avaient à leur opposer. L'artillerie de ces derniers fut donc réduite au silence. Le général Rudiger, néanmoins, résolut d'attaquer : deux escadrons formèrent la tête et deux autres suivirent en échelons sur les deux ailes. La première ligne des Turcs était déployée en tirailleurs, la deuxième était près de l'artillerie, et la troisième formait la réserve.

Les deux premières lignes des Turcs prirent aussitôt la fuite devant les escadrons russes, qui furent même sur le point d'enlever l'artillerie; mais

dans ce mouvement, les échelons étaient restés trop en arrière, et la réserve turque eut le temps d'arriver. Alors, son artillerie ouvrit un feu tellement vif, que les deux escadrons russes qui formaient tête de colonne firent volte-face, poursuivis par toute la cavalerie ennemie. Cependant, quand celle-ci rencontra les autres escadrons, elle tourna bride à son tour, et se retira jusque dans les retranchements, où l'artillerie avait eu le temps de se mettre à l'abri. Dans ce combat, le grand-visir faillit être fait prisonnier. Deux Cosaques le poursuivirent vivement, et ils avaient déjà tué un des cavaliers de son escorte, quand un dehli, voyant le danger que courait son général, se jeta sur les Cosaques et parvint à le délivrer. Les Russes avaient perdu 50 chevaux.

Sur ces entrefaites, on avait reçu du général Geismar la nouvelle d'un succès remporté contre la place de Rahowa. Jusqu'à ce moment, ce général avait réussi à maintenir les garnisons des forteresses turques situées sur le Danube supérieur, avec son corps, composé de la 1re division de dragons, de la 17e division et de la 20e brigade d'infanterie.

Des convois considérables de grains, de blé et de vivres avaient été envoyés par le Danube à Giurgewo et à Rustschuk, d'où ils furent expédiés par terre à Schumla. Pour couper ces convois, le général Geismar résolut de s'établir à cheval sur le Danube en s'emparant de Rahowa, que les Turcs avaient fortifiée.

A cet effet, il fit renforcer le bataillon du 34e de chasseurs qui était placé avec 2 pièces à Ostroweny,

sur le Schyll, par 2 bataillons du régiment de Tomsk, 1 bataillon de Koliwan et 1 bataillon de Tobolsk, 8 pièces d'artillerie de position et 8 de campagne, enfin par le régiment de Moscou, 1 escadron de pionniers à cheval et quelques Cosaques. 80 barques et 10 canots, construits à Krajowa, furent conduits sur le Schyll jusqu'à son embouchure dans le Danube, et tout le détachement, sous les ordres de Tolstoï, aide de camp de l'empereur, fut dirigé vers ce point dans la nuit du 28 mai. Les Turcs y avaient établi trois redoutes, dont deux sur les hauteurs et la troisième au bord du fleuve. Cette dernière était garnie de 3 pièces et appuyée par quelques barques armées de fauconneaux ; elle commandait l'embouchure du Schyll. A la pointe du jour, les Russes ouvrirent un feu soutenu de leurs 22 pièces. Au même moment, 200 hommes de bonne volonté et un bataillon du 34e de chasseurs traversèrent le fleuve et abordèrent sur la rive opposée, malgré un feu de mousqueterie fort vif partant des maisons de la ville. Le colonel Grabbe fut le premier à sauter à terre, et s'avança avec quelques hommes contre l'une des redoutes situées sur les hauteurs. Quoique blessé, et sans attendre le reste de son corps, il conduisit ces hommes à l'assaut, et enleva l'ouvrage après quatre heures d'un combat opiniâtre. Deux compagnies occupèrent ensuite les hauteurs qui dominent la ville, et coupèrent ainsi aux défenseurs de la batterie du rivage la retraite sur Rahowa.

Le régiment de Tobolsk avait pris terre au dessous de cette batterie, sur laquelle il se porta aussitôt. Les

Turcs s'y défendirent avec le courage du désespoir; ils refusèrent de se rendre et furent tous passés au fil de l'épée. Après que plusieurs maisons de la ville eurent été emportées, le pacha rendit enfin la citadelle. Dans cette affaire, conduite par le général Geismar en personne, les Russes eurent 3 officiers et 47 hommes tués, 11 officiers et 175 hommes blessés ; au nombre des blessés se trouvaient les colonels Grabbe et Tolstoï. 6 drapeaux et 5 canons furent enlevés, et un pacha fut fait prisonnier ; tels furent les trophées de la victoire. La perte totale des Turcs s'éleva à 1,500 hommes environ. Les habitants chrétiens de Rahowa furent envoyés dans le gouvernement de Kasann, où on leur donna des terres.

Les progrès du général Geismar s'arrêtèrent là. Il ne pouvait songer à s'avancer plus loin en Servie; il avait assez à faire pour protéger les Principautés, où la peste faisait d'effroyables ravages, contre les incursions de la garnison de Widdin. Il dut alors abandonner de nouveau la place de Rahowa.

Schumla tenait contre toute l'armée russe depuis quatre semaines, lorsque, le 13 juillet, le 3e corps arriva enfin de Silistria. La 8e division, composée de 8 bataillons et de 8 pièces de 12, atteignit la première le camp ; elle fut bientôt suivie de la 9e. Dès lors on se mit en marche dans l'ordre suivant, pour franchir le Balkan :

Le général Roth, avec le 6e corps, se dirigea sur Burgas ;

Le général Rudiger, avec le 7e corps, devait traverser les montagnes par la route de Pravady à Aïdos ;

Le général Pahlen, avec le 2e corps, formait la réserve de ces deux colonnes;

Le quartier général se trouvait avec ce dernier corps.

Le général Krassowski resta avec le 3e corps devant Schumla.

Pendant la marche, les soldats ne portaient que leur casquette, leur veste et un pantalon en toile; le manteau était roulé sur l'épaule gauche et le sac était suspendu à l'épaule droite; il ne contenait qu'une chemise et un pantalon, et dix jours de vivres. Les shakos et tous les autres effets furent laissés en arrière avec les bagages.

Bien que, dans ces circonstances, la défense du Balkan et du Kamtschik eût dû avant tout attirer l'attention de Reschid-Mehmet, il avait appelé à Schumla un corps, composé de 9 régiments d'infanterie régulière et de quelques milliers d'Albanais, qui avait été chargé de la défense du Balkan. L'impression fâcheuse que l'abandon de cette position, considérée jusqu'alors comme inexpugnable, eût produite sur l'opinion publique, déjà fort irritée à Constantinople, avait probablement engagé le visir à prendre cette détermination peu judicieuse.

La veille de l'arrivée de la 8e division, le général Roth s'était mis en marche sur Devno, avec 10 bataillons, 16 escadrons, 2 régiments de Cosaques et 32 pièces d'artillerie; ces troupes furent remplacées devant Schumla par la 8e division. Le 15, le général Rudiger, avec 10 bataillons, 2 régiments de Cosaques et 24 pièces d'artillerie, commença son mou-

vement vers Koprikoï, sur le Kamtschik. Ce corps fut remplacé dans le camp par celui du général Krassowsky.

5 bataillons de la 10e division étaient restés en garnison à Silistria ; le reste de ce corps avait été envoyé à Rustschuk et sur Widdin, pour renforcer les généraux Geismar et Kisselef. A la suite du 3e corps se trouvaient 80 voitures occupées par des familles turques auxquelles, selon la capitulation, on avait accordé la libre sortie de Silistria pour se rendre à Schumla.

Le général Pahlen étant parti, avec 17 bataillons, 8 escadrons et 30 pièces, pour se rendre à Jenibasar, le général Krassowski, de son côté, se mit en marche le 17, à dix heures du soir, pour prendre également un poste d'observation près de Jenibasar; il avait sous ses ordres 28 bataillons, 34 escadrons, 2 régiments de Cosaques et une nombreuse artillerie, en tout environ 15,000 hommes. Le terrain n'avait pas permis aux Turcs du camp de Schumla d'apercevoir ce mouvement. Cependant, il est probable qu'ils en furent informés par un officier russe déserteur, car dès le lendemain, ils firent une reconnaissance avec un corps d'environ 1,000 hommes; mais comme ils ne rencontrèrent pas d'ennemis, ils rentrèrent tranquillement dans leur camp.

Le corps du général Krassowski, en vue d'une marche sur Koprikoï, aurait été mieux placé à Marasch. Il s'y porta plus tard ; mais il y a lieu de croire qu'on l'avait d'abord établi dans le premier endroit, pendant que le 2e corps était encore sous la main,

pour se porter à son secours, afin de voir ce que le visir ferait s'il était maître de ses mouvements. Ainsi qu'on devait s'y attendre, il n'entreprit rien du tout.

Le 18 juillet, le quartier général et le 2e corps quittèrent Jenibasar avant le jour; depuis sept heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, on fit halte à Beilikjoï, et après une marche de près de 5 lieues, on arriva à Devno à la tombée de la nuit. Ce village était entièrement dévasté et abandonné; mais les Russes se servirent des matériaux des maisons pour établir des baraques dans deux redoutes qu'on y construisit. Ils y firent aussi une excellente route conduisant à Varna; elle était en partie taillée dans le roc et bien préférable à l'ancienne route turque, tracée dans les bas-fonds de la Devna et qui était souvent inondée.

Le général Roth envoya un rapport portant qu'il avait rencontré 3,000 Turcs, avec 12 pièces d'artillerie, retranchés près de Podbachi, non loin de l'embouchure du Kamtschik. La position de Podbachi était séparée d'une autre située en arrière, près de Derwisch-Jowann, par un bas-fond marécageux assez large. De vieux chênes entrelacés de lierres gigantesques et de toutes sortes de plantes grimpantes, formaient là un défilé presque impraticable, qu'on ne pouvait franchir que par une mauvaise route d'environ un demi-mille de long. Les Turcs avaient établi sur le bord du Kamtschik un ouvrage ouvert à la gorge, ayant des embrasures pour l'artillerie. Afin de faciliter l'effet de celle-ci, ils avaient abattu

des arbres sur une étendue de 5 à 600 pas, ce qui avait l'inconvénient d'exposer l'ouvrage aux feux ennemis partant de la rive gauche.

Le fleuve a en cet endroit une largeur de 50 pas; il est très-profond et rapide, son fond est vaseux, et ses bords argileux s'élèvent de 8 à 12 pieds. Le pont de bateaux qui s'y trouvait avait été démoli.

Les ouvrages établis près de Derwisch-Jowann, au pied des collines qui bordent la rive droite, étaient formés par un parapet revêtu en clayonnage. Après avoir canonné les Turcs pendant une journée près de Podbachi, le général Roth fit marcher son corps par le flanc droit pour tourner la position de l'ennemi, en profitant d'un gué situé à un mille au dessus, mais qui était fort difficile à traverser.

Le même jour, le général Rudiger avait passé le Kamtschik près de Koprikoï; il y rencontra Joussouf-Pacha retranché avec 3,000 hommes. Pendant que le général Schirow, avec deux bataillons d'infanterie et un régiment de Cosaques, occupait l'ennemi sur le front, Roth, avec le corps principal, passa le fleuve sur des pontons, à un demi-mille au dessous, près d'un endroit appelé Czalymale. Un corps de 1,000 Turcs, qui s'y trouvait, se débanda et laissa deux drapeaux au pouvoir des Russes.

Plaçant 2 bataillons comme garnison à Czalymale, le général Rudiger marcha avec les 10 autres sur Koprikoï, où Joussouf-Pacha avait pris position sur les hauteurs près du village. La brigade de chasseurs de la 19e division attaqua aussitôt les retranchements, que les Turcs abandonnèrent après avoir tiré

six coups de mitraille. Le 27e de chasseurs, déposant ses sacs et ses manteaux, se mit à leur poursuite; mais pendant la retraite, les Turcs se défendirent avec le plus grand courage; cependant, ils perdirent 4 canons et 5 drapeaux. Les Russes n'avaient fait que 6 prisonniers. Leur perte en morts et en blessés s'élevait à 2 officiers et 65 hommes de troupe. Tout le camp ennemi et de nombreux bagages tombèrent entre leurs mains.

Pour assurer la possession du passage important de Koprikjoï, on y laissa une brigade, on rétablit le pont sur le Kamtschik et on le couvrit par une tête de pont. Ce poste formait la ligne de communication la plus courte entre le gros de l'armée, lorsqu'il aurait passé le Balkan, et le corps d'observation de Schumla. Pour assurer en même temps les derrières de l'armée, ce corps reçut l'ordre d'avancer jusque vers Marasch.

Le 19, le quartier général se porta, dans la direction de Derwisch-Jowann, près de Gebedsché, où l'on suit une mauvaise digue pour traverser les bas-fonds marécageux, et où se trouve un pont fort médiocre jeté sur la rapide Devna. Une redoute à trois faces défendait le défilé sur la rive droite. Le général Roth avait, par un temps affeux, parcouru cette route, qui, tracée sur un terrain argileux, était tout à fait défoncée; aussi une grande partie des bagages restèrent-ils embourbés dans ces chemins étroits et encaissés, en face de Bujuk-Alladine et au delà d'Osmandschik; ce ne fut que le lendemain qu'on put les retirer. En général, les témoins oculaires des opérations militaires

ne pouvaient assez vanter l'ordre qui avait régné dans l'armée.

Le général Roth avait laissé sur la grande route le général Frolof avec quelques bataillons, et s'était porté lui-même à Dulgerarda, village situé sur le Kamtschik, à trois quarts de mille au dessus de Podbachi. Les routes étaient fort mauvaises et il fallut jeter quatre ponts sur les bras de la rivière. Sur la rive opposée, il y avait un ouvrage turc qui n'était point défendu par de l'artillerie. Le passage eut lieu le 19, à la pointe du jour. Le général Williamow se précipita avec 2 bataillons sur le premier retranchement et l'enleva aussitôt. Le général Roth se porta ensuite contre le camp retranché, vers Derwisch-Jowann.

Le mauvais état des routes présentait des obstacles bien plus grands que la résistance de l'ennemi, car les ouvrages situés sur les hauteurs furent promptement enlevés. Un combat de cavalerie fort singulier eut lieu à cette occasion. Un régiment de lanciers turcs, nouvellement formé, reçut de pied ferme et la lance en arrêt l'attaque d'un régiment de Cosaques. Celui-ci, arrivé près de l'ennemi, rompit de manière à gagner les deux ailes; le régiment des hulans de Saint-Pétersbourg le suivit, et les Turcs pensèrent que la même manœuvre allait se répéter; mais les hulans firent une charge réelle, culbutèrent tout le régiment, le sabrèrent et firent un grand nombre de prisonniers. Les Russes s'emparèrent de 5 canons et de 4 drapeaux.

Sur ces entrefaites, la 5e division du corps de Pah-

len avait pris à revers la position des Turcs à Pod bachi ; 200 hommes de bonne volonté des 9e et 10e de chasseurs s'étaient jetés dans le fleuve et le traversèrent à la nage au dessus du pont. Les Turcs en furent tellement effrayés, qu'ils emmenèrent aussitôt leur artillerie, après avoir tiré un seul coup de canon. Dans la poursuite, les Cosaques leur enlevèrent une pièce.

Le 20 juillet, le quartier général et le 2e corps se portèrent jusqu'à Derwisch-Jowann. Quoique le général Rudiger eût enlevé le passage de Koprikoï, il ne continua pas sa marche en droite ligne, par Nadir-Derbend, sur Aïdos, mais il se décida à faire un détour qui en doubla la longueur. Les obstacles que présentait au mouvement d'une armée la vallée de Kirkgetschid (1), et la facilité qu'avait l'ennemi de s'opposer à tous les progrès de son adversaire, décidèrent le général à continuer sa marche sur la rive droite jusqu'au pont de Podbachi. Il avait aussi l'intention de dégager le défilé pour le général Roth, dans le cas où les Turcs disputeraient à celui-ci le passage du Kamtschik. Le même jour, il se porta encore de Derwisch-Jowann à Arnautlar. Le soir, il campa près d'Aspros, village considérable de la Bulgarie, situé dans un ravin près de la mer Noire. Ses habitants vinrent au devant de l'armée russe en procession et la croix en tête.

Le lendemain, le quartier général ne devant aller que jusqu'à Arnautlar, ne se mit en marche que dans

(1) *Voyez* le chapitre des passages du Balkan.

l'après-midi. Les généraux Roth et Rudiger, de leur côté, ne firent également que de petites marches ; le premier s'arrêta à Ereklijakoï, sur le rivage de la mer, et le second à Ewadschik, sur le Kosack-Déré. La route avait été fort difficile, et, pour faire passer les voitures, il avait fallu renforcer les pionniers par de nombreux travailleurs détachés de l'infanterie. La chaleur pendant ces jours-là avait été excessive ; à onze heures du soir, on avait encore 22 degrés 1/2 Réaumur ; mais bientôt un temps orageux et froid survint, et le thermomètre descendit, pendant le jour, au dessous de 10 degrés.

A Arnautlar, les ingénieurs russes établirent des retranchements ; mais ils étaient fort mal placés, attendu qu'ils étaient commandés par une hauteur située à portée de fusil en arrière de la position. Les arbres fruitiers du village avaient été employés pour des abatis, bien que la forêt fût très-rapprochée de ce point. Les Russes donnèrent comme excuse de cet acte, la nécessité où ils étaient d'avoir le puits du village sous leur feu. De grandes provisions de foin avaient été réunies dans tous les lieux d'étape.

Le 22, à quatre heures du matin, le quartier général se porta sur Erketesch, sur le bord de la vallée du Nadir, et s'y réunit au 7e corps. La cavalerie ennemie, qu'on aperçut au fond de la vallée, recevait à chaque instant de nouveaux renforts depuis qu'elle avait quitté Aïdos ; mais à peine le général Schirow se fut-il ébranlé avec ses 2 régiments de Cosaques pour l'attaquer, que, bien qu'elle fût cinq à six fois supérieure en nombre à son adversaire, elle prit la fuite sans faire

aucune résistance; un seul coup de pistolet fut tiré, et les Cosaques ne purent atteindre les fuyards qu'après les avoir poursuivis pendant l'espace d'un mille; plusieurs d'entre eux, quand ils virent que leurs chevaux n'avaient plus assez de force pour échapper à l'ennemi, mirent tranquillement pied à terre et se rendirent sans combat. On fit 130 prisonniers et l'on prit 2 drapeaux.

On avait entendu une vive canonnade dans la direction de la mer : c'était le général Roth qui, vers le soir, avait rencontré un détachement ennemi, de 5,000 hommes environ, placé près de Monastirkoï. Ce détachement faisait partie du corps d'Abdur-Rahman, ancien pacha de Bosnie, chargé de la défense des ports de mer en Roumélie et du blocus de Szisebolis. Il commandait en même temps toutes les troupes sur le Kamtschik. Le général Roth occupa l'ennemi par 2 escadrons qu'il fit avancer sur le front, tandis que 4 autres le tournaient sur la droite. Dans cette occasion aussi, les Turcs se mirent à fuir presque immédiatement, partie dans la direction de Missivri et l'autre partie dans celle de Burgas; ils perdirent 2 canons, 8 drapeaux et 500 prisonniers.

Le général Roth poursuivit l'ennemi jusqu'à Missivri, et enleva en un clin d'œil une redoute destinée à défendre une étroite langue de terre située en avant de cette place. Les Russes, en descendant du haut des montagnes et en voyant flotter leurs couleurs nationales au haut des mâts de leur flotte, qui était à l'ancre dans le golfe de Burgas, firent retentir l'air de cris de joie. Cette flotte, sous les ordres de l'amiral Greigh,

était composée de 3 vaisseaux de ligne, de 5 frégates et d'un grand nombre de bâtiments de transport chargés de vivres. Ainsi, les Turcs étaient complétement cernés à Missivri; cependant, ils auraient pu se défendre encore quelque temps. La ville est assise sur un rocher calcaire s'élevant à pic à plus de 60 pieds au dessus de la mer, et elle n'est en communication avec la terre ferme que par une langue de terre basse, étroite, et longue d'environ 1,000 pas, qui est défendue par une tour massive.

Bien que la flotte et la redoute eussent pu facilement bombarder la ville, un assaut en règle contre la place aurait présenté encore assez de difficultés. Mais les Turcs entrèrent en négociation, demandant à sortir avec les honneurs de la guerre. Cette demande ayant été repoussée, leur chef, Osman-Pacha, se rendit avec 2,000 hommes comme prisonniers de guerre. Les Russes conquirent encore 12 pièces, 10 drapeaux, et une corvette de 22 canons qui était presque achevée sur les chantiers.

Le 23 juillet, l'armée russe se concentra davantage du côté de la mer; le quartier général alla jusqu'à Indschekjoï-Turetzki, le 6e corps à Barakli et le 7e à Ahjolo, de sorte que tous les corps n'étaient éloignés les uns des autres que d'une journée de marche. Les Cosaques du général Schirow prirent à Dantly 1,000 pouds de poudre et 2,000 tschetwerts de maïs. Le général en chef se rendit à bord du *Paris*, vaisseau de l'amiral russe, et y reçut la nouvelle, par un bateau à vapeur arrivant de Szisebolis, que l'ennemi avait abandonné Ahjolo et que l'équipage d'une fré-

gate russe avait occupé cette place, très-difficile à enlever du côté de la terre ferme. On y avait trouvé 12 pièces d'artillerie, 1 mortier, 3 magasins remplis de poudre et un magasin de sel. En revenant sur la terre ferme, le général Diebitsch fit une visite à l'archimandrite, à Missivri.

Le lendemain, le général Roth se porta sur Burgas. Les Turcs firent mine de vouloir se défendre dans une position avantageuse, en avant de la ville; mais attaqués par les hulans russes, aux ordres du général Nabel, ils prirent la fuite sans faire de résistance, et le 6e corps fit son entrée à Burgas, où il trouva 10 canons et des provisions de toute espèce. On reçut alors un rapport du général Poncet, commandant à Szisebolis, par lequel on apprit que l'investissement tenté par les Turcs avait échoué. Ainsi, tous les ports de mer situés sur le golfe de Burgas, et qui sont si forts naturellement et si faciles à défendre, étaient tombés au pouvoir des Russes. Le 7e corps se porta le même jour à Rumelikjoï, et une partie du 2e à Eski-Baschly, pour soutenir au besoin les généraux Roth et Rudiger. Le reste du 2e corps et le quartier général restèrent à Turetzki.

Le 24 juillet, le 6e corps, venant de Burgas, et la moitié du 2e, venant d'Eski-Baschly, firent leur jonction avec le 7e corps près de Rumelikjoï; le quartier général, avec le reste du 2e corps, se porta à Eski-Baschly, éloigné seulement de 4 milles de ce dernier endroit.

Le neuvième jour après le départ du quartier général du camp de Schumla, tous les corps de cette

armée offensive se trouvaient donc réunis à Rumeli-kjoï. Pendant ce court espace de temps, on avait franchi près de 25 milles, à travers des montagnes difficiles et dans un pays peu ou point connu. On avait franchi ce boulevard si redoutable du Balkan. La résistance opposée par l'ennemi au Kamtschik et au Nadir avait été vaincue. L'occupation de quatre ports de mer sur les derrières du corps d'opération, assurait l'arrivée de ses subsistances. Le temps étant pluvieux, les fourrages ne manquaient pas non plus. La possession des places de Pravady, de Devno, de Varna, de Koprikoï et d'Arnautlar facilitait les communications de l'armée avec la Bulgarie.

La population établie sur le versant méridional de la montagne, et composée en grande partie de Grecs qui ne connaissaient pas encore par expérience la misère inévitablement causée par la présence d'une armée, même amie, accueillit les Russes les bras ouverts et comme des libérateurs. Les paysans restèrent dans les villages, continuant à vaquer à leurs travaux et profitant surtout de la fuite de leurs oppresseurs pour rentrer leurs moissons. Beaucoup de villages demandèrent instamment qu'on leur donnât une garnison pour les protéger contre la fureur des fuyards. Plusieurs milliers de familles turques s'étaient retirées dans les montagnes et jusque dans les forêts. On leur envoya des négociateurs, protégés par un bataillon d'infanterie, pour les engager à retourner tranquillement dans leurs foyers, à la seule condition qu'ils livreraient leurs armes et fourniraient des otages comme garantie de leur conduite.

On leur promettait en même temps qu'on ne les conduirait pas dans les colonies de la Russie. Ils répondirent à ces offres en demandant cinq jours de réflexion, disant que s'ils retournaient, ce serait tous ensemble. Ce délai étant expiré, les habitants turcs de dix-huit villages, privés qu'ils étaient de vivres, quittèrent les forêts, livrèrent leurs armes et rentrèrent chez eux.

On ne peut nier que le général Diebitsch n'ait montré jusqu'ici autant de vigueur que de résolution dans sa conduite. L'opinion exagérée qu'avaient les Turcs de la force numérique des Russes fut une des causes majeures des succès obtenus par ces derniers. Un officier turc envoyé en reconnaissance, avait rapporté à Osman-Pacha qu'il serait plus facile de compter les feuilles dans la forêt que les têtes des soldats dans le camp ennemi.

Les généraux turcs croyaient tous que le corps du général Diebitsch était fort de 100,000 hommes au moins.

Cependant, dans le quartier général russe, plus d'une voix influente demanda qu'on retournât sur ses pas. Il ne fallait pas, disait-on, abandonner ses communications. Laissant quelques détachements pour occuper les ports de mer, le gros de l'armée devait retourner à Schumla, pour enlever cette place avant de s'aventurer plus loin dans l'intérieur du pays ; mais, en tout cas, il fallait, disaient ces critiques, attendre les renforts, qui, à ce qu'il paraît, ne consistaient qu'en quelques cadres de la 12e division, embarqués pour Szisebolis. L'archimandrite d'Ahjolo

avait reçu l'ordre d'engager les jeunes gens de la population chrétienne à prendre part à la délivrance de leur patrie. On leur donna la nourriture et la solde, et au besoin des armes; on les plaça ensuite, comme tirailleurs, dans les régiments les plus faibles, ou bien ils furent employés à tenir garnison dans les places situées sur les derrières de l'armée. Mais ces renforts n'étaient ni nombreux ni d'un grand secours.

D'autres voix dans le conseil de guerre soutenaient, au contraire, qu'après avoir franchi le Balkan, on ne pouvait pas s'arrêter à moitié chemin. Les victoires déjà remportées, l'éparpillement des forces ennemies, si découragées, et les dispositions amicales des habitants chrétiens, étaient plus qu'une compensation pour la faiblesse numérique de l'armée. On savait qu'à Andrinople il n'y avait qu'une garnison turque peu considérable. De plus longs délais laisseraient à l'ennemi le temps de renforcer son armée et de se fortifier dans cette ville importante. S'il y avait une chose capable de faire sortir le visir de sa retraite et de l'attirer dans la plaine, ce serait assurément de se porter sur la seconde capitale de l'empire, qui n'est éloignée de Constantinople que de 15 milles allemands. Les partisans d'une marche en avant alléguaient encore que, dans une bataille en rase campagne, on pouvait toujours être sûr de vaincre les Turcs, quelque nombreux qu'ils fussent, d'autant plus que le corps du général Krassowski deviendrait disponible, si le visir abandonnait son camp de Schumla. Toutefois, les succès obtenus si facilement jusqu'ici

avaient inspiré aux Russes quelque inquiétude; ils avaient rencontré si peu de résistance aux points mêmes qui présentaient à un ennemi les plus grandes difficultés, qu'ils pensaient n'avoir eu affaire qu'à des corps secondaires qui étaient seulement les avant-coureurs de l'armée principale. Or, celle-ci, selon toutes les probabilités, devait être concentrée à Aïdos.

Depuis ce point jusqu'à Burgas s'étend une vaste plaine ondulée entre les montagnes du Balkan et la Strandscha ; cette contrée est de la plus grande fertilité. Un sol riche et argileux, de grands prés couverts de troupeaux de buffles, du bois en abondance, des plaines coupées par une quantité de cours d'eau et parsemées de villages bien peuplés, tel est le caractère général de ce pays, qui est l'une des provinces les plus florissantes de la Turquie d'Europe. Qu'on nous permette de faire observer ici, en passant, que cette contrée serait extrêmement propre pour établir des colonies militaires, si le gouvernement turc avait assez de vitalité pour exécuter une pareille mesure sur le modèle des régiments de frontière de l'Autriche. Avec une bonne administration, ces colonies prospèreraient promptement, et, appuyées sur les montagnes qui les borneraient au nord, elles contribueraient plus que toutes les forteresses possibles à défendre les accès de la capitale du côté où elle est le plus menacée.

Aïdos, ville importante, mais ouverte, contenant environ 25,000 habitants, est située sur le bord septentrional de cette plaine, au pied même du Balkan.

Les environs de cette ville sont peu propres à en faire une place forte. A l'est, le bord de la petite rivière du même nom, et qui domine le côté opposé, s'en rapproche assez pour pouvoir entrer dans le système de sa fortification; mais vers l'ouest, où les hauteurs dominantes sont éloignées de la place de 1,000 à 1,800 pas, les ouvrages exigeraient beaucoup trop d'étendue.

Le 25 juillet, le 7e corps fut dirigé sur cette ville; les Cosaques arrivèrent jusqu'auprès des portes; mais le général Rudiger, selon les ordres reçus, devait éviter soigneusement tout engagement général.

Le grand-visir, inquiet des progrès des Russes, rappela à lui Hussein, pacha de Rustschuk, et détacha 10 à 12,000 hommes de Schumla sur Aïdos. Cette troupe fit face au général Rudiger sur les hauteurs à l'est de la ville, où elle avait commencé à la hâte quelques retranchements non encore achevés. Les Russes ouvrirent d'abord un feu de toute leur artillerie contre l'ennemi. Ensuite, une brigade de hulans de la 4e division s'avança pour charger; mais à peine leurs flanqueurs eurent-ils été culbutés, que les Turcs se retirèrent dans la ville. Le 37e de chasseurs marcha résolûment contre Aïdos sans tirer un coup de fusil. Les Turcs prirent aussitôt la fuite, beaucoup d'entre eux furent tués dans la poursuite, et ils perdirent 125 prisonniers et 3 pièces d'artillerie. Les Russes trouvèrent dans la ville 600 tentes, 500 barils de poudre, 3,000 capotes militaires, et une quantité d'armes et de projectiles.

Lorsque, le lendemain, le général Diebitsch allait se mettre en route pour se porter sur Aïdos, il reçut la nouvelle que cette ville était déjà prise. Alors le 2e corps se concentra à Rumelikjoï, le 6e corps rejoignit le 7e à Aïdos et l'on y transporta aussi le quartier général.

Le général Diebitsch habita le palais de Joussouf-Pacha, le défenseur de Varna, où le grand-visir avait demeuré l'automne précédent. Le 27 juillet fut un jour de repos général.

On ne saurait se faire une idée de la malpropreté effroyable qui régnait tant dans le camp abandonné par les Turcs que dans la ville d'Aïdos même. Des centaines de cadavres humains, des carcasses de chevaux et de chameaux gisaient dans les rues et dans les cours depuis le dernier hiver. L'air en était tellement empesté que l'armée y contracta probablement le germe des maladies qui la ravagèrent si cruellement par la suite.

Le général Ragofski, qui commandait le régiment de Wiatka et le 38e de chasseurs, avec 10 pièces d'artillerie, vint y rejoindre l'armée. Il avait suivi la ligne la plus directe de Schumla, par Koprikoï et Nadir-Derbend; nulle part il n'avait rencontré l'ennemi, qui cependant avait préparé çà et là quelques misérables abatis. La 2e brigade de la 2e division de hussards et une brigade de hulans du Bug, venant de Jenibasar par Gebedsché et Kerketsch, sous les ordres du général Petrischkof, rejoignit également. On avait pris très-peu de cavalerie dans la marche à travers le Balkan, croyant ne pas en avoir besoin et crai-

gnant de ne pouvoir la nourrir ; cependant, en ce moment, il aurait été très-désirable d'en avoir beaucoup, afin de prendre une offensive vigoureuse.

Le grand-visir se tenait immobile à Schumla ; sans compter les habitants valides, il ne pouvait guère y avoir sous sa main plus de 15,000 hommes. Le général Krassowski disposait à peu près de la même force, et si, au lieu de rétrograder jusqu'à Jenibasar, il eût pris position à Eski-Stamboul, il aurait eu fort peu à craindre des détachements envoyés de Schumla sur son flanc droit.

Toutes les troupes avec lesquelles le général Diebitsch pouvait prendre l'offensive étaient concentrées à Aïdos, et consistaient en 41 bataillons et 52 escadrons, avec une nombreuse artillerie ; en tout, environ 25,000 hommes et 96 pièces.

En s'emparant des ports sur la mer Noire, les Russes s'étaient procuré, pour l'approvisionnement de leur armée, une base nouvelle et très-sûre. Le général en chef fut informé qu'il n'y avait que quelques milliers d'hommes concentrés à Andrinople, et que les habitants chrétiens y attendaient impatiemment la venue des Russes.

Depuis le combat d'Aïdos, il arrivait chaque jour de nombreux détachements turcs aux avant-postes pour livrer leurs armes. On leur donnait en retour un drapeau blanc qui devait protéger leur village contre toutes les hostilités des Russes. Le général Diebitsch avait dit expressément dans sa proclamation qu'on ne logerait pas de soldats dans les maisons turques, ce qui aurait pu causer de très-grands dé-

sordres dans les harems. Il avait ajouté que les femmes seraient protégées contre toute insulte et que les mosquées resteraient consacrées au service des musulmans. Le nom du sultan fut mentionné comme d'habitude dans la prière du vendredi, et les Turcs, dans les pays occupés par les Russes, n'étaient pas considérés comme sujets de l'empereur, mais comme sujets de la Porte. Les autorités municipales, dans les villages turcs, restèrent en fonctions ; elles furent seulement subordonnées à l'autorité militaire des Russes. On promit de payer toutes les fournitures en argent comptant.

Ces sages mesures d'administration firent perdre à la guerre au delà du Balkan le caractère terrible d'une lutte nationale et religieuse. Le courage des musulmans paraissait être entièrement brisé, et depuis la bataille de Kulewtscha, il n'y avait plus, chez eux, trace de cette bravoure dont jusque-là ils avaient donné des preuves réitérées. Ils ne pouvaient guère espérer recevoir des renforts considérables, et du moment que le général russe était décidé à faire une pointe sur Andrinople avec une armée si faible, il ne pouvait choisir un moment plus opportun.

En effet, le 28 juillet, le général Pahlen se mit en marche avec le 2e corps vers le sud, sur Karapunar, détachant une avant-garde, sous le général Montrésor, vers Umurfaki. Nulle part on ne rencontra un ennemi, car les Turcs s'étaient tous enfuis, après avoir rançonné et maltraité les habitants chrétiens des villages. Le reste de l'armée russe ne suivit pas ce mouvement. Diebitsch, toujours inquiet sur son flanc

droit, envoya plusieurs détachements vers le Balkan, en prévision des pointes qu'aurait pu y faire l'armée turque de Schumla. Le général Sawadsky, avec le 14e de chasseurs, quelques Cosaques et 4 pièces de montagne, s'avança vers Tschenga, sur le Deli-Kamtschik, d'où la route se bifurque sur Jenikoï et Pravady, et où les Turcs, disait-on, avaient placé un petit poste. Le général Nabel, avec le régiment des hulans de Saint-Pétersbourg, 2 bataillons et 2 canons, se porta à Tschalikawak, sur le Kutschuk-Kamtschik, par la route de Dobroll à Schumla, et les Cosaques occupèrent Jamboli et Sliwno (ou Islennije), où la route de Schumla à Kasan, par Dschummaja et Osman-Basar, quitte les montagnes.

Le général Scheremetief, avec la 2e brigade de la 4e division de hulans, se rendit à Jamboli. De cette manière, l'armée, qu'on venait de faire concentrer, était de nouveau éparpillée sur une ligne de 15 milles, depuis Burgas jusqu'à Sliwno.

Arrivé devant Jamboli le 31 juillet, le général Scheremetief envoya 3 escadrons dans la ville; ils y rencontrèrent l'infanterie et la cavalerie ennemies. Elles ouvrirent un feu nourri contre les Russes et les repoussèrent bientôt. En même temps, 6,000 cavaliers turcs quittèrent leur camp, établi sur une hauteur derrière Jamboli, et tournèrent les deux flancs pour couper la retraite à la cavalerie russe qui y avait pénétré. Celle-ci n'avait que tout juste le temps nécessaire pour s'échapper, et il s'engagea un combat de cavalerie dans lequel les 800 Russes se battirent contre un ennemi bien supérieur en force, puisqu'ils

se rencontraient avec un corps de 15,000 hommes que le visir avait envoyé de Schumla le 28, sans que le général Krassowski, placé à Jenibasar, s'en fût aperçu.

Un régiment de cavalerie régulière attaqua une batterie russe; mais cette troupe nouvelle, à laquelle on venait d'apprendre avec tant de peine à se mouvoir au pas cadencé, ne déploya point l'impétuosité des spahis et n'avança qu'au trot; elle souffrit tellement du feu de mitraille de la batterie qu'elle perdit courage et fit volte-face.

Mais les Russes avaient essuyé aussi des pertes fort sensibles. Heureusement, la nuit vint mettre fin au combat. Malgré leur grande supériorité numérique, les Turcs évacuèrent Jamboli, et grâce à l'obscurité, leur infanterie put atteindre Andrinople, tandis que la cavalerie retourna à Schumla sans être inquiétée.

Ils avaient laissé dans leur camp des provisions considérables : 39,000 pouds de biscuit et 100,000 cartouches tombèrent entre les mains des Russes.

Sur ces entrefaites arriva un rapport du général Krassowski, portant qu'il s'était avancé jusqu'à Eski-Stamboul, qu'il y avait soutenu un combat et qu'il avait envoyé des détachements à Dschummaja, pour s'opposer aux troupes turques qui s'y étaient portées du camp de Schumla. Dans cette affaire, les chasseurs avaient failli s'emparer de la redoute de Matchin.

En même temps, des paysans et des déserteurs avaient apporté la nouvelle que des forces ennemies considérables se concentraient à Sliwno, et que le

grand-visir s'y était rendu en personne, ce qui était faux. Le général Diebitsch résolut donc d'entreprendre une expédition contre cette dernière place, avec toutes ses troupes disponibles, à l'exception du 2e corps, qui, comme nous l'avons déjà dit, avait été poussé dans la direction d'Andrinople. On voulait même rappeler les différents détachements disséminés dans le Balkan. La 1re brigade de la 2e division, embarquée à Sévastopol, avait pris terre à Szisebolis. Elle releva dans cette place, ainsi que dans les autres ports, les 1re et 2e brigades de la 19e division, qui allèrent rejoindre le corps du général Pahlen; mais elles ne fournirent qu'un faible renfort, car le scorbut avait fait des ravages effroyables à Szisebolis, au point que *le régiment d'Azof, par exemple, en rejoignant le gros de l'armée, ne comptait plus que* 128 *hommes*. Les régiments du Dnieper et de l'Ukraine n'avaient pas été moins maltraités.

Le général Pahlen, avec la 5e division, reçut l'ordre de s'avancer vers Sliwno, sur la route d'Andrinople, afin de couper la retraite à l'ennemi.

Le 9 août, le quartier général et le 6e corps marchèrent d'Aïdos à Karnabat, distants de 3 milles et demi; le 7e corps y était déjà arrivé. Le lendemain matin, à quatre heures, on se mit de nouveau en route; à midi, l'armée fit halte à Kasaphy, et le soir elle campa près de Dragodana; elle avait fait ce jour-là plus de 4 milles. Le général Nabel, avec le détachement de Tschalikawak, devait y rejoindre le gros de l'armée. Il concentra ses troupes à Dobroll; mais il ne put quitter cette place qu'à dix heures du

matin, et n'arriva au bivouac qu'à minuit, après avoir fait dans les montagnes une marche de près de 6 milles. Le lendemain fut consacré, non-seulement à laisser reposer les troupes, qui étaient excessivement fatiguées, mais aussi à attendre la 5e division qui devait se réunir au corps principal. Tout cela indique que le général en chef s'attendait à rencontrer une résistance sérieuse à Sliwno. Les renseignements qu'on reçut sur les forces que l'ennemi avait concentrées dans cette place étaient fort contradictoires. On disait que plusieurs pachas, le visir lui-même et beaucoup de troupes régulières y étaient arrivés. Le clergé de Sliwno envoya au général en chef une lettre dans laquelle il le conjurait de s'y rendre le plus tôt possible, pour mettre fin à l'oppression des Turcs. Pendant la marche, on avait trouvé tous les villages déserts et en partie brûlés. Leurs habitants avaient cherché dans les forêts un refuge contre les persécutions des Turcs.

Pendant la marche sur Dragodana, un messager avait apporté une dépêche du grand-visir en réponse aux propositions faites par le général Diebitsch, après la bataille de Kulewtscha. Il y était dit que le visir n'ayant pas été informé de la situation réelle des affaires à Constantinople, n'avait pas pu accepter tout d'abord les propositions du général, mais que depuis le retour des ambassadeurs étrangers dans cette capitale, les négociations pour la paix avaient tellement progressé, qu'on serait coupable en continuant de verser le sang des troupes. Le visir proposait donc un armistice, mandant qu'on lui désignât

un endroit pour y envoyer ses négociateurs. Cette nouvelle causa beaucoup de satisfaction dans l'armée russe, car on y était las de la guerre, et on était fort incertain sur l'issue de l'expédition entreprise au delà du Balkan.

Cependant, l'intention du visir étant évidemment de gagner du temps pour atteindre Andrinople, le général en chef avait jusque-là laissé sa lettre sans réponse.

Il résolut alors d'envoyer un officier avec une dépêche à Sliwno. Celui-ci, à peu de distance de la ville, rencontra les avant-postes de l'armée ennemie, où on lui fit remettre ses papiers; l'obscurité et une forêt épaisse l'empêchèrent de reconnaître la position et la force des Turcs; il apprit seulement qu'ils ne se doutaient nullement de l'arrivée des Russes.

Le soir, après la retraite, le général Rudiger se mit en marche avec son infanterie et la plus grande partie de la cavalerie disponible, c'est-à-dire avec une brigade de hulans du Bug, une brigade de la 2e division de hussards, et une autre de la 4e de hulans. Arrivé à une distance d'un mille en avant de Sliwno, ce général fit faire halte, sans permettre à ses troupes d'allumer des feux.

Le 12 août, à trois heures, le reste du 6e corps suivit; il rejoignit les autres troupes à cinq heures du matin, et l'on entreprit alors une reconnaissance générale.

Voici l'état des troupes présentes à cette époque :

	Bat.	Escad.	Pièces.
16e division d'infanterie.	6	»	»
18e *id.*	8	»	24
19e *id.*	4	»	8
5e *id.*	10	»	24
7e *id.*	2	»	4
Hulans du Bug.	»	12	8
4e division de hulans.	»	16	8
2e division de hussards.	»	12	8
Artillerie du Don.	»	»	12
	30	40	96

En tout, environ 20,000 hommes.

A sept heures, toutes les troupes se portèrent en avant. Les Cosaques, ayant à leur tête le général Schirow, étaient suivis de toute la cavalerie, puis venaient le 6e corps, le 7e, et enfin la 5e division. On rencontra l'ennemi à un demi-mille de Sliwno.

Quelques prisonniers ayant rapporté que le visir était arrivé la veille à Kasan et qu'on l'attendait le jour même à Sliwno, on détacha la 2e brigade de la division des hulans du Bug, 1 régiment de Cosaques et le 14 de chasseurs, à la distance d'un demi-mille vers les débouchés des montagnes.

Le général Rudiger poussa jusqu'à une portée de canon du camp retranché de l'ennemi; mais une forêt de chênes fort épaisse l'empêcha de le reconnaître bien distinctement. Sur l'aile droite, le terrain étant un peu plus dégagé, on aperçut de la cavalerie turque,

et bientôt après de l'infanterie, qui paraissait se diriger vers Jeni-Sagra.

Lorsque le général Rudiger eut fait sa jonction avec la brigade du général Scheremetief, qui venait d'arriver de Jamboli, son corps fut fort de 28 escadrons et de 28 pièces d'artillerie. Il reçut l'ordre, pour empêcher la marche des Turcs sur Jeni-Sagra, de se porter sur la gauche et d'attaquer aussitôt que le feu de son artillerie aurait produit de l'effet. Sur la droite, le général prince Gortschakof, avec 8 bataillons et 24 pièces de la 18e division, devait marcher droit devant lui, s'appuyer avec son aile droite au pied du Balkan et attaquer de front la forêt de chênes.

On commença une canonnade assez vive contre les ennemis, qui se retirèrent dès les premiers coups. Au moment où le général Rudiger les poursuivit, ils ouvrirent sur lui le feu de leur retranchement de l'aile droite; mais, sur ces entrefaites, le prince Gortschakof avait réussi à former ses colonnes d'attaque, et les Turcs s'étant éloignés avec leurs pièces, après avoir tiré deux fois, il put atteindre une colline d'où l'on a vue sur toute la ville, qui était déjà abandonnée par ses habitants. Les Turcs s'enfuirent en désordre, poursuivis de tous côtés par les Cosaques. Les habitants chrétiens se portèrent à la rencontre des Russes en procession solennelle, le clergé en tête, portant la croix et l'eau bénite; les Bulgares suivaient avec du pain et du sel, en signe de soumission. Le 36e de chasseurs occupa alors cette ville sans éprouver la moindre résistance.

Sur l'aile gauche des Russes, le régiment des hulans de Courlande avait réussi à gravir les vignes au midi de Sliwno, menaçant ainsi la ligne de retraite de l'ennemi à Sagra et à Kasanlik. Les Turcs, saisissant un moment favorable, se jettent avec des forces supérieures sur 2 escadrons de ce régiment, qui ont alors un engagement fort vif à soutenir : trois fois ils s'avancent, et trois fois ils sont repoussés, jusqu'à ce qu'un troisième escadron, arrivant à leur secours, refoule enfin les ennemis.

Cette escarmouche, qui avait duré trois heures, coûta aux Russes 1 officier et 12 hommes; l'infanterie n'avait pas tiré un coup de fusil. Les Turcs, de leur côté, avaient aussi peu de morts; pendant leur retraite, ils perdirent 500 prisonniers, 10 canons et 6 caissons.

La ville avait été incendiée par eux, mais le feu s'éteignit de lui-même après quelque temps. Selon le dire des prisonniers, les Turcs avaient engagé dans ce combat 13 régiments d'infanterie et 2 de cavalerie régulière, sous les ordres de Halil-Pacha ; en outre, plusieurs milliers de cavaliers irréguliers, sous Kjosseh et Ibrahim-Pacha, avaient pris part à l'action. Les Turcs n'avaient pu opposer que 10 canons aux 96 pièces des Russes. Le bruit de l'arrivée du grand-visir avait été répandu à dessein, pour donner plus de courage aux troupes.

Le général Roth poursuivit l'ennemi, dans la direction de Kasanlik, jusqu'à la crête du Balkan, et revint ensuite vers le gros de l'armée, qui campa près de Sliwno. Un régiment de Cosaques fut envoyé à

Kasan, dans le Balkan, où il y avait, disait-on, un poste ennemi de 500 hommes.

Le camp que les Turcs venaient d'abandonner fut aussitôt pillé par les habitants chrétiens de la ville, qui voulaient se procurer des armes à tout prix, et payaient aux Cosaques un rouble d'argent pour un fusil. Les Turcs qui s'étaient sauvés de Sliwno envoyèrent bientôt une députation avec un drapeau blanc, et reçurent la permission d'y retourner.

Comme nous venons de le voir, les Russes avaient successivement battu et dispersé les différents corps ennemis dirigés contre leur aile droite, et qui avaient cherché à s'opposer à leur marche sur Andrinople, près de Aïdos le 27 juillet, à Jamboli le 31, et à Sliwno le 12 août.

Les Russes étaient maîtres de tous les passages du Balkan, depuis le cap Emineh jusqu'à Kasan, et Reschid-Mehmet n'était plus en communication avec Andrinople que par des chemins de traverse. Il n'avait plus d'armée, et la défense de Schumla reposait presque entièrement sur les habitants armés de cette ville.

Peu à peu les Russes s'étaient étendus depuis Burgas jusqu'à Sliwno, le long du pied du Balkan, sur une ligne de 15 milles ; mais à Sliwno ils étaient aussi loin d'Andrinople qu'alors qu'ils étaient à Burgas.

Le général Krassowski avait reçu quelques renforts, ce qui ne l'empêcha pas de retourner vers Jenibasar; mais il n'en avait pas été ainsi du gros de l'armée, à moins qu'on ne veuille compter pour tels la 2e brigade de la 29e division, devenue disponible à

Szisebolis. Les Russes avaient, au contraire, perdu considérablement de monde par les fièvres, qui devenaient de plus en plus violentes. La démoralisation des Turcs était arrivée à un point tel, que nous les avons vus, quoique bien supérieurs en nombre, abandonner, comme à Jamboli, par exemple, des positions retranchées contre lesquelles on n'avait fait que de simples démonstrations de cavalerie. Ces circonstances étaient bien faites pour persuader aux Russes qu'avec de pareils ennemis ils pouvaient tout oser.

On résolut donc de se porter tout droit sur Andrinople.

On laissa le 37e de chasseurs comme garnison à Sliwno; le surplus des troupes fut dirigé sur Jamboli, deux jours après le combat. Trente familles turques qui habitaient cet endroit restèrent tranquillement dans leurs maisons, tandis que les habitants chrétiens se portèrent en foule et processionnellement à la rencontre des Russes. On trouva une grande abondance de vivres dans la ville, dont le marché était amplement approvisionné de volailles, de fruits de toute espèce, et particulièrement de melons et de raisins. Le lendemain fut un jour de repos; on célébra dans le camp le service divin, auquel les Bulgares assistèrent en foule.

Le 7e corps d'armée arriva le premier jour au village de Gasa-Beili, situé près d'un petit ruisseau qui se jette dans la Tundscha. Le reste de l'armée se porta jusqu'à Papaskjoï, à une distance de près de cinq milles de là. A une demi-lieue de Jamboli, l'infanterie passa à gué un ruisseau de trois pieds de profon-

deur, tandis qu'on avait eu assez de temps pour y construire un pont dès la veille. D'autres affluents de la Tundscha, qu'il fallait également traverser à gué, présentaient un fond très-vaseux que le passage de la cavalerie avait rendu presque impraticable. La 5e division, formant l'avant-garde, s'était mise en marche à trois heures du matin, et cependant les têtes de colonne de l'infanterie n'arrivèrent à Papaskjoï qu'à huit heures du soir. De pareilles marches forcées, qui n'étaient aucunement commandées par la nécessité, fatiguaient extrêmement les troupes. L'eau ne manquant nulle part, on aurait dû s'arrêter plus tôt, d'autant mieux que les Russes ne pouvaient pas espérer atteindre dans leur fuite les Turcs culbutés à Sliwno.

On choisit alors, pour s'avancer sur Andrinople, la route, bien plus difficile, qui longe la rive gauche de la Tundscha, afin de pas être forcé de traverser cette rivière près de la ville, et de se mettre à couvert derrière elle contre toutes les entreprises que les Turcs pourraient tenter de Philippopolis.

Le lendemain, on se mit en marche à sept heures du matin, le 2e corps formant l'avant-garde; le 7e corps se dirigea sur le pont de Jenidschely; il suivait le gros de l'armée. Le général Budberg se porta avec sa brigade sur la gauche, vers Kirklissa. Le terrain au delà de Papaskjoï devient de plus en plus montagneux et difficile. Partout le rocher est à fleur de terre, et la marche sur ces pierres échauffées par le soleil était excessivement pénible. Les Turcs, en se retirant, avaient, en outre, comblé toutes les fon-

taines, si nécessaires sous ce climat brûlant, de sorte que l'armée souffrit beaucoup du manque d'eau. Enfin, après une marche de quatre milles, on arriva dans la petite ville de Bujuk-Derbend; on y passa la nuit et le jour suivant; le 7e corps s'était arrêté à Kutschuk-Derbend.

Dans leur marche à travers cette contrée déserte et rocailleuse, les Russes avaient bien plus souffert que dans le passage du Balkan; la chaleur était insupportable, et le nombre des victimes des fièvres augmenta de plus en plus, principalement parmi les officiers et surtout parmi ceux du quartier général, qui une fois atteints succombèrent presque tous. La distance de Sliwno à Derbend est de 12 milles; l'armée avait mis cinq jours pour la franchir, ce qui ne faisait pas 2 milles et demi par jour; mais les deux jours de repos accordés aux troupes à Jamboli et à Derbend avaient contraint de forcer la marche les autres jours, ce qui, comme nous l'avons dit, épuisa beaucoup les hommes.

Le Bujuk-Derbend (*le grand passage*) forme un défilé extrêmement difficile à franchir, mais il n'y eut pas un seul Turc pour le défendre. Les Cosaques étendirent leurs excursions, par Jenidsché et Akbunar, du côté d'Andrinople, et ramenèrent de nombreux prisonniers qui, presque tous, évaluèrent de 8 à 10,000 hommes la garnison de cette dernière ville, avec un nombre égal d'habitants armés. Ils disaient aussi qu'on y attendait chaque jour l'arrivée d'un renfort de 10,000 hommes, et que tout récemment on avait commencé à y établir des retranchements.

Le général Budberg, arrivé à Erekly, fit un rapport portant que Kirklissa semblait n'avoir qu'une garnison très-faible : on lui accorda la permission d'enlever la ville aussitôt qu'il y serait arrivé avec son détachement.

Le général Krassowski, de son côté, envoya de Schumla une lettre du grand-visir, avec lequel le général Madatof avait eu une entrevue. Le visir demandait au général Diebitsch de s'arrêter et de désigner un endroit où l'on pourrait ouvrir des négociations de paix, demande que le général en chef reçut avec plaisir.

Le 19 août, quatre semaines après que l'armée eut entièrement passé le Balkan et qu'on se fut emparé des ports de mer, on arriva en vue d'Andrinople. Les troupes campèrent sur trois lignes, l'aile droite s'appuyant sur la Tundscha. La première ligne était formée par le 2e corps, ayant le vieux sérail sur sa droite, et sur sa gauche une colline au pied de laquelle passe la grande route de Derbend à Andrinople, et d'où l'on aperçoit la ville. Le 6e corps occupait la seconde ligne, et le 7e composait la troisième. Les Cosaques étaient placés sur les hauteurs qui s'étendent jusqu'à la vieille route de Justinien. Dès que les troupes eurent pris position, Diebitsch, avec son chef d'état-major, le général Toll, et une faible escorte, se porta en avant pour reconnaître la ville et ses retranchements.

Déjà, à une distance de plusieurs milles, les Russes avaient pu voir les quatre minarets élevés de la magnifique mosquée du sultan Sélim ; mais ce ne fut que

lorsqu'ils arrivèrent tout près de la ville, qu'ils purent jouir du spectacle imposant que présente l'ancienne capitale de l'empire ottoman.

Andrinople est située au confluent de trois rivières considérables : la Tundscha, la Marizza et l'Arda, qu'on ne peut passer que sur des ponts; elles se réunissent dans la ville même, et se dirigent vers la mer, après avoir fait un coude à angle droit.

Ces rivières forment ainsi quatre vallées assez larges, en forme de croix; les collines qui les bordent ont des pentes assez fortes et sont couvertes de vignes et de vergers. La ville est assise partie dans la vallée et partie au pied d'une colline, entre la Tundscha et la Marizza inférieure.

La portion la plus ancienne d'Andrinople est entourée d'un mur, mais il est presque entièrement couvert de maisons qu'on y a successivement construites. La ville est dominée de tous les côtés, mais seulement à distance; de nombreux ravins, des fossés et des murs de jardins sont très-favorables à la défense, et les trois rivières présentent en outre d'excellents points d'appui pour la position d'une armée qui défendrait l'accès de la ville; mais cette armée devrait être forte d'au moins 30 à 40,000 hommes. Les retranchements nouvellement établis par les Turcs ne consistaient qu'en un simple fossé qui s'étendait entre la Tundscha et la Marizza, et était flanqué par quelques batteries encore inachevées.

Le premier aspect d'Andrinople est ravissant de beauté ; des minarets blancs, des coupoles couvertes en plomb, des mosquées, des bains publics et des ca-

ravansérails s'élèvent en grand nombre au dessus des toits plats des maisons bourgeoises, avec lesquels contrastent agréablement les cimes verdoyantes de majestueux platanes. De magnifiques ponts en pierre sont jetés sur les rivières rapides, et les voiles des barques, éclatantes de blancheur, se détachent sur la verdure des immenses prairies qui bordent ces rivières. De toutes parts, on voit briller au soleil les croissants dorés qui ornent les sommets des coupoles. Sur la rive droite de la Tundscha s'élèvent, au dessus d'un sombre rideau de cyprès, les tours du vieux sérail, habité il y a quatre cents ans par les sultans, alors qu'ils menaçaient l'empire byzantin, comme en ce moment ils étaient eux-mêmes menacés par les Russes. Aussi loin que l'œil peut embrasser cet admirable tableau, on ne voit que des champs fertiles, de véritables forêts d'arbres fruitiers et d'opulents villages. Le soldat russe, en contemplant ce riant spectacle, espérait pouvoir se dédommager là des fatigues et des dangers sans nombre auxquels il avait été exposé; les malades comptaient trouver dans ces murs un repos nécessaire au rétablissement de leur santé, mais la plupart d'entre eux n'y trouvèrent qu'un tombeau. Un observateur impartial ne pouvait se dissimuler que les Russes, en atteignant Andrinople, étaient arrivés ou au terme de la guerre, ou au bord d'un précipice qui pouvait les engloutir tous; car la force de l'armée réunie sous les murs de la ville ne s'élevait qu'à 20,000 hommes au plus, et l'ennemi, s'il eût su se défendre sérieusement, eût pu leur opposer un nombre égal d'habitants armés. Les différents corps turcs

dispersés et culbutés dans le Balkan, se repliaient, en suivant des directions diverses, sur Andrinople, et une armée toute fraîche d'Albanais avait déjà atteint Sophia. Désormais, l'issue de la campagne ne devait donc plus dépendre des combinaisons stratégiques ; aussi n'avons-nous plus guère à rapporter de véritables faits militaires.

CHAPITRE V.

Reddition d'Andrinople.—Situation militaire de Constantinople. — Négociations. — Démonstrations. — Conclusion de la paix.

Deux campagnes, une dépense de 200 millions et le sacrifice de plus de 50,000 hommes avaient donc, nous venons de le voir, amené 20,000 Russes sous les murs d'Andrinople. Ces forces n'étaient nullement proportionnées au problème militaire qui restait encore à résoudre, s'il se fût agi de dicter la paix l'épée à la main. Les succès obtenus jusqu'ici par les Russes ne suffisaient pas pour anéantir les forces défensives de l'empire ottoman; mais ces succès avaient développé des éléments de dissolution plus efficaces qu'une armée pour amener forcément la Porte à conclure une paix désavantageuse. Nous trouvons ces éléments dissolvants d'abord dans l'exclusion des rajahs de l'armée, mesure qui lui enlevait, pour se recruter, plus de la moitié des habitants du pays; puis dans le mécontentement général de la population musulmane, conséquence de la réforme nouvel-

lement introduite, qui avait anéanti l'ancienne organisation militaire ; nous les trouvons encore dans la désobéissance habituelle des pachas qui gouvernaient les provinces éloignées du centre de l'empire, et surtout dans l'influence exercée par la diplomatie européenne. Dès lors, les choses prirent une direction que l'armée n'avait nullement donnée, mais qu'elle avait plutôt suivie. La marche victorieuse du général Diebitsch se faisait, pour ainsi dire, sur une pente au milieu de laquelle on ne pouvait ni s'arrêter ni reculer, et qui devait conduire soit à de nouveaux succès, soit à une ruine complète. Mais de même qu'un corps pesant, une fois mis en mouvement, n'a plus besoin que d'une faible impulsion, de même aussi l'armée russe, qui se fondait, en quelque sorte, entre les mains de son chef, suffisait pour maintenir la Porte dans la direction qui lui avait été imprimée.

Le général Diebitsch jugea avec raison que, dans cette position critique, la plus grande témérité était en même temps la plus grande prudence ; c'était donc agir avec autant de sagacité que de hardiesse, que de prendre, ne fût-ce qu'én apparence, avec les débris de son armée, et pendant le peu de semaines que l'approche de la saison rigoureuse lui laissait, des mesures qui, dans des circonstances ordinaires, auraient demandé une nouvelle campagne et une nouvelle armée. Mais n'anticipons pas sur les événements, et revenons au corps russe campé devant Andrinople.

Cette ville comptait 80,000 habitants, dont la plupart étaient des musulmans qui défendaient contre

l'ennemi leurs biens, leurs femmes et leur foi. Les fuyards des différents corps turcs qui avaient été dispersés à Monastirkjoï, à Aïdos, à Jamboli, à Karnabat et à Sliwno, s'étaient presque tous, et sans de grandes pertes, dirigés sur Andrinople. On y aurait donc pu placer derrière les murs des jardins, les haies et les fossés, autant de défenseurs que l'ennemi pouvait mettre de soldats en ligne, surtout si on s'assurait du concours des habitants armés. Mais si les Turcs avaient voulu livrer, sans défense, les ressources que présentait à l'ennemi la seconde capitale de l'empire, rien au monde ne pouvait empêcher Halil-Pacha de se retirer sur Constantinople avec ses 10 à 12,000 hommes d'infanterie régulière et ses 2,000 cavaliers, au moment même où Diebitsch aurait fait son entrée par la porte nord de la ville; car le détachement du général Budberg, qui seul aurait pu menacer cette retraite, ne comptait que 2,000 hommes, qui n'arrivèrent à Kirklissa que le 20 au soir. Il paraît donc incroyable que, dans de telles circonstances, les Turcs fussent restés à Andrinople uniquement pour y capituler, et c'est cependant ce qui arriva.

Dans l'après-midi du 19 août, le clergé grec avait envoyé en secret des émissaires au quartier général russe; ils y furent bientôt rejoints par des négociateurs expédiés par les pachas pour traiter d'une retraite libre, que la veille ils pouvaient obtenir sans condition, ou le lendemain devoir à la force avec une immense supériorité de nombre, si Budberg eût tenté de leur barrer le chemin à Luleh-Burgas. Le

général Diebitsch n'avait rien à souhaiter de plus heureux pour lui ; cependant, tout en déclarant ne pas vouloir s'opposer à une demande qu'il n'aurait peut-être pas pu refuser, il fit ces conditions : « Les « pachas Halil et Ibrahim, ainsi que leurs troupes, « auront la permission de se retirer chez eux, mais « non pas dans la direction de Constantinople. Ils « livreront préalablement aux Russes leurs armes, « leurs drapeaux, leur artillerie, leurs vivres et leurs « munitions. » En revanche, le commandant en chef promettait aux habitants la sûreté de leurs personnes et de leurs biens, ainsi que le libre exercice de leur culte. Il ne laissa que quatorze heures, jusqu'au lendemain matin à neuf heures, pour accepter ou rejeter ces conditions, parce qu'il jugea fort bien que les pachas, qui avaient tout à fait perdu la tête, pourraient revenir à une appréciation plus juste de leur position. D'ailleurs, si Andrinople ne s'était pas rendue le lendemain, Diebitsch eût été forcé de faire une attaque contre la ville, à moins de s'exposer, par une plus longue hésitation, à trahir le secret de sa faiblesse. Mais pour peu que les défenseurs opposassent quelque résistance, l'assaut d'Andrinople n'était pas chose facile ; se fût-on même rendu maître des approches de la place, une fois qu'on y serait entré, 20,000 hommes devaient se perdre dans ce labyrinthe de rues qui sillonnent un espace de plus de deux milles de circonférence. Le pillage, l'incendie et des excès de toute espèce, alors inévitables, auraient provoqué l'habitant le plus paisible à une résistance désespérée. En général, l'occupation mili-

taire de grandes villes, sans une convention préalable, est un problème pour la solution duquel l'histoire des guerres ne nous fournit que peu d'exemples.

L'armée passa donc la nuit du 20 août sous les armes et dans une attente pleine d'angoisse ; les lumières et les flambeaux qui, de la ville, jetaient leur reflet jusque dans le camp russe, indiquaient que là aussi il régnait une grande inquiétude et beaucoup de mouvement. Le jour n'avait pas commencé à poindre, que l'armée russe était déjà formée sur deux colonnes. Le 2e et le 6e corps, aux ordres des généraux Pahlen et Roth, menaçaient la ville, tandis que le 7e corps, sous le général Rudiger, ayant avec lui la plus grande partie de la cavalerie et de l'artillerie à cheval, faisait mine de se porter, par Arnautkjoï, sur la route de Kirklissa, pour rendre impossible la retraite des Turcs sur Constantinople.

Mais les pachas n'attendirent même pas pour se soumettre que le terme accordé fût écoulé ; deux heures auparavant, leurs envoyés parurent dans le camp russe, afin d'obtenir des conditions plus douces. Pour toute réponse, le général Diebitsch donna ordre aux colonnes de se mettre en marche, et quand elles se furent approchées des retranchements avancés, les habitants, sans armes, chrétiens et musulmans, pêle-mêle, se précipitèrent hors des portes pour accueillir cordialement les Russes, en leur offrant du vin, des confitures, des fruits et du pain.

Les soldats turcs jetèrent loin d'eux les fusils européens, qui leur étaient odieux, et abandonnèrent les remparts avant qu'on eût terminé les formalités

pour la conclusion d'une convention. Les pachas n'eurent que le temps d'aller complimenter le général russe, qui fit son entrée à Andrinople comme s'il se fût agi simplement d'aller occuper une nouvelle garnison.

La cavalerie se porta aussitôt en avant sur la grande route de Constantinople ; le 2e corps, suivant ce mouvement, se mit en bataille devant la porte ; le 6e corps alla occuper la route de Kirklissa, tandis que le 7e se logea, en attendant, dans la belle caserne située sur la colline qui s'élève entre la Tundscha et la Marizza supérieure ; l'artillerie fut mise en batterie devant cette caserne ; le général en chef s'établit, avec le quartier général, dans les appartements qu'on avait préparés dans le vieux sérail pour le sultan. On trouva dans la ville une grande quantité de tentes qui furent utiles à l'armée. On s'empara, en outre, de 56 canons, de plusieurs milliers de fusils, de provisions considérables en matériel de guerre et en munitions, qu'on réunit toujours dans une grande ville pour nourrir, vêtir et entretenir une armée. Mais le plus beau des faciles lauriers de cette journée fut l'impression que cette occupation produisit dans toute l'Europe et surtout à Constantinople.

Le lendemain, on célébra un service solennel sur la place du marché; un général russe fut nommé gouverneur de la ville, et les habitants durent livrer leurs armes. On avait maintenu le pacha dans ses fonctions comme gouverneur civil ; les mosquées et les places publiques furent occupées par une partie des soldats russes; les autres troupes bivouaquèrent

dans une île, couverte de prairies et ombragée par de magnifiques platanes, formée par la Tundscha et la Marizza, dans le voisinage du sérail.

Le campement dans un terrain si bas, l'excessive chaleur, le passage subit de la plus grande activité à un repos absolu, enfin le manque d'une nourriture saine, contribuèrent à développer d'une manière effrayante les germes de maladie que l'armée russe portait en elle depuis quelque temps. Des pluies torrentielles et fréquentes submergèrent la terre marécageuse du camp, et les nuits devinrent excessivement froides; aussi les hôpitaux reçurent-ils des milliers de soldats malades, principalement de la dyssenterie. Le corps russe, déjà si faible, fut de plus en plus amoindri par ces pertes. On a reproché à Diebitsch ce séjour à Andrinople, très-dangereux pour les troupes, et on l'a blâmé de ce qu'il ne s'est pas porté immédiatement sur Constantinople. Examinons la position de ce général, pour savoir si ces critiques étaient ou non fondées.

Mustapha, pacha de Scodra, en Albanie, ancien janissaire et ennemi juré de la réforme, avait été dans des rapports très-intimes avec les Bosniaques insurgés. L'affaiblissement de la puissance militaire de la Porte répondait entièrement à ce que lui commandaient ses intérêts; mais il ne désirait nullement l'anéantissement complet de la domination ottomane en Turquie. Éludant sous différents prétextes les ordres réitérés du sultan, il avait su maintenir intactes les forces placées sous ses ordres, jusqu'à ce que les Russes eussent battu ou dispersé les armées de nou-

velle formation de son maître. Ne prenant aucune part à la guerre en Bulgarie, il était venu trop tard pour défendre le Balkan, trop tard même pour sauver Andrinople. Mais quand la capitale de l'empire fut menacée de l'attaque des infidèles, il parut tout à coup avec ses 40,000 Arnautes à Sophia, et envoya ses éclaireurs à Philippopolis, à 20 milles d'Andrinople.

Il restait encore à l'armée de Diebitsch 30 milles à franchir pour atteindre la capitale de la Turquie. Jusqu'à Karistiran, l'ancienne route de Justinien est coupée par les vallées profondes de quarante cours d'eau tributaires de la rivière Ergine, qui présentent toutes, et à des distances d'un demi-mille seulement l'une de l'autre, des positions défensives excellentes. Les ruines du mur d'Athanase, qui traverse tout l'isthme, opposent un nouvel obstacle, et les positions de Bujuk et de Kutschuk-Tschekmedsché sont considérées comme imprenables. Cependant on peut les tourner du côté du nord, car les montagnes de Strandscha ne sont formées que par une chaîne de collines boisées de 6 à 800 pieds de hauteur, et que l'infanterie peut facilement traverser dans tous les sens. Deux routes carrossables, l'une de Séraj, par Tschataldsché et Litros, l'autre de Karaburnu, sur la mer Noire, par Bogaskjoï, conduisent aussi vers la capitale. Sur toutes ces routes, on rencontre d'excellentes positions; mais en ce qui concerne les opérations de 1829, elles ne doivent pas nous occuper.

Il était impossible aux Russes de s'avancer sur

Constantinople sans laisser au moins quelques milliers d'hommes, comme garnison, dans une ville aussi importante qu'Andrinople, ne fût-ce que pour le maintien de l'ordre et pour la protection de leurs malades. De plus, il était indispensable de faire observer l'armée du pacha de Scodra, sur les derrières des Russes, par un corps d'au moins 6 à 8,000 hommes. Alors l'armée russe, une fois arrivée sous les murs de Constantinople, n'aurait plus compté que 10,000 hommes au plus.

La ville de Constantinople, proprement dite, forme un triangle entre la mer de Marmara, l'embouchure du Bosphore et la Corne-d'Or. Le troisième côté de ce triangle, vers le continent, est fermé dans toute son étendue par un mur fort épais, de 10 à 12 mètres de hauteur, qui date de l'empire byzantin et qui a environ 9,000 mètres de longueur (1). La partie supérieure de ce mur a une largeur d'environ 4 à 5 pieds, de sorte qu'on peut s'y mouvoir en toute sécurité. Les créneaux étant presque partout dans un excellent état de conservation, il faudrait très-peu de travaux pour mettre ce mur en état d'être défendu avec efficacité par des tirailleurs. Il existe en outre autour de cette enceinte, à 70 ou 90 mètres de distance, de grosses tours placées en saillie et élevées de plusieurs étages. Ces tours, dont la construction remonte au règne de l'empereur Julien, ne sont pas disposées pour être

(1) On consultera avec fruit l'excellent plan de Constantinople que l'auteur a fait paraître, en 1842, chez Simon Schropp, à Berlin, et qui repose sur un levé géométrique de la ville et des environs, à quatre milles de distance.

défendues par de l'artillerie; mais il serait facile de les utiliser à cet effet, en les abaissant et en établissant en arrière des parapets en pierre.

A 20 ou 25 mètres en avant du mur principal, il en existe un second, plus petit, flanqué également de tours, mais d'une moindre dimension et espacées d'environ 350 mètres. Un fossé sec de 20 mètres sur 4 de profondeur, et revêtu en maçonnerie sur ses deux escarpes, s'étend devant toute la ligne de ce second mur. Le plus élevé des deux murs entoure aussi la ville du côté de la mer de Marmara et du port, sur une longueur d'environ 18,000 mètres, et contient à peu près 300 grandes tours.

Des pans de mur tout entiers et des moitiés de tours remplissent les fossés sans être brisés; mais on ne trouve nulle part, du moins du côté du continent, une véritable brèche. Des parties restées debout, quatorze siècles ont fait une masse solide comme un roc et maintenue encore par les fortes tiges des lierres qui les recouvrent. Quoiqu'on aperçoive à la distance d'un mille les créneaux de ce mur élevé, les cyprès des cimetières musulmans qui sont en avant le dérobent entièrement à la vue lorsqu'on s'en approche à portée de canon. Il ne serait donc nullement facile d'y pratiquer une brèche, du moins avec de l'artillerie de campagne ; les bombes mêmes ne causeraient que peu de dommage, car il n'y a que des jardins dans un espace de près de 1,000 mètres en arrière du mur, et la véritable ville, habitée en partie par des musulmans, ne commence qu'à un quart de mille de là, près de la grande mosquée de Mahmoud le Conquérant. Le sé-

rail, situé sur la pointe extrême d'une langue de terre, est entouré de murs épais et de hautes tours, et formerait une citadelle très-forte contre la ville ; le château des Sept-Tours, élevé au point où le mur d'enceinte atteint la mer de Marmara, et entouré de fortes tours et d'un mur de 25 mètres de hauteur, offrirait un excellent réduit. Du côté de la terre ferme, on entre dans la ville par cinq portes défendues chacune par deux tours; une sixième porte est murée depuis longtemps.

Le point le plus favorable pour s'approcher de la muraille du côté de la terre ferme se trouve entre le torrent de Topdschilar et le port; la pente assez raide de la montagne et le faubourg d'Ejub, permettraient à l'ennemi de s'avancer sans être aperçu de la ville; au pied de cette hauteur, à un quart de mille de l'enceinte, on découvre un immense bâtiment de 500 mètres de longueur sur 200 de largeur environ, avec des tours élevées sur les flancs : c'est la caserne de Ramis-Tschiflik, qui peut recevoir 5 à 6,000 hommes. En avant de cette caserne existent quelques retranchements, assez inhabilement tracés, qu'on y avait établis aussitôt qu'on eut appris la nouvelle du passage du Balkan par les Russes, et à trois milles sur la gauche de la grande route d'Andrinople s'élève un bâtiment encore plus grand et également flanqué de tours. C'est dans cette plaine, appelée Daoud-Pacha, que, pendant trois siècles, les janissaires s'étaient rassemblés avant de se mettre en campagne; c'est de ce point que s'étaient élancées les armées qui avaient conquis la Hongrie, menacé Vienne et pé-

nétré jusqu'en Styrie. Après la destruction des janissaires, le sultan Mahmoud y avait fait bâtir une caserne capable de contenir 8,000 hommes de ses nouvelles troupes régulières. Elle renferme une mosquée, des bains, un kiosque impérial, et présente un front d'environ 700 mètres. Ces casernes immenses sont sans contredit les plus grands bâtiments de Constantinople, sans en excepter même les mosquées et les palais; elles forment avec l'hôpital de Hasta-Hané, construction également très-massive et très-étendue qui se trouve entre ces deux casernes, une espèce de fort détaché qui pourrait facilement loger un corps de 14,000 hommes. Ces bâtiments pourraient servir de point d'appui aux ailes d'une armée considérable, qui serait campée entre eux et le mur d'enceinte, et dont la position serait encore fortifiée par des ouvrages de campagne judicieusement placés. L'eau, si nécessaire dans ces climats, n'y manque pas, car les aqueducs qui alimentent les fontaines de Constantinople passent dans des canaux souterrains au dessous des casernes, et y amènent en abondance cet élément indispensable.

Les faubourgs de Constantinople, tels que Péra, Kassim-Pacha, Hasskjoï, situés sur une colline raïde au nord du port, sont beaucoup moins bien défendus que la ville elle-même. Ils sont entièrement ouverts et habités par une population de plus de cent mille âmes, composée pour la plus grande partie de Grecs, d'Arméniens, de Francs et de juifs. Malheureusement, c'est là que se trouvent les plus grands établissements militaires et maritimes : l'arsenal, les

chantiers, les magasins, la fonderie, une fabrique de fusils, et les casernes des bombardiers et des artilleurs.

Galata, ancienne factorerie de la république de Gènes, qui jadis dictait des lois à l'empire byzantin, alors qu'il commençait à chanceler, forme une espèce de citadelle. Ce faubourg est entouré de murs très-hauts et les rues, placées en amphithéâtre, ont une pente tellement raide qu'on ne peut pas les voir de Péra, dont la position est cependant plus élevée. Une grande tour domine Galata, où se fait encore aujourd'hui tout le commerce avec l'Europe; mais ce faubourg, que la nature a rendu si fort, est tourné vers le port et ne contribue en rien à la défense du côté de la terre, comme aussi il ne protége aucun des établissements que nous venons de mentionner.

Mais, même de ce côté, les abords de la ville peuvent être facilement défendus, et si le sultan, menacé par terre à la fois à l'ouest et au nord, n'avait plus que quelques milliers de soldats réguliers à sa disposition, il pourrait abandonner la défense des murs de Constantinople aux habitants et se placer avec sa petite armée sur le plateau au nord de Péra. L'avant-garde de cette armée trouverait une position avantageuse près de Sindschirlikuju, sur la grande route de Bujukdéré; cette position, appuyée des deux côtés sur des ravins profonds, n'a que 900 mètres de front et peut être fortifiée, sans de grands travaux, par des ouvrages de campagne. Les routes peu nombreuses et très-mauvaises qui y montent de la vallée des Eaux-Douces peuvent être gardées

par des postes. Pour l'attaquer de front, l'ennemi serait obligé de détacher un corps spécial qui devrait passer le Cydaris et le Barbysès sur les ponts d'Ali-Beikjoï et de Kjahathané, et serait séparé du corps principal par une distance de 2 milles, par les vallées profondes de ces deux rivières et par des défilés fort difficiles. Sa sûreté serait, de plus, fort menacée par l'attaque d'un corps turc partant du faubourg d'Ejub. Son approvisionnement devrait donc se faire par Kilios ou Derkos sur la mer Noire. Un point fort avantageux où les Turcs pourraient encore se retrancher, est la langue de terre élevée et étroite qui se trouve à l'est du village de Kjahathané.

L'eau étant une des choses les plus importantes à considérer dans la défense de Constantinople, on nous permettra de nous arrêter un instant pour donner au lecteur quelques détails sur la manière dont elle y est amenée. La ville étant bâtie tout entière sur un fond de rochers, on ne trouve dans les rares puits qui y sont creusés qu'une eau amère. Le premier soin des empereurs grecs avait donc été de procurer aux habitants cet élément si nécessaire, au moyen d'aqueducs grandioses. Les collines qui, vers le nord, bordent la mer Noire, absorbent en hiver et au printemps une grande quantité d'eau sous forme de pluie et de neige. On y avait endigué des vallées entières par des murs gigantesques, et l'on avait formé ainsi des étangs artificiels contenant assez d'eau pour suffire, malgré l'évaporation pendant l'été, à la consommation des habitants jusqu'à la saison des pluies.

Des canaux murés et couverts dont les sinuosités s'étendent sur une longueur de 4 à 5 milles, conduisaient l'eau de ces étangs à la ville. A cet effet, il avait fallu percer les montagnes et traverser les vallées au moyen d'aqueducs qui souvent ont 33 mètres de hauteur, et quelquefois plus de 800 mètres de longueur. Comme il aurait suffi de couper ces canaux à un seul endroit pour tarir les fontaines de la ville, la prévoyance des empereurs grecs avait fait construire, en dedans des murs, des bassins considérables où l'eau, amenée pendant la paix, aurait, en cas de guerre, satisfait aux besoins immédiats des habitants; mais la négligence habituelle des Turcs a laissé tomber en ruines ces réservoirs. Aujourd'hui ils sont couverts de jardins; on y a construit des maisons et même des mosquées : ils sont nommés *tschukurbostan*, c'est-à-dire jardins dans un bas-fond. Les réservoirs couverts servent aujourd'hui d'habitation aux fileurs de soie, et sont à moitié remplis de décombres; cependant on pourrait facilement les rétablir et les rendre à leur première destination. Dans l'état actuel des choses, la mauvaise eau des puits ne suffirait point à la consommation des habitants dans le cas d'un investissement complet; mais s'il ne s'agissait que d'un investissement du côté de la terre ferme, on se procurerait en abondance de l'eau potable, tirée des sources de Scutari, Tschamlidsché, Karakulack et surtout des fontaines si riches de Sultanieh, situées sur le bord de la mer et qui suffisent à l'approvisionnement de flottes entières.

Les vivres ne manqueraient pas davantage dans la capitale tant que les Turcs resteraient maîtres de la mer de Marmara ; les bords fertiles de cette mer nourrissent d'innombrables troupeaux et produisent en abondance du blé, des olives, du vin et des légumes. La ville de Brousse, principal centre de production, est en communication constante avec la capitale par le port de Mudania. La mer, de son côté, fournit d'excellents poissons, et cette ressource seule préserverait les habitants de Constantinople de la famine (1). Alors même qu'une flotte ennemie paraîtrait dans l'Hellespont, il lui serait pour ainsi dire impossible d'intercepter les communications de Constantinople avec Scutari et l'Asie-Mineure. La largeur du Bosphore entre ces deux villes n'est que d'environ 1,500 mètres, et il est complétement dominé par le rivage élevé sur lequel est bâti le sérail. Les quais si larges et le plateau de Gulhané sont particulièrement propres à recevoir des batteries. Animés par les conseils et l'activité de l'ambassadeur français, le général Sébastiani, les Turcs y placèrent en peu de jours plusieurs centaines de pièces, qui eussent empêché les vaisseaux ennemis de jeter l'ancre entre les deux rives, et d'interrompre ainsi, même momentanément, la communication avec l'Asie.

Il résulte de ces détails topographiques, que pour

(1) L'inépuisable bonté de la nature elle-même semble vouloir venir en aide à cette population nombreuse et paresseuse, car en automne des millions de cailles, dans leur passage de la Russie méridionale sur la mer Noire, tombent épuisées lorsqu'elles arrivent sur l'isthme de Thrace.

investir complétement Constantinople, il faut pouvoir disposer de deux armées en Europe, d'une troisième en Asie, et, de plus, d'une flotte occupant la mer de Marmara; encore faudrait-il que la marine turque eût été préalablement détruite, et que le passage d'un des deux détroits, les Dardanelles ou le Bosphore, eût été forcé par cette flotte.

On sait que les Dardanelles ont une longueur d'environ 4 milles, que leur largeur à leur extrémité méridionale, entre les châteaux neufs, est d'un demi-mille environ, et de 1,500 mètres seulement entre les vieux châteaux. Près de Nagara, l'ancienne Abydos, cette largeur atteint 2,500 mètres. La véritable défense de ce détroit repose sur les batteries établies sur une ligne de 6,000 mètres environ entre Sultan-Hissar et Nagara (*voyez* le plan 12), car les châteaux neufs ne servent qu'à empêcher l'ennemi de jeter l'ancre en dedans du détroit. Les succès obtenus sur mer, dans ces derniers temps, par les Anglais et les Français, ont accrédité l'opinion que les batteries du rivage ne seraient point en état de résister à des flottes qui peuvent concentrer des centaines de bouches à feu sur un seul point. Il est hors de doute qu'une flotte quelque peu respectable ne soit supérieure, quant au nombre des canons, aux Dardanelles, quoiqu'elles soient armées de plus de 585 pièces, pour la plupart d'un très-fort calibre. Il faut ajouter encore qu'un vaisseau, qui par un vent favorable fait 5 lieues à l'heure, ne reste exposé au feu de ces batteries que pendant environ six minutes. Il ne faut pas perdre de vue néanmoins que les effets de l'artillerie de marine

et de l'artillerie de terre sont tout à fait différents et en faveur de cette dernière.

Un boulet tiré par un vaisseau tue tout au plus quelques hommes ou démonte une pièce, tandis que lancé par une batterie de terre, il peut mettre un vaisseau entièrement hors de combat. Les hommes, les pièces, les munitions sont d'ailleurs bien plus en sûreté derrière le rempart d'une batterie de terre que derrière la membrure en bois d'un navire.

L'artillerie de terre ne présente comme but qu'une hauteur d'environ 2 mètres, et le moindre roulis du vaisseau changeant l'élévation de son artillerie, des bordées entières peuvent porter ou trop haut ou trop bas. A terre, les canons sont sur un plan immobile, où l'artilleur peut tranquillement viser un but haut de 30 pieds et large de 200. Les boulets qui atteignent trop bas peuvent encore avoir de l'effet par leurs ricochets, et ceux qui sont tirés trop haut enlever les mâts et la voilure.

La situation serait encore plus avantageuse pour les batteries de terre dans les Dardanelles, si toutes les pièces, à l'exception de celles placées à Eski-Hissarlik et dans les tours, n'étaient pas à fleur d'eau. Les canons qui se trouvent de 20 à 30 pieds au dessus de l'eau, n'ont rien à craindre d'un coup de ricochet et ne sont exposées qu'au feu direct des bâtiments, et il est même tout à fait invraisemblable qu'elles puissent être atteintes. Un autre avantage des forts des Dardanelles est que tous les parapets, ainsi que toutes les plates-formes, sont en pierre.

Le calibre des pièces est bien supérieur à celui

qu'on emploie généralement sur les bâtiments. Tandis que ceux-ci contiennent seulement des pièces de 32, les batteries des Dardanelles renferment 108 pièces de bronze de 44, 19 pièces de 60 et 30 de 121. De plus, il y a les fameuses 63 pièces en bronze appelées *kemerliks*, qui lancent des boulets en pierre de 1,570 livres. Ces canons énormes ont souvent un calibre de 28 pouces de diamètre, et sont assez larges pour qu'un homme puisse y entrer jusqu'au fond.

Ces pièces sont placées à terre sur des blocs de chêne, et sont adossées contre un mur assez fort pour empêcher le recul, car autrement on ne pourrait plus les avancer pendant le combat. Leurs lumières ont été élargies par l'usage jusqu'à avoir la circonférence d'un canon de fusil ; il faut près d'un quintal de poudre pour composer la charge ; or, comme celle-ci s'enflamme très-lentement, on en trouve toujours à terre, devant l'embouchure, une assez forte quantité qui a été lancée sans s'être enflammée. Le bruit de l'explosion est naturellement très-fort, mais sourd, et bien moins sensible à l'oreille que celui d'une pièce de 18 tirée dans une casemate. On suit facilement de l'œil le boulet noirci par la poudre et qui se fend souvent en deux ou plusieurs morceaux ; en ricochant sur l'eau, un de ces boulets, lancé d'Europe, atteint souvent la rive opposée et roule encore jusque sur les collines qui bordent la plage.

Ces canons ont le défaut de ne pouvoir être pointés qu'en ligne droite, et d'exiger beaucoup de temps pour être chargés. En revanche, quand un de leurs boulets frappe le but, il produit un effet ex-

traordinaire (1). Lorsque l'amiral Duckworth força le passage des Dardanelles, en 1807, les défenses de ce détroit se trouvaient dans l'état le plus déplorable, et cependant la flotte anglaise fut très-fortement endommagée, surtout par le feu de ces kemerliks. Un boulet de granit, pesant 500 livres et ayant 2 pieds 2 pouces de diamètre, traversa toute la membrure du gaillard d'arrière d'un bâtiment, et roula lourdement sur toute la longueur du pont, détruisant tout ce qu'il rencontrait sur son chemin. Un autre boulet enleva le gouvernail du vaisseau *la République* et tua 24 hommes. Le *Windham* eut son grand mât emporté d'un seul coup, et le gaillard d'avant du *Royal-George*, de 110 canons, fut tellement abîmé par un boulet, que ce vaisseau était sur le point de couler bas et ne put être maintenu à flot qu'au prix des plus grands efforts. On sait que les trous des boulets qui atteignent le vaisseau au dessous de la flottaison sont bouchés au moyen de coins que des hommes placés à cet effet tiennent tout prêts, afin d'empêcher l'eau d'entrer; mais comment boucher des trous de plus de 2 pieds de diamètre ?

Une autre difficulté qu'on rencontre dans le passage des Dardanelles, c'est que le vent du nord y règne presque sans interruption pendant tout l'été. Les vaisseaux marchands sont obligés d'attendre sou-

(1) Au moyen d'un mécanisme inventé par le capitaine prussien Laue, le chargement de ces pièces, qui autrefois demandait plus d'une demi-heure, a lieu maintenant en cinq minutes. Ce même officier avait proposé aussi une espèce d'affût fort ingénieux pour pointer latéralement ces kemerliks; mais ce projet n'a pas été exécuté.

vent de quatre à six semaines un vent du sud assez fort pour lutter contre le courant rapide qui se dirige vers l'Archipel. Si ce vent du sud est faible, il cesse entièrement quelquefois près de Nagara, tandis que près de Gallipolis on retrouve encore le vent du nord.

Une flotte venant de la mer Méditerranée ne peut donc jamais compter avec certitude arriver devant Constantinople au moment opportun ; elle y sera rendue ou trop tôt ou trop tard, ce qui pourra être également fatal. Avec un vent fort et favorable, un bâtiment ne saurait rien faire de mieux que de naviguer le plus près possible de Sultan-Hissar. De cette manière, il se tiendra à distance des 111 pièces établies à Kilid-Bahar, sur la côte d'Europe, et ne sera exposé aux 197 canons de Sultan-Hissar que pendant l'espace d'une minute à peu près ; reste à savoir si cette minute ne suffira pas pour l'anéantir.

On objectera peut-être qu'on tournerait toutes ces difficultés si l'on débarquait un corps de troupe sur les côtes, ce qui pourrait surtout se faire dans la rade de Ténédos.

Sans doute, la plupart de ces batteries ne sont fermées à la gorge que par de faibles murs, et elles sont dominées par le terrain à une très-grande proximité ; cependant cela n'a pas lieu partout : Kum-Kaleh et Sultan-Hissar notamment ne sont point dominés. Ces forts ont des murs de 13 mètres de hauteur et de 6 d'épaisseur. A l'intérieur de ce dernier fort, il y a de plus un donjon de 22 mètres de haut qui ne forme pour ainsi dire qu'une seule masse de rochers,

et sur la plate-forme duquel il y a place pour 28 pièces d'artillerie. Il en est de même au château de Kilid-Bahar, sur la côte d'Europe. Avec un tel profil, un château a beau être dominé, on ne l'enlèvera pas pour cela du premier coup. En outre, 290 pièces, dont 45 kemerliks, sont placées dans ces deux châteaux ou dans leur voisinage immédiat, et il ne serait pas plus facile de les prendre par terre que de passer devant elles sur mer.

Toutefois, nous ne prétendons point dire qu'il soit impossible de forcer le passage des Dardanelles ; l'expérience nous démontre le contraire, et avec un adversaire peu vigilant et négligent, on peut tout hasarder. Notre raisonnement avait seulement pour but de faire apprécier à sa juste valeur la difficulté de ce passage, que quelques auteurs ont traité avec un peu trop de légèreté.

Quant au Bosphore, cette seconde route maritime de Constantinople, les éléments sont en faveur d'une flotte venant de la mer Noire. Les vents du nord et le courant, qui se dirige vers le sud avec une vitesse d'un demi-mille à l'heure, amèneraient promptement la flotte russe sous les murs de cette capitale. Mais dans quel état y arriverait-elle ?

Le Bosphore a 4 milles de longueur, mais il n'a guère que la moitié de la largeur des Dardanelles. Dans les nombreuses sinuosités de son parcours, il est défendu par 392 pièces. Les batteries étagées qui se trouvent sur les deux rives, auprès des phares signalant son embouchure dans la mer Noire, sont à un demi-mille de distance l'une de l'autre ; mais entre

les châteaux de Karibsché et de Poiros, le détroit se rétrécit à moitié de cette largeur. Ces forts, bâtis par le baron Trott, avec une pierre de grès vert et tendre, ont trois étages de batteries, dont la seconde est casematée. L'étage inférieur est souvent envahi par les flots de la mer, qui arrivent avec force du Pont-Euxin. Deux tours rondes détachées et casematées, placées sur les hauteurs, les défendent contre une attaque du côté de la terre. Près de ces batteries on rencontre, sur la côte européenne, le fort de Bujuk-Liman, bâti à fleur d'eau, tandis que Fil-Burnu, sur la côte asiatique, est comme appliqué à un mur de rochers fort escarpés. Ces forts ont été construits par l'ingénieur français Monnier, en 1794.

Mais la véritable défense du Bosphore repose sur les feux croisés des quatre grands forts de Roumeli, d'Anadoli-Kawak, de Telli-Tabia et de Madjar-Kalessi. Le Bosphore se rétrécit dans cet endroit jusqu'à quatorze et même douze cents pas; 160 pièces de gros calibre y sont placées, de manière que leurs feux s'entre-croisent et se prêtent un mutuel appui. La position du dernier de ces forts surtout est extrêmement favorable, car 60 pièces sont à fleur d'eau, et l'on peut établir sur le plateau qui se trouve à 30 ou 40 pieds au dessus, une batterie étagée formidable. Les ruines d'un vieux château génois peuvent facilement être mises en état de garantir ce fort contre un coup de main du côté de la terre. En se rapprochant de la mer de Marmara, la largeur du Bosphore augmente, et l'on ne rencontre plus que quelques petites batteries sur la rive d'Europe seulement, car les fau-

bourgs de Constantinople s'étendent presque sans interruption pendant 3 milles le long de ces rivages enchanteurs.

Les collines entre lesquelles le Bosphore serpente comme un fleuve majestueux, ont environ 270 mètres de hauteur du côté de la mer Noire. Près de la mer de Marmara, elles s'inclinent peu à peu; mais leurs bords sont formés par des rochers escarpés. La conformation du terrain est donc telle que les batteries sont partout dominées, et peuvent être attaquées par terre avec avantage. Cependant les rochers abrupts de la rive asiatique rendraient fort difficile le débarquement des troupes qui voudraient prendre ces forts à revers. La baie de Kilios, sur la côte européenne, est défendue par un fort carré à bastions étroits, dont les murs ont 7 mètres de hauteur; mais les bâtiments qui auraient un très-faible tirant d'eau pourraient aisément débarquer des troupes sur la plage basse et sablonneuse qui s'étend entre Kilios et le lac de Derkos. Pour faciliter à une flotte le passage du Bosphore, il faudrait entreprendre des débarquements sur les deux rives à la fois, car les batteries établies sur chacune d'elles suffiraient pour empêcher ce passage. Il ne faut pas oublier non plus qu'on trouverait toujours dans la capitale, si rapprochée de là, quelques milliers d'hommes qui pourraient s'opposer à cette entreprise.

Il existe un excellent emplacement pour deux grandes batteries auprès des deux vieux châteaux forts de Roumeli et d'Anadoli-Hissar, que les Turcs bâtirent aussitôt après la conquête de Constantinople, au point

où les deux rives du Bosphore sont le plus rapprochées et n'ont qu'une distance de 800 mètres. Ces châteaux, et surtout celui de la rive européenne, sont à l'abri d'un coup de main; leurs murs ont 13 mètres de hauteur, sont garnis d'excellents créneaux et flanqués de grosses tours.

La pointe du sérail et la grande place de Gulhané fourniraient assez d'espace pour y placer, à l'abri du feu ennemi, une centaine de pièces, dont le feu commanderait complétement le passage entre Constantinople et Scutari; ce passage n'est pas plus large que les Dardanelles ne le sont à leur point le plus resserré.

Le lecteur nous pardonnera d'avoir insisté sur la description de Constantinople; mais cette ville, dont la constitution topographique a dû exercer une grande influence sur la conduite du général Diebitsch, jouera le rôle le plus considérable dans chaque guerre qui aura lieu désormais dans ces parages. N'a-t-on pas vu l'empire d'Orient réduit, pendant une longue suite d'années, à la seule banlieue de Constantinople? On sait d'ailleurs que des villes renfermant un demi-million d'habitants ne succombent pas à la force des armes, mais tombent par leur propre faute. Ce n'est que lorsque les populations de ces villes sont entièrement énervées, comme l'étaient les Romains de Byzance au quinzième siècle, ou qu'elles sont déchirées par des partis, comme l'était Paris au commencement du nôtre, qu'une armée ennemie ose y pénétrer.

Sans doute à Constantinople, aussi un parti puissant

n'attendait, depuis la destruction des janissaires, que le moment favorable pour arborer le drapeau de la révolte. Les embarras du gouvernement ottoman depuis que les Russes avaient passé le Balkan, événement considéré comme impossible jusque-là, furent sur le point d'amener une catastrophe.

Chosref-Pacha, cet excellent chef de police de la capitale turque, était depuis longtemps sur les traces de la conjuration, et il fit un exemple terrible; il lui importait peu que quelques centaines d'innocents perdissent la vie, pourvu que pas un coupable ne vînt à échapper. Pour le moment donc l'explosion du mécontentement général était suspendue. Mais rien ne pouvait mieux réconcilier les partis que la présence d'une armée russe sous les murs de Constantinople, où depuis quatre siècles on n'avait pas vu d'ennemis. Les musulmans mécontents voulaient bien le rétablissement de l'ancien ordre de choses, mais non la domination des infidèles; ils voyaient avec plaisir les embarras de la Porte, mais ils sentaient bien que son renversement serait leur propre ruine. Les Grecs et les Arméniens habitent presque tous de l'autre côté du port. Dans la ville proprement dite, ils forment à peine un quart de la population. D'ailleurs, habitués à la soumission par un long esclavage, il leur aurait fallu pour prendre un parti plus de temps que la durée de la lutte entre les Russes et les Turcs ne leur en promettait. Tout en faisant des vœux pour que la conclusion de la paix eût lieu aux dépens de la Porte, ils ne pouvaient désirer que la ville fût livrée à un assaut, dont ils auraient eu à supporter aussi tout le péril.

Du haut des tours et des minarets des mosquées, on aurait pu compter facilement les baïonnettes des ennemis rassemblés sur la plaine découverte de Daoud-Pacha. Le petit nombre des Russes aurait relevé le courage du plus lâche des habitants. Tous se seraient portés sur le mur d'enceinte pour défendre leurs familles et leurs biens contre cette poignée d'ennemis. 15,000 hommes se trouvaient dans le camp retranché de Tschiflik, un nombre égal occupait le château et les batteries établies le long du Bosphore. Sans même employer les habitants armés de la capitale, le sultan aurait pu opposer aux Russes une armée aussi nombreuse que la leur. Comment les Russes auraient-ils fait pour l'attaquer? L'hiver approchait, et quel sort n'attendait pas les assaillants, s'ils eussent été obligés de se retirer devant Mustapha-Pacha et ses Albanais, qui s'avançaient du côté de Philippopolis?

Il ne restait donc à Diebitsch d'autre parti à prendre que d'en imposer à ses adversaires par des démonstrations hardies, et c'est ce qu'il fit. La force de l'armée russe à Andrinople était généralement évaluée, même par les ambassadeurs européens à Constantinople, à 60,000 hommes; une fois arrivée sous les murs de cette ville, toute illusion à cet égard se serait évanouie. Un ukase publié à Pétersbourg le 10 août et ordonnant une levée de 3 hommes sur 500 âmes, est une preuve que là même on ne considérait pas la guerre comme terminée par suite du passage du Balkan. On avait donc dirigé sur Andrinople quelques régiments de réserve et des compagnies d'invalides, on avait renforcé la flotte de l'a-

miral Heyden de 3 vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates qu'on avait retirés de la Baltique, et enfin on avait fait venir de Hollande la seconde moitié de l'emprunt de 42 millions de florins qu'on y avait négocié.

Nous voyons par là qu'à Saint-Pétersbourg on faisait des réflexions fort sérieuses sur la situation où se trouvait le général Diebitsch et ses 20,000 hommes, épuisés de fatigue et de maladie, engagés dans une ville ennemie de 80,000 habitants, entre les 30,000 Turcs de l'armée de Constantinople et les 30,000 Albanais arrivés déjà à Sophia.

Le général Krassowski avait fait, il est vrai, une tentative pour s'emparer de Schumla, mais sans aucun succès. Il avait alors commencé un siége en règle, ouvert des tranchées et livré plusieurs petits combats, dans l'un desquels le prince Madatof fut blessé mortellement, sans emporter un seul ouvrage ennemi. Le général Kisselef, de son côté, avait toutes les peines du monde pour empêcher les Turcs de pénétrer dans la Valachie. Les places de Widdin, de Nicopolis, de Sistowa, de Rustschuk et de Giurgewo, étaient toujours entre leurs mains, et les communications entre elles par le Danube avaient été rétablies. Le général Geismar avait bien passé ce fleuve, mais c'était seulement pour observer les mouvements menaçants du pacha de Scodra.

L'empereur Nicolas avait nommé depuis longtemps l'adjudant général comte Alexis Orloff et le conseiller d'État comte de Pahlen, pour suivre les négociations que le général en chef jugerait à propos d'ouvrir. Les

plénipotentiaires de la Russie arrivèrent à Burgas le 28 août, et le même jour ceux de la Porte entrèrent à Andrinople. Le sultan avait longtemps refusé de croire que les Russes fussent aussi forts et ses propres ressources aussi faibles, que ses ministres et les diplomates présents à sa cour le lui assuraient. La plupart de ces ministres craignaient plus une insurrection dans les rues de la capitale, qui leur aurait coûté non-seulement leur position, mais aussi leur tête, qu'une paix désavantageuse achetée au prix du sacrifice de quelques provinces. Les diplomates, de leur côté, travaillaient involontairement pour le général Diebitsch. Leurs intérêts différaient naturellement de ceux de la Porte ottomane. Il leur importait de voir terminer une guerre qui depuis deux ans déjà menaçait la paix générale. La Prusse surtout désirait voir une puissance amie, dont le souverain était proche parent de son roi, conclure une paix honorable, afin d'éviter ainsi les complications incalculables qui auraient surgi, si, avant la conclusion de la paix, une insurrection générale à Constantinople avait mis fin à l'existence de l'empire ottoman en Europe.

On connaît l'influence prépondérante exercée dans cette occasion par l'ambassadeur de Prusse, le général baron de Muffling. Le général Diebitsch ne devait rien tant souhaiter, et l'on peut même dire que rien ne lui était plus nécessaire, que de voir s'ouvrir des négociations pour traiter de la paix. Aussitôt donc que Mehmet-Sadik-Effendi, *defter-dar* ou trésorier, et Abdul-Kadir-Bey, *kadi-asker* ou grand-juge de la Roumélie, furent entrés à Andrinople, Diebitsch

chargea le général prince Gortschakof et le conseiller d'Etat Fonton de suivre les négociations jusqu'à l'arrivée des plénipotentiaires de l'empereur. Elles furent ouvertes le 1er septembre, et eurent tout d'abord le meilleur succès, car à Constantinople on voulait avant tout gagner du temps pour étouffer la conspiration des janissaires; mais quand les plénipotentiaires turcs eurent pu se convaincre sur les lieux de la faiblesse numérique des Russes, et lorsque la position de Mustapha-Pacha, dont on n'avait eu jusque-là aucune connaissance, eut relevé leur courage, ils devinrent plus difficiles, et finirent par déclarer, le 8 septembre, qu'ils n'avaient point d'instructions concernant l'indemnité de guerre demandée par les Russes.

Le général Diebitsch sut conserver les apparences de la plus grande sécurité, basée sur la conscience de sa supériorité numérique. Il paraissait être également prêt à conclure la paix à des conditions équitables ou à l'imposer les armes à la main. Aussitôt donc que les Turcs firent mine de montrer des dispositions défavorables, il ordonna à son avant-garde de se mettre en marche contre la capitale, afin d'appuyer les justes demandes des plénipotentiaires russes. L'amiral Greigh s'était emparé en peu de jours des ports de Wasiliko, d'Agtjeboli et d'Iniada, dans la mer Noire, tandis que l'amiral Heyden se rendait à Enos avec la flotte de l'Archipel. Le général Pahlen, qui, avec le 2e corps, avait été poussé jusqu'à Kirk-lissa, quitta son camp le 5 septembre, et arriva le lendemain à Wisa, petite ville située dans les mon-

tagnes de Strandscha, d'où il se mit en communication avec la flotte, qui était venue sur ces entrefaites dans la baie de Midia et se présentait à l'entrée même du Bosphore, où l'escadre turque restait inactive à l'ancre.

Sur l'aile droite des Russes, on avait détaché vers Demotika un régiment de hulans du Bug, avec 4 pièces d'artillerie à cheval et quelques Cosaques. Le général Siewers appuya ce mouvement avec les régiments de Smolensk et de Courlande, appartenant à la 4e division de hulans. Il s'empara sans résistance des villes de Demotika et d'Ipsala, et s'avança sur Enos. Les habitants accueillirent partout l'armée russe avec des démonstrations de joie; les Turcs livrèrent leurs armes et les rajahs implorèrent la protection des Russes. Une troupe de cavaliers qui formaient l'avant-garde d'un corps de 1,500 hommes envoyés à Constantinople par le pacha de Salonique, furent culbutés et dispersés, et les Russes arrivèrent devant Enos le 7 septembre. Cette place, dont les murs étaient garnis de 54 pièces, capitula le lendemain. Au centre, le général Roth, avec le 6e corps, se porta en avant sur la grande route de Constantinople; le 7, il arriva à Eski-Baba, et le 8 à Luleh-Burgas; son avant-garde s'arrêta à Caristran et envoya ses éclaireurs jusqu'à Tschorlu et Rodosto. Le jour même où les plénipotentiaires turcs avaient rompu les négociations, l'avant-garde de l'armée russe s'étendait sur une ligne de 25 milles, ayant son aile gauche à Midia, sur la mer Noire, et son aile droite à Enos, sur l'Archipel. Les deux corps placés à Wisa et à Luleh-Burgas ne comptaient guère

plus de 8,000 hommes et représentaient seulement l'avant-garde d'une armée plus considérable; mais comme ils s'étaient déjà avancés à plus de moitié chemin entre Andrinople et Constantinople, il était grand temps que le gros de l'armée fît son apparition. Le 7e corps, resté à Andrinople, forma ce gros de l'armée, dont on avait détaché une troupe de cavalerie avec 2 pièces d'artillerie vers Hermanly, dans la direction de Philippopolis. Le 37e de chasseurs était resté à Sliwno, et un régiment de hulans du Bug avait été envoyé à Enos. Ce soi-disant gros de l'armée consistait ainsi en 10 bataillons et 15 escadrons, qui, déduction faite des nombreux malades, comptaient tout au plus 4 à 5,000 hommes. Voilà donc l'armée qui devait s'opposer aux 30,000 Arnautes, tenir en respect une ville de 80,000 âmes, et rester assez forte pour s'emparer d'une capitale ayant 500,000 habitants.

Le général Diebitsch avait accordé cinq jours aux plénipotentiaires turcs pour demander des instructions à la Porte; si, passé ce délai, ils n'en avaient point reçu, il irait, avait-il dit, les chercher lui-même à Constantinople. Mais la paix fut signée le 14 septembre. On peut juger si, sans cet événement, il eût été possible au général russe de faire un pas de plus en avant. Nous pensons que la conclusion de la paix tira Diebitsch de la position la plus critique, position qui, prolongée de quelques jours, pouvait le précipiter du faîte de ses triomphes dans une ruine complète.

Le danger qui menaçait du côté des Arnautes était fort grave. Le général Kisselef avait suivi le pacha de

Scodra dans la direction de Wrazza; il y reçut la nouvelle de la conclusion de la paix et s'arrêta aussitôt. Ce pacha, qui avait trahi son souverain par ses longues hésitations, ne le trahissait pas moins alors en s'obstinant à ne pas se retirer. S'il se fût présenté à temps sur le théâtre de la guerre avec sa nombreuse armée, formée d'excellentes troupes, il aurait pu donner une tournure favorable à cette campagne. Au lieu de cela, il n'arriva que quand tout était fini; et lorsque le sultan lui ordonna à plusieurs reprises de se retirer en Albanie, il répondit qu'il n'avait point d'argent pour renvoyer ses soldats chez eux. Sans s'inquiéter de l'armistice, il poussa donc, vers la fin de septembre, son avant-garde jusqu'à Hasskjoï, situé entre Philippopolis et Andrinople, et fit mine de vouloir s'emparer de la ville de Demotika. Le général Rudiger, avec le 7e corps, se porta en toute hâte vers le bourg de Mustapha-Pacha, tandis que le général Scheremetief s'avança avec sa brigade de hulans à Demotika; mais, le 2 octobre, ces détachements furent rappelés à Andrinople, où il n'y avait presque plus de troupes. Le pacha de Scodra avait marché avec ses 30,000 hommes sur Philippopolis, vers la même époque, et fit dire au général Diebitsch que le samedi suivant, 10 octobre, il arriverait à Andrinople pour y prendre ses quartiers d'hiver.

C'est alors que le général Kisselef reçut l'ordre de se porter en avant. Son avant-garde, consistant en 4 bataillons, 8 escadrons, 500 Cosaques et 30 pièces d'artillerie, rencontra, le 16 octobre, un corps de 1,700 Turcs près d'Arnaut-Kalessi. Ce corps, ayant

avec lui trois pièces d'artillerie, s'était retranché dans cet endroit et formait l'arrière-garde du pacha. Le parlementaire russe envoyé dans le camp turc fut reçu à coups de fusil, et les Arnautes commencèrent aussitôt l'attaque. Le combat dura jusqu'au soir et reprit le lendemain matin, mais il paraît avoir été très-peu sanglant; il se termina par la défaite du corps turc. Le général Geismar défendit expressément qu'on poursuivît l'ennemi; il permit en outre que les bagages des Turcs rejoignissent le gros de leur armée, et il rendit même les pièces enlevées pendant le combat.

Le général Kisselef s'arrêta à Gabrowa, et partout les Russes évitèrent une nouvelle rencontre, ayant soin de répandre de tous côtés la nouvelle de la conclusion de la paix.

Si le pacha de Scodra avait continué pour son propre compte la lutte à laquelle le sultan venait de renoncer, il est difficile de dire quelles en eussent été les conséquences; mais bien loin de prendre ce parti, ses soldats se joignirent aux Cosaques pour piller les provinces turques. Les Albanais restèrent encore à Philippopolis pendant une partie de l'hiver, et ce n'est qu'après avoir ravagé tout le pays environnant et avoir perdu 7,000 des leurs par les maladies, qu'ils se décidèrent à retourner, chargés de butin, dans leurs montagnes.

Toutes les autres armées de la Porte avaient été dispersées et vaincues en rase campagne. Schumla, où le grand-visir tenait toujours, n'avait été occupé par les Russes ni pendant ni après la campagne. Le com-

mandant de Giurgewo, Kutschuk-Achmet-Pacha, refusa de remettre les clefs de cette place, comme cela était stipulé par un article du traité de paix, basant son refus sur ce que la forteresse n'avait pas été prise par les ennemis. Ce ne fut qu'après la soumission de ce pacha que les Russes quittèrent Andrinople, le 20 novembre, trois mois, jour pour jour, après leur entrée triomphale dans cette ville. Ils furent obligés d'y laisser cinq mille malades, dont la plupart moururent. Le quartier général de Diebitsch fut transféré à Burgas.

CHAPITRE VI.

Conclusions.

En jetant un regard rétrospectif sur la campagne de 1829, nous voyons que cette fois encore l'ouverture des opérations militaires avait été retardée jusqu'à la mi-mai; les forces mises en mouvement n'avaient point de nouveau été proportionnées au but qu'on s'était proposé d'atteindre. Toute la campagne avait duré quatre mois; en déduisant le temps du séjour de l'armée à Andrinople, les opérations actives ne remplirent que trois mois; elles consistaient en un siége, une bataille et une marche de 100 milles.

Dans cette année aussi, la Valachie avait été défendue par des forces très-inférieures contre les troupes turques rassemblées à Rustschuk et à Widdin; le général Geismar, en faisant un mouvement offensif avec son faible corps, traversa le Danube.

L'armée retira un grand avantage de ce que Varna était tombée dans la campagne précédente, et de ce que Szisebolis avait été occupée pendant l'hiver, car

on avait ainsi assuré l'approvisionnement de l'armée par la flotte, soit en deçà, soit au delà du Balkan.

Cependant, pour se procurer une solide base d'opérations, le général Diebitsch avait été obligé de reprendre le siége de Silistria, fait avec si peu de succès l'année d'avant. Ce siége occupa un tiers de l'armée pendant la plus grande partie de la campagne (du 17 mai au 13 juillet, époque à laquelle le corps du général Krassowski vint rejoindre le gros de l'armée). La prise de cette place exigea le sacrifice de 3,000 hommes. La journée de Kulewtscha, dans l'espace de quatre heures, en coûta presque autant; mais cette bataille, où l'armée turque fut dispersée, décida du sort de toute la campagne. C'est à Kulewtscha que les Russes, pour la première fois dans les deux campagnes, réussirent à concentrer des forces suffisantes pour amener une rencontre décisive et en assurer ainsi le succès. Avec la faiblesse relative de l'armée russe, le mérite du général en chef fut d'autant plus grand à cet égard, que la concentration des corps de Silistria et d'Eski-Arnautlar, ainsi que leurs marches de flanc, eut lieu presque sous les yeux du visir. Le général Diebitsch avait sainement jugé la situation, et s'était promptement résolu à prendre l'offensive. Les préparatifs de la bataille avaient été faits avec hardiesse et bonheur, et le visir avait été placé ainsi dans la position stratégique la plus défavorable. La conduite de l'action ne semble pas mériter les mêmes éloges, et il paraîtrait notamment que le général Ostroschenko fût sacrifié sans motif.

On peut se demander quelle aurait été l'issue de la campagne, si Reschid-Mehmet n'eût point entrepris son second mouvement offensif, ou si, averti à temps de la marche du gros de l'armée russe, il se fût aussitôt retiré dans son camp de Schumla. Le général Diebitsch n'aurait pas renouvelé l'investissement pratiqué l'année précédente. Une attaque en règle ne l'aurait pas mieux conduit au but, et Schumla eût ainsi conservé, dans la campagne de 1829, toute son importance stratégique. Après la prise de Silistria, les Russes auraient pu placer 20,000 hommes devant ce camp, afin de tenir en respect le corps du grand-visir. Mais il reste à savoir si, dans de pareilles circonstances et en s'appuyant sur Varna et Szisebolis, ils eussent osé traverser les Balkans avec 20,000 hommes tout au plus. Les seuls débris de l'armée battue à Kulewtscha, réfugiés à Schumla, arrêtèrent les Russes pendant cinq semaines encore devant ce camp. Ce délai était une suite inévitable de la faiblesse numérique des Russes, qui les obligeait d'attendre l'arrivée du corps de siége de Silistria, avant de commencer de nouvelles opérations.

Le passage des Balkans n'eut lieu pour ainsi dire que sur une seule route, car le 7e corps était venu rejoindre le 6e et le 2e par Koprikoï et Podbachi; neuf jours après son départ de Schumla, l'armée était concentrée près d'Aïdos, au pied du versant méridional de ces montagnes. Les Turcs n'avaient point défendu le passage; la résistance qu'ils avaient opposée sur le Kamtschik et sur le Nadir avait été

très-faible et n'était nullement dirigée d'après un plan général. Nous ne voulons cependant point diminuer par là le mérite et la gloire du général Diebitsch, car lorsqu'il conçut le projet hardi de pénétrer avec sa faible armée dans le centre de l'empire ottoman, on ne pouvait aucunement prévoir que les Turcs résisteraient si peu; jusque-là ils avaient montré beaucoup de bravoure dans tous les combats qui avaient eu lieu; mais, depuis, la démoralisation complète de leurs adversaires et la certitude qu'ils avaient de gagner chaque bataille qu'ils livreraient en rase campagne, permirent aux Russes de négliger toutes les règles stratégiques autres que celles de l'approvisionnement des troupes. Ce n'est que sous les murs d'une grande ville que les succès militaires des Russes pouvaient éprouver un échec. Nous ne saurions approuver que Reschid-Mehmet ait persisté à se renfermer dans Schumla quand l'armée ennemie se fut mise en marche pour passer le Balkan. Quinze jours après le départ du général Diebitsch, et même alors qu'il avait déjà battu le corps d'Abdur-Rachman, le visir, après avoir laissé 10,000 hommes à Schumla pour aider les habitants armés à défendre le camp, aurait dû se porter sur Sliwno par Kjotesch, Eski-Stamboul et Kasan, avec un corps de 20,000 hommes. Sans se laisser engager dans une bataille au pied du versant méridional du Balkan, bataille qui aurait probablement été terminée comme celle de Kulewtscha, il eût pu sans crainte continuer sa marche sur Andrinople par la rive droite de la Tundscha, se réunir dans cette ville aux 10,000 Turcs envoyés de Con-

stantinople, s'y retrancher, et peut-être aurait-il encore réussi à attirer à lui les Albanais du pacha de Scodra.

Si un homme aussi énergique et aussi considéré que l'était Reschid-Mehmet eût été présent à Andrinople, cette ville importante ne serait certainement pas tombée sans avoir opposé une vigoureuse résistance, et les progrès ultérieurs des Russes auraient été très-compromis.

Cependant, les événements faillirent donner raison au visir. L'opinion « qu'il ne fallait pas s'avancer en Roumélie avant que Schumla ne fût prise, » fut partagée par des officiers généraux dans l'armée russe. Aussi celle-ci ne s'avança-t-elle sur Andrinople que trois semaines après qu'elle eut traversé le Balkan, et lorsque les détachements envoyés par Reschid eurent été dispersés à Aïdos, à Karnabat et à Sliwno. Si, au contraire, il avait tenu ses forces concentrées dans le camp, il est possible que l'attraction de la force stratégique de la position de Schumla eût encore une fois saisi l'armée russe.

Les forces moscovites une fois arrivées devant Andrinople, en étaient réduites à ne plus pouvoir obtenir aucun résultat par les armes; mais la Porte, pour ainsi dire aveuglée, circonvenue d'ailleurs par les influences diplomatiques, fut amenée à conclure une paix désavantageuse. On ne peut nier que le général Diebitsch ne se soit montré, dans cette position difficile, aussi habile diplomate qu'heureux général. Du jour de l'entrée des Russes dans l'ancienne capitale de l'empire, le sultan ne joua pas moins gros jeu que

le général russe, et pour tous les deux la partie aurait pu finir par une destruction complète. Le plus grand danger que courut le sultan fut celui d'une insurrection à Constantinople. Mahmoud avait longtemps résisté aux conseils pusillanimes de ses ministres, qui tremblaient pour leur tête, ainsi qu'aux insinuations pressantes des ambassadeurs des puissances étrangères, dont aucune n'était venue à son secours pendant la lutte, et n'eût été en position de le faire en cas qu'il eût succombé sous les coups de son adversaire. Des larmes, dit-on, coulèrent des yeux de ce malheureux prince, lorsque, le 14 septembre, il fut obligé de ployer sa volonté de fer sous le poids de la nécessité, et pendant des semaines entières il se renferma, étant comme anéanti, dans son palais de Thérapia; car en signant le traité, il dut s'avouer que le but constant de toute sa vie était manqué : des torrents de sang avaient été versés, les institutions de son pays avaient été abolies, les croyances et l'orgueil de son peuple avaient été froissés, et dans quel intérêt? Pour exécuter une réforme que le jugement de Dieu venait de condamner dans cette dernière lutte.

L'empereur Nicolas avait déclaré publiquement, dès l'ouverture des hostilités, que le but de la guerre à laquelle le sultan l'avait forcé, n'était point une augmentation de territoire. Fidèle à cette promesse, la Russie rendit toutes les provinces, toutes les villes, tous les ports, toutes les forteresses turques que ses armées occupaient dans la Roumélie et la Bulgarie, depuis le Danube jusqu'à l'Hellespont.

Les Principautés, sur la rive gauche du Danube,

restèrent même sous la suzeraineté du sultan, et, après comme avant la guerre, le Pruth et le Danube formèrent en Europe la limite entre la Russie et la Turquie. Cependant, la Valachie, la Moldavie et la Servie, tout en restant à la Porte, furent soumises en même temps au protectorat de la Russie. On rendit aux Serbes les six districts qui leur avaient été enlevés autrefois, et les Turcs furent tenus d'évacuer le territoire de cette province dans l'espace de dix-huit mois, les places de Belgrade et de Neu-Orsowa exceptées. Les habitants chrétiens eurent la permission d'exercer librement leur religion, et de se donner une administration nationale et indépendante; la liberté et la sécurité des transactions commerciales furent garanties. Les places de Turno, de Kaleh et de Giurgewo, que la Porte occupait encore sur la rive gauche du Danube, durent être évacuées, et leurs fortifications furent rasées, ainsi que celles de Braïlow, sans pouvoir jamais être relevées; ces villes furent incorporées aux Principautés, et les Turcs ne purent plus y tenir garnison. De cette manière, toutes les ressources qu'offrent la Valachie et la Moldavie étaient perdues pour la Turquie dans les guerres futures. Le Danube ne présenta plus aux armées russes le même obstacle qui les avait arrêtées, dans les guerres antérieures, pendant une campagne entière. Braïlow était détruit; Touldscha, Isaktschi, Matchin et Küstendjé avaient été rasés par les Russes dans l'hiver de 1828 à 1829. Ils n'en avaient pas fait autant de Hirsowa, parce que cette place est facile à prendre pour un ennemi arrivant de la Valachie, et qu'elle forme une

excellente tête de pont pour passer de là en Bulgarie. Les murs des bastions de Giurgewo tournés vers le Danube étaient restés debout, dans la même intention agressive.

Le traité d'Andrinople stipula que le thalweg du Danube, c'est-à-dire du bras méridional appelé Kedrilleh-Boghas, formerait dorénavant la limite entre les deux empires, de sorte que toutes les îles du Danube appartiendraient aux Russes. Ceux-ci, à la vérité, s'engagèrent à n'établir sur ces îles ni fortifications ni habitations permanentes, mais ils eurent le droit d'y placer des postes de quarantaine. C'est ainsi qu'à l'embouchure du bras de la Sulina, le seul qui soit encore navigable, il s'est formé peu à peu un établissement considérable dans une position très-forte et qui intéresse au plus haut point le commerce de l'Allemagne. On voit donc qu'au fur et à mesure que les bras du Danube empiètent sur la terre ferme, vers son embouchure, la frontière russe se rapproche de celle de la Turquie. Près de Silistria, la distance entre les deux frontières est de mille pas; près de Hirsowa, elle est déjà réduite de moitié, et en face d'Isaktschi, les postes russes se trouvent placés à deux cents pas seulement de cette place.

Or, ces postes de quarantaine peuvent être très-facilement changés en postes militaires. A l'exception de Touldscha, toutes les places que nous venons d'énumérer ne peuvent, sans l'occupation des îles, intercepter la navigation du Danube; elles perdent donc ainsi toute leur importance. Touldscha elle-même est difficile à fortifier dans sa nouvelle position et avec sa

grande étendue. Le traité d'Andrinople n'a pas mis obstacle, il est vrai, à la réédification de ces forteresses (1). Silistria, que les Russes occupaient encore en 1836, comme garantie du paiement des frais de la guerre, fixés à 11 millions et demi de ducats, ne fut pas rasée, mais les brèches faites pendant le siége dans l'enceinte principale n'étaient pas réparées alors. La ville proprement dite a presque entièrement disparu, et l'espace intérieur de la forteresse offre l'aspect d'un véritable désert; mais du côté de l'est, immédiatement devant les remparts de la ville, s'est élevé le faubourg considérable de Volna, qui nuirait beaucoup à la défense. La place ne pourrait être transformée en une bonne forteresse qu'au moyen de quatre grands forts détachés, qu'on établirait sur les hauteurs situées au midi (2), et par une tête de pont élevée sur la rive gauche du Danube. Toutefois, pour bâtir ces forts, il faut de l'argent, ce qui manquera longtemps encore à la Porte, et les traités s'opposent à la construction de la tête de pont. Quant à Rustschuk, cette place a perdu son importance offensive contre la base d'opérations d'une armée russe depuis que Giurgewo, qui lui servait de tête de pont, a été rasé.

Il résulte de ce qui précède, que dans toutes les guerres à venir la Porte devra se borner à concentrer ses forces, et que la véritable défense de la Turquie d'Europe ne commence qu'au pied du Balkan.

(1) Plusieurs d'entre elles ont été reconstruites depuis.

(2) Ces forts ont été construits.

Malgré la somme énorme que le sultan Mahmoud dut payer à la Russie, il trouva moyen de faire reconstruire Varna pendant les années 1834, 1835 et 1836; mais le nouveau plan qu'on a suivi n'est nullement à l'abri de reproches. La position de Schumla, dont l'importance stratégique existe toujours, a considérablement gagné par l'établissement des forts en maçonnerie de Strandscha, Tschally, Feddaï et Tschengell, et par la construction de grandes casernes massives, d'hôpitaux et de magasins. Pravady, enfin, pourra être facilement fortifié, provisoirement du moins, et cette place, de même que Varna et Schumla, pourra toujours arrêter sous ses murs, pendant des mois entiers, une armée de 50 à 60,000 hommes.

Si l'impossibilité du passage du Balkan a été autrefois trop exagérée, le succès des Russes dans l'année 1829 a fait que beaucoup de personnes n'admettent plus que cette chaîne de montagnes soit un obstacle sérieux; un officier anglais, entre autres, en voyant pour la première fois ces monts, s'est écrié : *What mole hills! to make such a fuss about!* (Quelles taupinières! cela vaut-il la peine d'en faire tant de bruit!) Mais il ne faut pas perdre de vue qu'alors ces montagnes n'ont point été défendues.

Le général Roth, en passant par le point le moins élevé de cette chaîne, à 1,800 pieds au dessus du niveau de la mer, fut obligé d'adjoindre 4,000 travailleurs à ses bataillons de pionniers, pour se frayer une route, et pourtant aucun ennemi ne s'opposa à sa marche; les corps turcs isolés qu'on rencontra sur le

versant méridional du Balkan ne firent guère de résistance sérieuse. Si la Porte établissait une partie de sa population musulmane en colonies militaires dans les plaines d'Aïdos et de Karnabat, elle pourrait faire du Balkan un obstacle infranchissable.

La guerre soutenue contre la Russie avait détruit la nouvelle armée turque, formée avec tant de peine et de soins ; mais ce qui était plus fâcheux encore, c'est qu'elle avait ruiné cette institution dans l'esprit des musulmans. Si la Turquie avait joui d'une paix de quelque durée après la destruction des janissaires, cette création militaire du sultan Mahmoud aurait pu croître en force jusqu'à un certain degré, et en s'appuyant sur son armée, il aurait pu introduire dans l'administration les réformes nécessaires pour donner de la vigueur à ses Etats, et devenir ainsi formidable pour son voisin.

La Russie prévint ces résultats par la guerre, et étouffa dans son germe la réforme militaire; aussi la Porte, depuis ce temps, n'a-t-elle pu réorganiser une armée sans que de nouvelles guerres, contre les Albanais, les Égyptiens et les Kurdes, ne vinssent l'anéantir.

Par le traité d'Andrinople, le sultan reconnut l'indépendance de la Grèce ; c'était plus qu'une perte de territoire, car quelque limitée que fût l'étendue du nouveau royaume hellénique, sa seule existence était pour les milliers de Grecs répandus dans les autres provinces de l'empire ottoman, un exemple toujours présent de la révolte couronnée de succès. Tous les sujets chrétiens de la Porte mécontents, trou-

vèrent alors un appui au dehors. Les Valaques et les Moldaves tournèrent leurs regards vers la Russie, les Bulgares vers la Servie, et les Grecs vers la Morée.

Ajoutons que la flotte turque avait jusque-là recruté ses meilleurs matelots parmi les habitants des îles de l'Archipel et parmi ceux de la Morée. On peut admettre dès lors, avec assez de certitude, que la marine russe de la mer Noire, quelque défectueuse qu'elle soit, sera toujours supérieure à celle des Turcs.



APPENDICE.

État sanitaire de l'armée russe.

Nous venons de tracer une image aussi fidèle que possible des siéges et des batailles qui eurent lieu dans les campagnes de 1828 et 1829. Qu'on nous permette encore de jeter un regard, pour ainsi dire, derrière les coulisses de la scène.

Outre l'ennemi qui se trouvait en face d'eux, les Russes en eurent à combattre un autre qui, invisible, s'attachait avec acharnement à leurs pas, traversait avec eux le Balkan et les décimait encore au moment où ils avaient dicté la paix en vainqueurs : ce furent les maladies.

Les temps sont passés, en Europe, où une armée entrait en campagne avec 30 à 40,000 hommes, traînant à sa suite des fours, des vivres de toute espèce et des tentes commodes, et conquérait une province, après quoi la paix était conclue. Dans l'Occident, les guerres ont pris de plus en plus le caractère de luttes nationales; mais dans des pays comme

la Turquie, les levées en masse, les réquisitions et tant d'autres moyens de l'art de la guerre moderne, ne sauraient être employés. Le pays n'ayant qu'un petit nombre de routes, étant peu cultivé et faiblement peuplé, on ne rencontre que rarement de petites villes, et il faudra forcément s'en tenir en Turquie à l'ancien mode de faire la guerre.

D'immenses magasins doivent suivre l'armée, et nous venons de voir que lorsqu'il s'agissait de mouvements rapides et de quelque durée, le soldat était obligé de porter pour dix jours de vivres. Cependant, cela n'aurait même pas suffi, si les Russes n'avaient opéré le long d'une mer où leur flotte commandait.

Ce sont là des entraves bien gênantes pour un général qui veut entreprendre une guerre offensive et de manœuvres, tandis qu'une défense passive y trouve un avantage qu'on ne saurait trop apprécier. Les soins à prendre à cause de l'état sanitaire de l'armée et pour le traitement des malades, présentaient un autre obstacle non moins considérable. Pour l'entretien des troupes, on pouvait compter sur les approvisionnements qu'on faisait venir par mer, mais l'établissement de grands hôpitaux exigeait une base d'opérations sur la terre ferme. Trois mois avant la conclusion de la paix, les places de Silistria et de Schumla, placées sur les flancs mêmes de la ligne d'opérations des Russes, n'étaient pas encore en leur pouvoir. Néanmoins, toutes ces difficultés ne sont rien en comparaison de celles qu'on éprouva par suite de l'extension énorme des maladies et de leur

gravité. Les malades étaient si nombreux, que médecins, infirmiers, médicaments, linge, en un mot toutes les précautions prises se trouvèrent tout à fait insuffisantes, et l'intensité du mal était telle, que ceux qui étaient appelés à guérir et à soigner les malades étaient précisément les premiers à succomber aux atteintes de l'épidémie.

Il serait extrêmement intéressant d'avoir des renseignements précis sur les dispositions prises pour l'entretien de l'armée russe pendant la campagne. Malheureusement, les documents authentiques nous manquent entièrement à cet égard. Toutefois, il existe des communications fort précieuses de médecins allemands au service de la Russie (1); elles nous font jeter un regard profond sur l'horrible tableau que présente une armée qui, victorieuse sur le champ de bataille, est vaincue dans les hôpitaux.

Nous avons lu dans les auteurs anciens que les armées qui se rencontrèrent dans la Dacie et la Pannonie étaient visitées par d'affreuses épidémies; dans toutes les guerres ultérieures des Autrichiens et des Russes, les troupes eurent plus à souffrir des maladies que des balles ennemies. Cependant, on ne peut pas dire que ces contrées soient en général malsaines, lorsqu'on suit l'hygiène des habitants. Là, comme partout en Turquie, il n'est point question de travaux pénibles, surtout pendant l'été. L'habitant de l'Orient mène une vie sobre et simple; il

(1) Les articles de MM. Seidlitz, Rink et Petersen, dans les *Mélanges de médecine*, 5e collection, publiés à Hambourg.

se lève de très-bonne heure, prend son premier repas à neuf heures du matin, s'assied pendant la chaleur du jour à l'ombre d'un bosquet ou d'un arbre touffu, prend des sorbets et d'autres boissons rafraîchissantes, et ne connaît point d'excitants plus forts que le café et la pipe.

Ce n'est que vers le coucher du soleil qu'il prend un second repas frugal, composé de végétaux, et il se couche de si bonne heure, qu'après huit heures on ne voit presque plus personne dans les rues. Avec le commencement des chaleurs, qui viennent ordinairement en mai, les fièvres épidémiques éclatent, il est vrai, même parmi les habitants; mais alors tout le monde se retire dans les maisons de campagne, faisant ainsi une espèce de quarantaine volontaire. Dès la mi-juillet, la fièvre de printemps cesse de sévir faute de victimes, car les villages sont désertés et il y a des villes, comme Malatia, dans l'Asie-Mineure, où pendant l'été on ne rencontre pas un seul habitant; tous, au nombre de 20 à 30,000, se retirent dans leurs villas d'été, établies à quelques lieues de là, sur le versant des montagnes et à l'ombre de bosquets touffus.

Les vêtements des indigènes, comme les maisons et la diète, sont également adaptés aux exigences du climat. Jamais ils ne sortent tête nue; une coiffure épaisse les garantit toujours contre les coups de soleil, si dangereux dans ce climat. Des pelisses, qui dans nos latitudes du nord sont portées exceptionnellement, le sont par tout le monde en Orient. Tandis que chez nous, avec 16 à 17 degrés de chaleur, on

ne commence à respirer qu'après le coucher du soleil, cette température paraîtrait un froid sensible, alors que pendant le jour le thermomètre a marqué de 28 à 32 degrés Réaumur : il est donc indispensable d'être habillé chaudement. Ajoutons qu'au nord du Balkan, il tombe, immédiatement après le crépuscule, qui est très-court, une rosée si forte, qu'elle pénètre comme une pluie abondante les habits et la couche de ceux qui dorment en plein air.

La différence qui existe entre la température de l'été et celle de l'hiver n'est pas moins grande. L'hiver, dans les contrées arrosées par le Danube, est au moins aussi froid et aussi long que sur les bords de l'Elbe. Souvent, dès le commencement de novembre, des plaines immenses se couvrent d'une couche épaisse de neige, dont on trouve encore des vestiges au milieu du printemps, quand le soleil n'y pénètre pas directement, dans les vallées du versant méridional du Balkan et même dans celles qui sont aux environs de Constantinople. Sur les montagnes et sur les hauts plateaux, on a fréquemment à traverser, au mois de mars et par une chaleur étouffante, des plaines de neige qui s'étendent à perte de vue et vous aveuglent en reflétant les rayons d'un soleil éclatant.

En 1838, la Porte avait rassemblé une armée de 36,000 hommes dans les montagnes du Taurus. Quoiqu'elle fût campée sur le plateau de Charpat, à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et qu'elle fût formée d'indigènes, pour la plupart Kurdes, la mortalité la plus effrayante y régna dès le mois de juin, parce que leur manière de vivre était changée et qu'ils

étaient habillés à l'européenne. Les fièvres, la dyssenterie, le typhus, décimèrent tellement ces troupes, qu'il y eut des régiments entiers qui, dans l'espace d'une année, furent réduits de moitié.

Les effets du climat sur une armée étrangère étaient naturellement bien plus pernicieux encore, puisque dans le camp russe il ne pouvait être question de mener la vie oisive et commode des Orientaux. Pendant les chaleurs du jour, les troupes avaient à supporter les plus grandes fatigues, et par des nuits froides, elles dormaient sur la terre, détrempée par des rosées abondantes. Le soldat ne pouvait presque jamais ôter ses habits, qui étaient étroits et incommodes; la coiffure surtout était gênante. La nourriture qu'il recevait en hiver consistait en viande, gruau et eau-de-vie. Pour transporter celle-ci plus facilement, on la réduisit en esprit de vin, que les troupes avaient ordre de couper d'eau, ce qui ne se faisait pas toujours. On ne pouvait se procurer des légumes frais, et au lieu de pain on donnait à chaque homme du biscuit noir; les médecins prétendent que ce biscuit, qu'on trempait ordinairement dans l'eau, était rendu par les hommes, dont le tempérament était affaibli, sans être digéré. En Valachie et en Bulgarie, l'eau était mauvaise, remplie de substances argileuses et calcaires, et dans le camp de Schumla elle existait en si petite quantité, qu'elle suffisait à peine pour apaiser la soif brûlante des soldats, et qu'on n'en avait point pour se baigner ni pour se laver. Les maux que le défaut de propreté entraîne s'ajoutèrent donc à tous les autres. Puisque la santé souffre déjà quand

beaucoup de personnes vivent réunies sur un même point, elle doit s'altérer encore plus lorsqu'un grand nombre d'hommes affaiblis et malades restent longtemps immobiles à la même place, entourés de tombeaux et de cadavres.

A peine les Russes étaient-ils entrés dans les Principautés, qu'une quantité de maladies commencèrent à éclater parmi eux. Les médecins, d'accord sur l'intensité du mal, ne l'étaient pas sur sa nature, et discutaient entre eux pour savoir s'ils devaient l'appeler fièvre gastrique, putride, typhoïde, ou bien peste. Les signes caractéristiques de cette dernière, les bubons et les pustules, se montrèrent à la vérité, mais on ne voulait point prononcer ce nom terrible, et l'on répugnait à prendre des mesures de quarantaine, qui ne s'accordaient pas avec la nature des manœuvres militaires.

Et cependant il était indispensable de prendre de pareilles mesures, car alors même que des expériences récentes (1) sembleraient prouver le contraire, une longue expérience démontre que toucher des personnes atteintes de la peste, et surtout leurs habits, communique l'épidémie (2).

Avant le commencement de la guerre, il y avait deux lignes de quarantaine, sur le Dniéper et sur le Pruth, pour se garantir de la peste. La première de

(1) Le docteur Bulard s'enferma, en 1836 et 1838, dans les hôpitaux des pestiférés, toucha les malades et les morts, dormit avec eux dans leur lit, s'inocula la matière des bubons et resta bien portant.

(2) Un médecin russe perdit quatre infirmiers qui nettoyaient ses habits, tandis que lui-même ne fut point atteint.

ces lignes avait été supprimée dès l'ouverture de la campagne, pour faciliter les communications. Mais avant l'entrée des Russes dans les Principautés, il y avait eu quelques cas isolés de peste dans la Valachie, et l'hospodar avait fait établir un lazaret à Duteschté. Les cas augmentèrent au printemps, et dès la mi-mai, quatre couvents étaient remplis d'indigènes atteints de l'épidémie. Alors on abolit les quarantaines sur le Pruth, et l'on rétablit celles sur le Dniéper, où l'on retint les voyageurs pendant seize jours. A Bucharest et à Jassy, on assembla des comités médicaux qui s'occupaient spécialement de la peste. Plus tard, il fallut même garantir le corps d'investissement de Schumla par des mesures de quarantaine, non-seulement contre les déserteurs de l'armée turque, mais aussi contre la Valachie.

Malheureusement, la peste éclata aussi à Hirsowa, point de passage principal pour les communications de l'armée avec l'empire, et l'on fut forcé d'établir une quarantaine à Basardschick. A Varna, on fit inspecter les troupes toutes les semaines, et cette mesure de précaution eut l'excellent effet que le gros de l'armée en Bulgarie fut entièrement préservé de la peste pendant l'année 1828. Quand les chaleurs de l'été arrivèrent, l'épidémie s'affaiblit, comme les indigènes l'avaient prédit; mais elle ne s'éteignit pas entièrement, parce qu'il était impossible d'isoler complétement les malades. Les Russes et les habitants se communiquaient le mal alternativement. Ce fut en vain qu'on plaça les militaires qui en étaient atteints dans des huttes isolées faites en branchages, qu'on

nettoya les habits, le linge et même les munitions de bataillons entiers, et qu'on brûla bon nombre de maisons suspectes : à l'automne, la maladie se répandit de nouveau dans les Principautés, et vers le milieu de novembre, 40 villages en étaient infectés. En décembre seulement, pendant les grands froids, la peste cessa entièrement parmi les troupes de siége de Giurgewo et de Kalarasch ; mais elle continua dans les hôpitaux de Bucharest. C'était d'autant plus déplorable que ces hôpitaux n'étaient faits que pour recevoir cinq cents malades, tandis qu'on en amenait de tous côtés par milliers, dont bon nombre étaient atteints de la peste. Le 11 février 1829, encore, on donna l'ordre de nettoyer 61 villages.

Jusqu'à présent, nous n'avons parlé que de la peste; mais les fièvres intermittentes et putrides, la dyssenterie, le scorbut et les maladies inflammatoires qui régnaient partout, enlevaient à l'armée dix fois plus de monde que cette maladie si redoutée et qui n'avait sévi que sur un espace assez restreint. Pendant les mois de septembre et d'octobre, 20,000 malades étaient entrés dans les hôpitaux permanents, sans compter les hôpitaux ambulants de l'armée. En janvier 1829, seul mois où les hostilités eussent été suspendues, 6,000 hommes environ étaient morts. Le tableau suivant montre la marche progressive de la maladie.

Proportion pour 100 :

	EN 1828.								EN 1829.	
	Mai.	Juin.	Juillet.	Août.	Septemb.	Octobre.	Novemb.	Décemb.	Janvier.	Février.
Dans les ambulances des régiments. . . .	1,8	2,7	2,0	2,7	5,6	7,2	10,9	10,5	»	»
Dans les hôpitaux permanents.	7,4	7,2	10,2	16,6	18,9	22,3	23,4	23,3	25,5	28,8

On pourra se faire une idée de l'extension terrible des maladies, si nous disons que dans les dix mois qui s'écoulèrent de mai 1828 à février 1829, 75,226 hommes, atteints de maladies légères, entrèrent dans les ambulances, et que 134,882 furent traités dans les hôpitaux pour cause de maladies graves, ce qui fait un total de 210,108 malades. Or, si l'on estime la force de toute l'armée russe, y compris les non combattants, à 100,000 hommes, chaque soldat a été deux fois soumis au traitement médical pendant cet espace de temps. D'après ces données, on peut facilement calculer que les Russes, pendant la première campagne et l'hiver suivant, ont perdu 28,000 hommes dans les hôpitaux seulement, car nous ne comprenons pas dans ce nombre les morts restés sur le champ de bataille ; on peut donc affirmer, sans exagération, que la première campagne à coûté aux Russes presque la moitié de leurs forces effectives.

Vers le milieu de mai 1829, les premières traces de la peste se montrèrent sur la rive droite du Da-

nube, à Tschernawoda, Baba-Dagh, Küstendjé, Mangalia, Basardschick, Kavarna, et enfin à Varna, point si important, où se trouvaient les réserves, les magasins, les arsenaux de toute l'armée, avec un dépôt de 4,000 malades. On présume que la contagion fut due à la distribution des munitions des hommes morts dans la 16e division d'infanterie, munitions qui avaient été longtemps renfermées dans un magasin dont les gardiens furent les premiers qui succombèrent avec tous les symptômes de la peste.

L'accumulation des troupes, les exhalaisons pestilentielles des cadavres, enfin la mauvaise nourriture, donnèrent naissance aux fièvres malignes et au scorbut. Au milieu de juin, le nombre des malades reçus chaque jour dans les hôpitaux de Varna était de 50 à 80, et comme 8 médecins y étaient morts victimes de l'épidémie, les malades n'avaient presque pas de secours médicaux. On fit tout ce qu'on put dans cette extrémité : quelques bataillons furent transférés de la ville dans un camp, on fit baigner les hommes dans la mer, on fumigea les tentes avec des vapeurs de vinaigre, on aéra les munitions, on brûla les effets des morts, et l'on renferma les pestiférés dans une enceinte entourée de fossés. L'aspect que présentait cet hôpital était horrible ; les malades se tordaient, se roulaient en gémissant au milieu des morts et des mourants, exposés à un soleil ardent. Dans ce mois, l'épidémie fit de tels ravages, que 1,000 hommes entrèrent chaque semaine dans l'hôpital des pestiférés. Le nombre total des malades admis jusqu'au 26 août fut de

5,500, parmi lesquels 3,959 moururent et 614 seulement furent sauvés.

La seule journée du 25 juin enleva 300 hommes; les cadavres furent transportés par charretées. Sur 41 médecins, 28 furent infectés, 20 moururent; sur 7 pharmaciens, 4 perdirent la vie, sans compter 30 aides-chirurgiens, commissaires et infirmiers. Comme les médecins n'arrivaient que l'un après l'autre, il y eut des moments où il n'y avait qu'un seul médecin pour soigner tous ces malades. Cette perte énorme de médecins était d'autant plus sensible, qu'il fallait les remplacer par des jeunes gens sans expérience, pour la plupart étrangers, qui ne parlaient même pas la langue russe. Hors de l'hôpital, sur les routes, dans les champs et les prés entourant la ville, on trouvait des morts et des mourants derrière chaque buisson; ce qui n'empêchait point ceux qui se portaient bien de faire des excès dans les tentes des vivandières.

Les autres villes ne présentaient pas un spectacle moins affligeant. Braïlow était entièrement désert; on avait même transféré la poste aux chevaux hors de la ville, afin que les voyageurs ne fussent pas forcés d'y entrer. Au mois de juin, 1,200 hommes y furent traités comme étant atteints de la peste; 774 moururent. Les médecins et les employés avaient déjà presque tous succombé. A Slobodja, il ne resta qu'un seul sous-officier pour prendre soin de toute l'administration des pestiférés de cette ville. L'épidémie avait éclaté aussi en Bessarabie; il était de la plus grande importance de garantir le gros de l'ar-

mée de ses terribles effets. On établit donc sur ses derrières un cordon de postes; ceux-ci avaient ordre de laisser passer librement les gros transports qui, au point de départ, avaient été traités avec les précautions nécessaires; mais les envois de provisions, et surtout ceux faits aux débitants qui suivaient l'armée, étaient sévèrement visités; ils s'y accumulaient d'une manière prodigieuse, tandis que dans le camp on était exposé aux plus grandes privations. Malgré toutes ces précautions, l'infection gagna les rangs. Cependant, il n'y eut que des cas isolés, et à tout prendre l'état sanitaire du gros de l'armée était bon sous ce rapport; mais les troupes souffraient beaucoup de la dyssenterie.

Dès qu'on eut commencé le passage du Balkan, tous les malades qui étaient dans les ambulances du quartier général furent évacués sur Baltschik. On fit passer par une chaîne de postes les troupes qui avaient traversé des lieux suspects, tels que Devno et Gebedsché, afin de les garantir contre toute atteinte. Tous les transports expédiés de Varna furent soigneusement purifiés avant leur départ, et lors de leur arrivée, on les examina encore une fois. On avait établi une quarantaine sévère au Kamtschik comme dans les ports situés sur la baie de Burgas.

Pendant les premières journées de marche, un grand nombre d'hommes succombèrent aux fatigues. A Devno, les malades traités à l'ambulance pour la dyssenterie, la fièvre bilieuse et le scorbut, atteignirent le chiffre de 400. Plus d'un soldat, pour alléger un peu son fardeau, jeta la provision qu'il por-

tait pour 10 jours, en gruau et en biscuit. Les rangs de l'armée s'éclaircissaient de plus en plus ; et à peine fut-elle arrivée au premier contre-fort des montagnes, qu'il fallut établir à Dervisch-Jowann un hôpital qui ne consistait qu'en huttes de branchages, dans lesquelles se trouvèrent bientôt accumulés jusqu'à 600 malades. Quand les troupes eurent franchi les montagnes, elles purent trouver un peu de fraîcheur à l'ombre de belles forêts de chênes et de hêtres, et se nourrir des légumes frais que leur fournissaient les jardins des environs. Le succès de ce passage difficile exerça la plus heureuse influence sur le moral du soldat, et l'armée, à son arrivée à Aïdos, ne comptait guère plus de 100 malades, au nombre desquels étaient environ 50 hommes blessés à la prise de cette ville. Malgré l'extrême malpropreté qui régnait à Aïdos quand les Russes y pénétrèrent, à tel point qu'il fallut enlever les morts des rues où ils gisaient et nettoyer les maisons des immondices qu'elles renfermaient, il n'y eut pas un seul cas de peste; mais, en revanche, les fièvres intermittentes sévirent cruellement.

Les hommes atteints de cette maladie se plaignaient dans les premiers jours d'une lassitude telle, qu'ils pouvaient à peine se traîner. A ces fièvres vinrent s'ajouter des fièvres chaudes, qui présentaient le symptôme étrange d'un relâchement si complet des vaisseaux capillaires, qu'une pression même légère laissait sur la peau des taches bleues; la piqûre des mouches, qui paraissaient avoir une prédilection particulière pour les personnes atteintes de cette ma-

ladie, produisait en peu de minutes une tache bleuâtre d'un demi-pouce de diamètre. Les malades succombaient au milieu du délire le cinquième ou le sixième jour, et leurs cadavres se décomposaient aussitôt.

Les fièvres intermittentes, qui causaient chez le malade le dégoût le plus profond de la vie, furent plus meurtrières que la peste. Le tétanos se déclara chez presque tous ceux qui étaient blessés. Plus de la moitié des malades périrent de la dyssenterie. Chaque jour des centaines de soldats, mourant de soif ou succombant à une chaleur excessive, quittaient les rangs de l'armée, déjà bien affaiblie, de sorte que les hôpitaux se remplirent avec une telle rapidité, qu'il n'y avait ni place, ni linge, ni vêtements, en quantité suffisante pour tous ceux qui se présentaient. La plupart des objets les plus indispensables étaient restés en arrière en Bulgarie, où pendant le mois de juillet 19,000 malades étaient venus rejoindre les 18,000 qui s'y trouvaient déjà; en comprenant les malades de l'armée d'opération au delà du Balkan, on peut estimer que pendant ce seul mois le nombre des malades dans toute l'armée s'éleva à 40,000, c'est-à-dire à la moitié de sa force effective. Et cependant la peste n'avait pas encore suivi l'armée d'opération; elle la menaçait seulement de loin. La quarantaine établie au Kamtschik se remplissait de plus en plus de personnes suspectes, et les fièvres prirent un caractère tellement dangereux, qu'elles menacèrent de se changer en peste.

Sur les 2,096 malades qui étaient à l'hôpital de

Burgas au mois de septembre, 6 avaient les bubons pestilentiels. Au mois d'octobre, sur 2,117 hommes, il y en avait déjà 53 atteints de l'épidémie, et en novembre les pestiférés formaient le tiers du nombre des malades. Comme les quarantaines étaient très-sévèrement observées, il est fort possible que la peste se soit développée sans contagion et ait eu la fièvre pour origine.

Pendant les marches forcées que fit l'armée sur Sliwno, la moitié des bêtes de somme succombèrent de fatigue. Le nombre des malades entrés dans les ambulances s'éleva à 800; on les laissa en arrière à Bujuk-Derbend. Dans les deux jours qui précédèrent l'arrivée de l'armée à Andrinople, 26 officiers et 226 soldats entrèrent encore à l'hôpital; beaucoup d'hommes étaient morts pendant la marche. Des traces de peste furent aperçues dans le régiment de réserve du Kamtschatka, qui était venu rejoindre l'armée à Szisebolis; mais on réussit à étouffer ces germes funestes en isolant immédiatement ceux qui en étaient atteints.

A Andrinople, on transforma en hôpital la nouvelle caserne qui se trouve sur une hauteur à l'ouest de la ville. C'est un bâtiment carré à deux étages, percé de 100 à 150 fenêtres par étage; il renferme une mosquée, de grandes salles de bains en marbre, d'immenses cuisines et un kiosque d'où l'on a une fort belle vue sur la ville, qui s'étend dans la vallée. Devant cette caserne se trouve une grande place couverte de gazon, un bosquet de platanes, des jardins et des cimetières; mais les dispositions administratives

ne répondaient malheureusement pas aux charmes de la position de cet édifice. Les Russes ne comptant séjourner à Andrinople que peu de jours, n'avaient pris que des mesures provisoires; et nous savons que, tout en attendant de jour en jour l'ordre de marcher en avant, l'armée resta dans cette ville pendant trois mois.

On n'avait donc fait à l'hôpital aucun préparatif, ni pour passer l'hiver, ni pour recevoir un nombre considérable de malades. Il se remplit promptement : huit jours après l'entrée de l'armée à Andrinople, on y comptait déjà 1,616 hommes ; le 1er septembre, leur nombre se monta à 3,666, et vers le milieu de ce mois, à 4,641, c'est-à-dire au quart de l'effectif de l'armée d'opération au delà du Balkan. A cette époque, où la guerre était terminée, la peste, avec ses caractères les plus effrayants, éclata à l'hôpital d'Andrinople, et en pleine paix elle enleva ceux-là même qui avaient échappé jusqu'alors aux balles ennemies et aux maladies.

C'est tout au plus si l'on pouvait offrir un abri à cette immense quantité de malades. Comme on n'avait pu faire à Andrinople des approvisionnements pour un temps assez long, les vivres de première nécessité manquèrent bientôt; il n'y avait ni foin ni paille pour faire aux malades au moins une litière, à défaut de matelas. Leurs lits consistaient en un morceau de toile provenant de tentes turques qu'on avait coupées; le sac servait d'oreiller et le manteau de couverture. Pour surcroît de malheur, le froid de l'hiver arriva avec une précocité et une intensité inaccou-

tumées. Les croisées de l'hôpital étaient pour la plupart sans carreaux, et les portes ne fermaient pas. Les beaux platanes plantés dans le voisinage de la caserne, furent coupés impitoyablement et disparurent bientôt, car les troupes avaient aussi besoin de bois de chauffage, et elles furent réduites à brûler jusqu'à des ossements déterrés dans les cimetières.

Dans les premiers moments, les médecins ne manquèrent pas ; mais leurs pénibles travaux dépassaient les forces humaines. Comme il n'y avait que quelques infirmiers seulement et point de pharmaciens, les médecins étaient forcés de préparer et d'administrer eux-mêmes les médicaments. Lorsque la peste éclata, presque tous succombèrent, ainsi que cela arrivait partout où ce fléau étendait ses ravages.

Les fièvres intermittentes, surtout, enlevèrent les malades par centaines pendant les premiers temps du séjour de l'armée à Andrinople ; ils mouraient généralement du dix-huitième au vingtième jour, et si la maladie durait plus longtemps, elle se terminait par le scorbut ou l'hydropisie. Le quinine, seul remède efficace, manqua bientôt. D'après le rapport d'un médecin en chef russe, il y eut à peine, dans toute l'armée, 50 hommes qui échappèrent à la fièvre, et chez plusieurs d'entre eux la maladie n'éclata qu'à leur retour en Russie, où elle redoubla alors d'intensité. La dyssenterie était l'affection la plus douloureuse.

Ce qui présentait le plus de difficultés, ce n'était pas de traiter les malades, mais de les servir, car il

aurait fallu un infirmier presque pour chaque homme, et l'on ne pouvait remédier à une grande malpropreté parce qu'on manquait entièrement de linge. On en avait envoyé d'Ahjolo; mais le convoi qui l'amenait fut arrêté en route par les mauvais chemins et par la peste qui atteignit les voituriers, et il n'arriva à Andrinople qu'au mois de septembre. Dans la dernière quinzaine de ce mois, la plupart des maladies s'étaient transformées en dyssenterie. Cette affection, en octobre seulement, enleva 1,300 hommes à Andrinople; 1,500 autres qu'on y avait envoyés de Kirklissa, atteints de la même maladie, purent à peine arriver à l'hôpital, tant ils étaient affaiblis. Les malades, privés de toute force vitale, moururent de froid, comme des mouches, lorsque le thermomètre marqua 3 à 4 degrés au dessus de zéro. Pour garantir leurs pieds, ils gardèrent leurs bottes, et quand on les leur enleva, on vit que la grangrène avait envahi leurs jambes (1).

Le traité de paix stipulait que l'armée russe prendrait ses quartiers d'hiver près de Burgas; mais le transport d'une telle quantité de malades et par d'aussi mauvais chemins, était chose tout à fait impossible. On laissa donc à Andrinople 4,700 malades, avec 3 à 400 infirmiers, sous la garde du 36e de chasseurs.

Le 29 octobre, avant le départ du corps d'armée, il y

(1) Dans l'hiver de 1838, on trouva à l'hôpital turc de Malatia quatorze hommes ayant les pieds gelés dans leur lit; alors aussi la dyssenterie régnait dans l'armée ottomane.

eut un premier cas de peste à l'hôpital, et l'épidémie se répandit avec une telle violence, qu'en peu de temps les salles furent remplies de pestiférés.

Voici le tableau que font les médecins russes d'un homme atteint de cette maladie :

Les premiers symptômes du mal se présentent ordinairement vers le coucher du soleil ; les frissons se changent promptement en un froid glacial, et vers minuit la chaleur et le délire se font remarquer, comme dans les fièvres inflammatoires. Les malades sont généralement très-loquaces et affirment que leur maladie n'a aucune importance. Si l'on s'approche du malade, il se dresse aussitôt, chancèle et tombe en arrière comme frappé de la foudre. La figure est enflée, les traits sont altérés, les yeux hagards et comme couverts d'une pellicule blanche. Le malade voit et entend mal ; il parle avec difficulté, mais vite et beaucoup. Sa mémoire est si faible, que souvent il ne peut se rappeler ni le numéro de son régiment ni même son propre nom ; il a l'aspect d'un homme ivre. Plus tard, il tombe dans l'abrutissement, ou bien, devenu furieux, il cherche à arracher ses vêtements. Il se plaint du froid, rampe à terre sans faire attention aux blessures qu'il se fait, et souvent il expire au moment même où, se jetant sur son voisin, il cherche à lui enlever ses habits. L'éruption des bubons, qui arrive 48, 24 ou même seulement 4 heures (1) après les premiers symptômes

(1) Un officier russe arriva un soir à Varna, fit une partie de whist avec un médecin, et à minuit il était mort de la peste.

du mal, ne le sauve pas de la mort ; une transpiration très-forte amène quelquefois une crise salutaire.

Avec une marche aussi rapide de la maladie, tous les moyens internes ne produisaient aucun effet. A l'hôpital de Varna, les aspersions d'eau froide procurèrent du soulagement et amenèrent souvent la guérison ; à Andrinople, la température était trop refroidie et les malades trop sensibles pour qu'on pût employer ce remède : on le remplaça par des frictions à l'huile d'olives.

A la fin de décembre, l'épidémie avait atteint son apogée : 50 à 70 hommes mouraient tous les jours. La maladie ne cessa ses ravages qu'au mois de mars de l'année suivante. Deux convois seulement, l'un formé de 300 convalescents et l'autre de 170 malades, arrivèrent à Burgas en décembre et en mai, escortés de 3 à 400 hommes valides ; c'est tout ce qui restait des 6,000 hommes laissés à Andrinople.

La peste s'était aussi montrée dans les quartiers d'hiver de l'armée au delà du Balkan. Pas un hôpital, pas un régiment, ni même le quartier général de Burgas, ne furent épargnés. Toute l'armée, si l'on peut donner ce nom à des débris mutilés, fut soumise à une purification, et ne put rentrer en Russie qu'après avoir fait une quarantaine de 21 jours. Un vaisseau de ligne et deux frégates avaient transporté les malades, au nombre de 3,864, dont 600 pestiférés. Ceux-ci furent transportés à Kinburn et à Olvidiopol. Le quartier général n'arriva à Tulschin que le 25 juin 1830.

Le tableau suivant, comparé à celui que nous avons donné plus haut (p. 208), indique dans quelle proportion considérable la mortalité s'était accrue dans l'armée russe en 1829.

Proportion pour 100 :

	DANS LES MOIS DE									
	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juillet.	Août.	Septemb.	Octobre.	Novemb.	Décembre
Dans les ambulances..	»	»	9,3	10,7	10,0	11,1	14,3	18,8	27,3	19,6
Dans les hôpitaux. . .	20,4	25,6	29,2	56,6	41,1	11,1	34,6	42,0	45,6	39,1

En prenant la moyenne de ces chiffres, dans les deux tableaux, nous trouvons que l'armée perdit :

	En 1828.		*En* 1829.
Dans les ambulances :	5	hommes sur 100. . .	14,6.
Dans les hôpitaux :	19,2	*idem*.	37,0.

Ainsi, la mortalité dans les ambulances était le triple de celle de l'année précédente ; dans les hôpitaux, elle était le double. Quelle n'aurait donc pas été cette proportion, s'il eût fallu faire une troisième campagne !

Nous ne pouvons donner les chiffres exacts des cas de maladie et de mort qui se sont présentés dans toute l'année 1829. Cependant, nous croyons que les nombres suivants s'approchent beaucoup de la réalité :

	Malades reçus.	*Morts.*	*Proportion.*
Au mois de mars. . . .	12,170	2,434	1/5e
Id. avril. . . .	17,625	4,406	1/4
Id. mai.	14,419	4,806	1/3
Id. juin.	18,000	9,500	plus de la moitié.
Id. juillet. . . .	19,000	7,600	2/5es
Total, en 5 mois. . . .	81,214	28,746	

Pendant les mois suivants, la mortalité s'éleva de 1/3 à 2/5es et même presque à 1/2; on peut donc admettre que dans les cinq derniers mois de cette année, la mortalité dans l'armée a été au moins aussi forte qu'à l'époque correspondante de l'année d'avant.

En ajoutant encore au nombre des hommes décédés dans les hôpitaux permanents, celui des hommes morts dans les ambulances ou tués sur le champ de bataille, et en y comprenant les 5,200 hommes qui moururent à Andrinople après que le gros de l'armée eut quitté cette ville, nous resterons encore probablement au dessous de la vérité en estimant la perte éprouvée par les Russes, dans la dernière campagne, à 60,000 hommes. Nous pensons donc que le nombre de ceux qui repassèrent le Pruth ne s'élevait pas à plus de 10 à 15,000 combattants. L'armée russe avait ainsi été presque anéantie dans cette seconde campagne.

On se forme difficilement une idée d'une armée offensive dont la plus grande moitié se trouve dans les hôpitaux. Les reproches qu'on a faits à cet égard à l'administration de l'armée russe nous semblent in-

justes. Comment amener dans un tel pays des moyens suffisants pour soigner 40,000 malades? Quant aux soldats, on ne saurait faire assez l'éloge de la résignation avec laquelle ils supportèrent tant de fatigues, de privations et de souffrances, ni de l'intrépidité qu'ils montrèrent à l'heure du danger. Mais quelle force de caractère ne doit-on pas supposer à un général en chef qui, en présence de telles difficultés, ne perd pas de vue le but qu'il s'est proposé, et qu'il ne peut atteindre qu'en alliant dans ses déterminations l'énergie à la rapidité de l'exécution !

Selon nous, l'histoire impartiale dira à l'honneur du général Diebitsch, que dans la campagne de Turquie, n'ayant à sa disposition que de faibles moyens, il n'entreprit que ce qui était absolument indispensable. Pour arriver à son but, il fit le siége d'une seule place forte; il ne livra, il est vrai, qu'une seule bataille rangée, mais elle le conduisit au cœur du pays ennemi ; il n'y arriva qu'avec l'ombre d'une armée, mais il y était précédé par le prestige de l'invincibilité. C'est à la conduite à la fois hardie et prudente observée par ce général à Andrinople, que la Russie dut le succès d'une campagne qui, si le sultan et la diplomatie européenne avaient connu la véritable situation des choses, aurait pu amener des résultats bien différents.

FIN DE LA SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME II.

INTRODUCTION.

Situation générale. 1

CHAPITRE PREMIER.

Prise de Szisebolis pendant le printemps. — Opérations des Turcs sur mer. 19

CHAPITRE II.

Ouverture de la campagne. — Passage du Danube et siége de Silistria. 25

CHAPITRE III.

Opérations offensives du grand-visir. — Combat d'Eski-Arnautlar. — Bataille de Kulewtscha. 67

CHAPITRE IV.

Temps d'arrêt dans les opérations, depuis la mi-juin jusqu'à la mi-juillet. — Passage du Balkan. — Combats d'Aïdos, de Jamboli et de Sliwno.— Marche sur Andrinople. 105

CHAPITRE V.

Reddition d'Andrinople. — Situation militaire de Constantinople. — Négociations. — Démonstrations. — Conclusion de la paix. . . . 151

CHAPITRE VI.

Conclusions. 187

APPENDICE.

État sanitaire de l'armée russe. 199




Ouvrages relatifs à la Guerre en Orient:

RELATION DE LA BATAILLE DE NÉZIB; par SOLIMAN PACHA,—Brochure in-8°, avec plan. 2 fr.

MÉMOIRES DE M. FALKENSIOLD, précédés d'une Relation de ses campagnes dans l'armée russe en 1769 et 1770.—1 vol. in-8°. 9 fr.

MÉMOIRES HISTORIQUES, POLITIQUES ET MILITAIRES SUR LA RUSSIE, contenant les guerres des Russes contre les Turcs et les Tartares; par le général DE MANSTEIN. — 2 vol. in-8°, avec planches. 12 fr.

ÉTAT MILITAIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN; par le Comte DE MARSIGLI.—2 vol. in-folio, avec un grand nombre de planches et cartes (1732). 24 fr.

LA RUSSIE ou Coup d'œil sur la situation de cet empire en 1828; par NIELLON-GILBERT.—Brochure in-8°. 1 fr. 50

CARTE pour suivre la marche de la guerre en Orient, dressée d'après les ordres de S. M. l'Empereur, par L. SAGANSAN, géographe de Sa Majesté. (**MER NOIRE.**) En feuille. 3 fr.
—Collée sur toile. 4 fr.

CARTE des voies de communication de la Russie d'Europe et des États voisins, dressée par ordre de S. M. l'Empereur, par L. SAGANSAN, géographe de Sa Majesté. (**BALTIQUE.**) En feuille. 3 fr.
—Collée sur toile. 4 fr.

GUIDE MARITIME ET STRATÉGIQUE DANS LA MER NOIRE, la mer d'Azof et sur le théâtre de la guerre en Orient, ouvrage utile aux officiers des armées de terre et de mer et à la marine du commerce. — 1 vol. in-8°, avec un atlas de 40 planches in-folio. 30 fr.

DU DROMADAIRE comme bête de somme et comme animal de guerre; par le général J.-L. CARBUCCIA, commandant une brigade de l'armée de Paris. Le Régiment des Dromadaires à l'armée d'Orient (1798-1801).—1 vol. in-8°. 1853. 4 fr.

L'OFFICIER D'INFANTERIE EN CAMPAGNE ou Application de la fortification à la petite guerre; par le général comte ROGUET. — 1 vol. in-8°, 1846. 5 fr.

LA QUESTION D'ORIENT DEVANT L'EUROPE. Documents officiels, Manifestes, Notes, Firmans, Circulaires, etc., depuis l'origine du différend, annotés et précédés d'une exposition de la Question des Lieux Saints; par M. A. UBICINI, auteur des *Lettres sur la Turquie.*—1 vol. in-18, 2e édition, 1854. 3 fr.

Paris. — Imprimerie de COSSE et J. DUMAINE, rue Christine, 2.



